

INFORMATION TO USERS

This was produced from a copy of a document sent to us for microfilming. While the most advanced technological means to photograph and reproduce this document have been used, the quality is heavily dependent upon the quality of the material submitted.

The following explanation of techniques is provided to help you understand markings or notations which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting through an image and duplicating adjacent pages to assure you of complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a round black mark it is an indication that the film inspector noticed either blurred copy because of movement during exposure, or duplicate copy. Unless we meant to delete copyrighted materials that should not have been filmed, you will find a good image of the page in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., is part of the material being photographed the photographer has followed a definite method in "sectioning" the material. It is customary to begin filming at the upper left hand corner of a large sheet and to continue from left to right in equal sections with small overlaps. If necessary, sectioning is continued again—beginning below the first row and continuing on until complete.
4. For any illustrations that cannot be reproduced satisfactorily by xerography, photographic prints can be purchased at additional cost and tipped into your xerographic copy. Requests can be made to our Dissertations Customer Services Department.
5. Some pages in any document may have indistinct print. In all cases we have filmed the best available copy.

**University
Microfilms
International**

300 N. ZEEB ROAD, ANN ARBOR, MI 48106
18 BEDFORD ROW, LONDON WC1R 4EJ, ENGLAND

7923779

ZEPHIRIN, HENRIOT LOUIS
LES REALITES DE L'EPOQUE ET LEUR SATIRE DANS
"LE ROUGE ET LE NOIR" DE STENDHAL. (FRENCH
TEXT)

CITY UNIVERSITY OF NEW YORK, PH.D., 1979

COPYRIGHT 1979 ZEPHIRIN, HENRIOT LOUIS

University
Microfilms
International

300 N. ZEEB ROAD, ANN ARBOR, MI 48106

© 1979

HENRIOT LOUIS ZEPHIRIN

ALL RIGHTS RESERVED

PLEASE NOTE:

In all cases this material has been filmed in the best possible way from the available copy. Problems encountered with this document have been identified here with a check mark .

1. Glossy photographs _____
2. Colored illustrations _____
3. Photographs with dark background _____
4. Illustrations are poor copy _____
5. Print shows through as there is text on both sides of page _____
6. Indistinct, broken or small print on several pages _____ throughout

7. Tightly bound copy with print lost in spine _____
8. Computer printout pages with indistinct print _____
9. Page(s) _____ lacking when material received, and not available
from school or author _____
10. Page(s) _____ seem to be missing in numbering only as text
follows _____
11. Poor carbon copy _____
12. Not original copy, several pages with blurred type _____
13. Appendix pages are poor copy _____
14. Original copy with light type _____
15. Curling and wrinkled pages _____
16. Other _____

LES REALITES DE L'EPOQUE ET LEUR SATIRE
DANS LE ROUGE ET LE NOIR DE STENDHAL

by

HENRIOT L. ZEPHIRIN

A dissertation submitted to the Graduate
Faculty in French in partial fulfillment of the
requirements for the degree of Doctor of
Philosophy, The City University of New York.

1979

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

May 10 - 79
date

Henri Peyre
Chairman of Examining Committee

"
date

Henri Peyre
Executive Officer

Jacques Hagey
Ratz
Supervisory Committee

The City University of New York

A ma femme Claire, dont la tendresse m'a
soutenu durant les heures de veille.

Cette thèse n'aurait pas été terminée si le Professeur Henri Peyre ne n'avait pas permis de mettre à contribution ses vastes connaissances sur l'Oeuvre de Stendhal. Ce n'est pas seulement le savant érudit qui m'a éclairé et guidé dans ma tâche, mais le maître compréhensif qui m'a assisté de ses conseils et surtout de son encouragement à ne pas abandonner, malgré ma santé défaillante, cette étude que j'avais commencée avec tant d'enthousiasme. Je lui dois beaucoup et aucune vaine parole ne pourra remplacer ni exprimer la vraie gratitude que je lui garde au fond de mon coeur. Je dois beaucoup aussi aux Professeurs Robert Loy and Hanna Charney qui m'ont assisté de leurs judicieux conseils. Qu'ils trouvent ici, tous les trois, l'expression de mes vifs remerciements.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....1

CHAPITRE I

Les Réalités de l'époque et l'homme
Stendhal à l'époque du Rouge et le Noir..... 9
Les clivages de la personnalité de Beyle:
 Son enfance..... 16
 Son adolescence..... 28

CHAPITRE II

Sa formation intellectuelle:
 Les Idéologues. L'influence d'Helvétius.. 37

CHAPITRE III

Son expérience personnelle:
 La chute de l'Empire..... 47

CHAPITRE IV

Les Réalités nationales à l'époque du Rouge.
La France de la Restauration..... 57
 La société civile..... 60

L'Armée.....	64
Le clergé.....	66

CHAPITRE V

L'influence des Contemporains:

L'abbé de Pradt.....	88
Louis de Potter.....	101
Le Comte de Montlosier.....	105
L'Affaire Mingrat.....	119

CHAPITRE VI

Les Réalités de l'époque et l'Oeuvre

La source du roman est une réalité de l'époque.....	126
---	-----

CHAPITRE VII

La réalité dans le cadre du roman.....	138
--	-----

CHAPITRE VIII

Les Réalités de l'époque et les thèmes du roman

La réforme des prisons.....	145
Les dépôts de mendicité.....	154
Le Rapport Cochin.....	161

CHAPITRE IX

Les Réalités de l'époque et les personnages
du roman

Le maire de Verrières: M. de Rênal.....	170
Un industriel: M. de Rênal.....	175
Un vaniteux: M. de Rênal.....	181

CHAPITRE X

La famille Sorel ou Berthet.....	186
Julien Sorel dans sa famille.....	191
Julien Sorel chez les Rênal.....	196

CHAPITRE XI

Madame de Rênal.....	208
----------------------	-----

CHAPITRE XII

Elise Cardier.....	222
--------------------	-----

CHAPITRE XIII

"Le paysan tué sur le toit".....	225
----------------------------------	-----

CHAPITRE XIV

Le grand vicaire Frilair..... 230

CHAPITRE XV

L'Hôtel de la Môle.....240

CHAPITRE XVI

La maréchale de Fervacques ou Comtesse du Cayla.....251

CHAPITRE XVII

L'évêque d'Agde.....264

CHAPITRE XVIII

L'adjudication. L'emprunt d'Haiti.....266

CHAPITRE XIX

Quelques Réalités.....273

CHAPITRE XX

La technique satirique de Stendhal(quelques aspects)... 284

CHAPITRE XXI

CONCLUSION..... 291

CHAPITRE XXII

BIBLIOGRAPHIE..... 297

AVERTISSEMENT

Tous les ouvrages de Stendhal mentionnés dans cette dissertation se réfèrent à la Collection de la Pléiade, Editions Gallimard, sauf indication contraire.

Les citations du Courrier Anglais sont tirées de la Collection Le Divan, Textes et Préfaces présentés par Henri Martineau, Paris 1935.

Les abréviations suivantes sont employées dans le texte:

RN	<u>Le Rouge et le Noir</u>
CA	<u>Courrier Anglais</u>
CORR	<u>Correspondance</u>
BDS	Bertier de Sauvigny

INTRODUCTION

Curieuse destinée que celle de Stendhal. L'avenir sera pour lui plus équitable que le présent, la postérité plus généreuse, et c'est la mort qui lui apportera ce que la vie lui avait refusé. Il tombe dans la rue un soir de mars 1842 (le 22) et dans la même nuit, il meurt, presque seul, sans scénario, dans un décor d'une banale simplicité qui est loin de présager sa gloire future. Ses obsèques n'eurent l'éclat ni de celles de Victor Hugo, ni de celles de Paul Valéry; il ne reçut en hommage ni l'enthousiasme populaire de l'un, ni la gloire officielle de l'autre. Il est mort presque dans la gêne, surtout presque inconnu comme écrivain, sinon des "happy few". Il avait pourtant foi en lui-même. Depuis son enfance où il avait appris à résister au Destin en s'opposant aux tracasseries d'une tante acariâtre, il avait fortifié suffisamment ses ressorts intérieurs pour tenir tête à la vie.

Il n'avait rien demandé comme écrivain, il n'attendait rien sinon la revanche de la postérité. Il savait qu'il serait lu en 1935. Les années ont passé, jetant presque leur voile sur son oeuvre, jusqu'à ce que Taine et son équipe de l'Ecole Normale eussent remis à jour les pages poussiéreuses de ce grand oublié. Cinquante ans après, Stendhal est embrassé par la critique européenne: il est devenu aux yeux de tous l'un des plus grands psychologues de la littérature française. Les sociologues voient en Julien Sorel le révolté qui se dresse contre les injustices sociales de son temps, les scrutateurs du coeur humain admirent l'analyse des passions qu'il

sait faire avec tant d'adresse, les fervents de stylistique admirent ce style dépouillé de Code civil dont il était si fier, pendant que les fervents du romantisme se consolent du manque d'ampleur et d'ornement de ce style sec et concis, en trouvant dans le non-conformisme et dans l'excentricité de ses personnages une nouvelle raison de tout faire reposer sur le coeur de l'homme.

Le Rouge et le Noir est acclamé aujourd'hui par la critique soviétique comme un chef-d'oeuvre de la Littérature française. Parce qu'il épouse les couleurs de son époque, Gorki l'appelle "un vaste et brillant tableau de son temps"¹. Stendhal lui-même appelle son oeuvre "Chronique de 1830." En effet, le 22 juillet de cette même année, il annonçait à Vieusseux, dans une lettre, "un roman intitulé Le Rouge et le Noir dont la prétention est de peindre la France telle qu'elle est en 1830."² C'est bien ce que Stendhal veut faire: une peinture de la Société de son temps. Son désabusement, ses rancunes refoulées, son dégoût des hommes, il va les transposer dans son roman. Le drame de l'Isère n'est qu'un prétexte: ce drame vulgaire, Stendhal va cristalliser autour de lui, le relater avec passion, avec un art de psychologue et, puisqu'il est dans la réalité, il en profitera pour embrasser presque toutes les réalités de son époque--de son époque qu'il n'aime guère--pour en montrer les vilénies. Stendhal utilisera tous ces faits vrais, non pas parce qu'il manque d'imagination, comme on se plaît à le dire: Il préfère simplement suivre son procédé habituel : prendre un modèle vrai, réel et broder autour de lui. C'est sa manie d'être vrai: il préfère la réali-

té à la fiction. Dans son oeuvre, il veut être égal à lui-même, comme il l'est dans la vie. Et comme il ne croit pas en l'homme--quoiqu'en pense Alain--il veut nous faire voir de nos yeux l'homme évoluant dans cette atmosphère de bassesse morale qu'a connue la France de 1830. Il nous étale les réalités de l'époque : il y en a qui l'amuse, d'autres qui le révoltent mais ce jouisseur épicurien aura plus de propension à l'ironie qu'à la révolte. Au fond il est un pessimiste qui ne croit pas pouvoir changer le monde, mais veut le faire voir tel qu'il est. Lui, qui aimait tant choquer et scandaliser, prend plaisir à nous tenir par la main, à nous promener avec lui à travers les différents milieux de la Société: au fond des séminaires, dans les grands salons parisiens, dans les coulisses des Tribunaux, pour nous montrer ce qui s'y passe: les manoeuvres de la Congrégation, l'opportunisme des séminaristes, la fausse ostentation de l'Hôtel de la Môle, le cynisme des Valenod, la vanité des Rênal...et pour mieux appuyer ce qu'il nous fait voir, il sème à tort et à travers dans son récit, de petits faits vrais, en apparence insignifiants, mais qui ajoutent au réalisme du tableau d'ensemble. Ce sont ces petits faits vrais qui sont cachés dans l'oeuvre que nous voulons faire découvrir, tout en montrant leurs relations avec les grands courants qui ont traversé l'époque.

Le héros, Julien Sorel, tout le monde le sait, c'était au départ Antoine Berthet. Les personnages qui gravitent autour de lui sont, beaucoup d'entre eux, des personnages réels: que ce soit l'abbé Chélan, que ce soit le géomètre Gros, ce sont de ces personnages réels dont Stendhal ne se donne même

pas la peine de changer le nom. Les incidents, petits ou importants qui servent de tremplin ou plutôt, comme il le dit lui-même, de "pilotis" à l'ouvrage, sont tirés de la réalité. Parfois, celle-ci est apparente, reconnaissable et le lecteur n'a aucune difficulté à lier la fiction avec elle. Parfois les faits ne sont pas connus, il faut les découvrir, ou alors Stendhal fait des allusions (comme "le paysan tué sur le toit") qui déroutent le lecteur au premier abord et rendent certains passages incompréhensibles si l'on n'a pas le chiffre. Le Rouge et le Noir fourmille de ces faits qui masquent des réalités de l'époque. Comme nous le rappelle M. Henri Martineau, "même le régime de Julien Sorel en sa prison et la liberté d'y recevoir d'aussi nombreuses visites n'ont pas été inventés par l'auteur et ...il s'est certainement servi des observations qu'il avait été à même de faire dans sa ville natale."³ Presque tous les personnages, tous les thèmes du Rouge et le Noir sont tirés des réalités de l'époque. C'était une gageure bien plus difficile que de créer une oeuvre de pure fiction. C'est là le génie de Stendhal, que d'avoir pu harmoniser toutes ces réalités pour présenter une vue d'ensemble de la société française sous la Restauration: Julien Sorel est bien plus difficile à créer qu'un héros imaginaire car il est limité par le modèle Antoine Berthet. Pour bien d'autres personnages, le modèle est plus difficile à trouver, mais nous savons qu'il existe car Stendhal, dans Le Rouge reste plus que jamais fidèle à sa conception : "Je prends un personnage de moi bien connu, je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse au bon-

heur, ensuite je lui donne plus d'esprit."⁴

Parfois, ce n'est pas un modèle, mais plusieurs, qui servent à façonner le personnage: il a dû, par exemple, faire une synthèse de plusieurs caractères connus pour créer Mathilde de la Môle. La ressemblance de certains personnages avec des êtres vivants connus souvent nous échappe: il faut la trouver et, puisque, suivant le mot de Valéry, on n'en a jamais fini avec Stendhal, des découvertes restent toujours à faire. Les chercheurs heureusement ne manquent pas. Il y en a d'ailleurs qui s'acharnent tellement sur l'oeuvre de l'insaisissable Beyle que nous sommes sûrs que, de temps à autre, des éléments nouveaux viendront éclairer le côté mystérieux de certains personnages de ce vaste tableau de la société qu'est Le Rouge et le Noir.

En tout cas, nous avons voulu, dans l'état actuel des connaissances, grouper les réalités importantes de l'époque qui se révèlent dans le roman, montrer leurs relations avec certains personnages ou certains aspects apparemment fictifs ou imaginaires de l'oeuvre, analyser les réactions de Stendhal en face de ces faits.

Le Rouge et le Noir est une chronique de l'époque, et en montrant le tableau de la société française, telle que l'a vue Stendhal dans son optique de satiriste, nous chercherons à éclairer les divers faits de l'époque qui sont relatés dans le roman et qui correspondent à la réalité du milieu, des moeurs et du Temps. But, en vérité, très modeste, qui n'a qu'un mérite à nos yeux: celui de pouvoir grouper en quelques chapitres les éléments vivants et réels qui forment la trame de fond de l'une des plus grandes oeuvres de psychologie roma-

nesque qui ait jamais enrichi la Littérature française.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Introduction

¹ Fernand Rude. Stendhal et la Pensée sociale de son temps (Paris: Plon, 1967) pp. 254-255.

² Henri Martineau. L'Oeuvre de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1966) , p. 344.

³ Henri Martineau. (ibid),p. 350. Voir aussi: Henri Martineau et François Vermale "La prison de Julien Sorel" (Paris: Le Divan, no 261, janvier-mars 1947).

⁴ Lettre de Balzac du 28 octobre 1840. Stendhal. Correspondance. Tome III (Paris: Gallimard, 1968) p. 404.

PREMIERE PARTIE

LES REALITES DE L'EPOQUE ET L'HOMME

I

STENDHAL A L'EPOQUE DU ROUGE ET LE NOIR

8 septembre 1829. Henri Beyle s'apprête à quitter Paris. Le même jour, il apprend la mort de son bienfaiteur, le Comte Pierre Daru, décédé à Bècheville trois jours auparavant. Pous- sé par un élan de gratitude, il se présente au numéro 81 de la rue Grenelle Saint-Germain, y trouve un laquais en larmes et sanglote longuement avec lui^I. Il venait de perdre celui qui avait orienté sa vie en le plaçant en selle sous l'Empire. C'est grâce à Daru que Stendhal, adulte, a pu connaître les hommes, observer le coeur humain dans tous ses replis, ses beautés et ses laideurs. Il a 46 ans. Il est le lourdaud dandinant, cambré, court sur jambes que ses contemporains nous ont décrit, un peu ventru, front haut, grosse tête, sourire narquois, toujours soigné de sa personne, espérant compenser sa laideur par une coquetterie calculée, toujours en quête de bonheur, dilettante aux yeux pétillants d'intelligence dont l'éclat cache ce qu'il y a de banal dans la physionomie et la démarche. Il vient de vivre un roman d'amour avec Alberthe Rubempré; au cours duquel sa fougue sensuelle détruit (en plus des aveux de Clémentine Curial) la réputation de Babilan qu'on lui faisait à tort. Mais ce roman s'achève mal. Stendhal se sent délaissé. Alberthe manifeste déjà une trop vive sympathie pour son bon ami Mérimée et, plus tard, pour un autre excellent camarade, le baron Mareste. Justice du Sort. N'avait-il pas ravi Alberthe à son cousin Delacroix qui l'avait présenté à elle? Sanscrit (comme il l'appelait quelquefois à cause de

la passion d'Alberthe pour les sciences occultes) ou Madame Azur (comme il l'appelait d'autres fois parce qu'elle habitait la rue Bleue) se montre frivole et légère. Stendhal en conçoit un profond chagrin. Pour la reconquérir, il essaie son procédé habituel de laisser la cristallisation faire son oeuvre. Il veut se faire désirer et, dans ce but, décide d'entreprendre un long voyage de quatre vingt-dix jours au cours duquel il visite Bordeaux, Toulouse, Carcassonne, Nîmes, Perpignan, pousse jusqu'à Barcelone, remonte en direction de Grenoble et revient à Marseille où il reste quelques jours. C'est dans cette ville que tout a commencé, dans la nuit du 25 au 26 octobre 1829. Il le mentionne cinq fois, bien qu'il écrive chaque fois: 1828. Stendhal n'a jamais eu la mémoire des dates. Sur le manuscrit de Lucien Leuwen, il écrit: "A Marseille, en 1828, je crois, je fis trop court le manuscrit du Rouge." M. Robert Vigneron, appuyé par le grand Stendhalien Henri Martineau, a irréfutablement prouvé, en retraçant la chronologie exacte de l'itinéraire de Stendhal, que c'est en 1829 qu'il se trouvait à Marseille.²

Mais qu'est-ce qui a déclenché cet élan créateur?

Beyle n'est pas un grand imaginaire. Nous savons qu'il a toujours besoin d'un stimulant puisé à la vie réelle, d'un fait vrai, pour mettre son imagination en branle et déclencher ses facultés créatrices. Il lui faut un terrain concret, solide, d'où il puisse prendre son élan et décoller vers la création littéraire. Quel est l'élément nouveau qui a pu le pousser à entreprendre cette oeuvre?

Le drame de l'Isère (le crime d'Antoine Berthet qui sert

de toile de fond au roman) avait eu lieu deux ans auparavant.

M. Henri Martineau, si grand connaisseur des moindres faits et gestes de Stendhal, écrit: "La Gazette des Tribunaux, dans ses numéros 28, 29, 30 et 31 décembre 1927, avait donné tous les détails de l'affaire. Beyle se les était procurés. Il venait de les relire. Sa décision fut prise instantanément." ³

C'est donc à Marseille que Le Rouge et le Noir a été conçu. Si le manuscrit, qu'il y rédige à la hâte, manque d'étoffe, la conception initiale est là et le désir de Stendhal de faire une "chronique de 1830" est déjà passé dans les faits et concrétisé, car c'est bien ce que veut faire Stendhal: une peinture de la société française sous la Restauration.

Mais qui est cet homme qui, suivant une phrase de Gorki, "d'un fait divers de la chronique criminelle, sut faire un vaste et brillant tableau de son temps"? ⁴ Et pourquoi a-t-il choisi précisément le drame de Berthet pour en composer un roman?

Il est difficile de suivre les méandres des souvenirs qui se tassent, se superposent dans le cerveau humain et de voir l'aboutissement de leur hibernation quand ils éclosent brusquement après plusieurs années.

Parmi les souvenirs latents de ceux qui ont hanté la jeunesse de Henri Beyle, se trouve celui de la découverte qu'il fit, en lisant Le Tasse, du tableau "Tancredi baptisant Clorinde, sa maîtresse, qu'il vient de tuer." Il en fut émerveillé. Jean Prévost a souligné l'impression profonde que ce ta-

bleau fit sur le jeune Henri.⁵ L'affaire Berthet a pu raviver ce souvenir et mieux encore, (et nous croyons que c'est là qu'il faut chercher vraiment l'impulsion qui a mû Stendhal) , le procès de récente actualité de l'ébéniste Laffargue qui, à Bagnères, dans les Hautes Pyrénées, avait assassiné sa maîtresse et fut condamné , après un procès qui dura du 20 au 21 mars, à cinq ans de prison, le 21 mars 1829. Ce procès, plus récent, a dû raviver le souvenir de l'affaire Berthet, provoquer le déclic qui a mis en branle le génie créateur de Beyle, fait germer la semence qui fertiliserait son esprit.

Il avait écrit en 1829:

L'an passé , les tribunaux nous ont appris plusieurs assassinats commis par amour; les accusés appartenaient à cette classe ouvrière qui, grâce à sa pauvreté, n'a pas le temps de songer à l'opinion de ses voisins et aux convenances. M. Laffargue, ouvrier ébéniste, auquel la Cour d'Assises de Pau vient de sauver la vie, a plus d'âme à lui seul que tous nos poètes pris ensemble, et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs." 6..."Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient une énergie effrayante dans la petite bourgeoisie, parmi ces jeunes gens, qui, comme Laffargue, ont reçu une bonne éducation, mais que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins.... ils conservent la force de vouloir, parce qu'ils sentent avec force. Probablement tous les grands noms d'hommes sortiront de la classe à laquelle appartient M. Laffargue."7

Le thème central est déjà là. Mais Laffargue n'a été condamné qu'à cinq ans de prison. L'affaire de Berthet qui se termine par une exécution capitale offrira un plus beau sujet et c'est ce crime que choisira Stendhal pour créer son roman.

Comme le dit Gorki, Le Rouge et le Noir, c'est "le drame de la contradiction entre l'individu et la société"⁸

La notion de classe qui bouleverse la société de la Restauration est déjà posée en fait, même si elle n'est pas encore exprimée en doctrine, et c'est sur ce thème que Stendhal va broder, dressant classe contre classe, Paris contre la province, la Congrégation contre les jansénistes, les "ultras" contre les libéraux, écrivant la satire amère de tout ce monde, de tous ces milieux, de tous ces héros que lui-même fera défiler sous nos yeux, avec leurs tares, leur cupidité, leurs audaces, leurs passions qui nous arrachent "le dernier lambeau d'humanité et de croyance qui nous restait." ⁹

Stendhal écrit dans sa Vie de Henri Brulard: "J'étais devenu parfaitement heureux". Il se reprend: "C'est trop dire, mais enfin passablement heureux en 1830 quand j'écrivais Le Rouge et le Noir." ¹⁰

Quand il le reprit certes, après le 12 janvier où il revit Alberthe sans succès, il avait reçu en compensation l'hommage de Giulia Rinieri.

Mais qui est Stendhal à ce moment-là, cet homme qui a la prétention de présenter un roman dont le but est "de peindre la France telle qu'elle est en 1830" , cet homme, comme dit encore Gorki, "qui, par la force de son talent, a élevé un crime tout à fait banal au niveau d'une étude historico-philosophique de la société bourgeoise au commencement du XIXe siècle "? ¹¹

Comme écrivain, il s'y était déjà préparé. Dans le Courrier Anglais, de 1822 à 1826, il avait eu l'occasion et surtout la liberté qu'il savoura pleinement de dénoncer la société de son temps. Dans Armance, il avait montré les ridicu-

les superficiels de la haute société du Faubourg Saint-Germain.¹² Dans Le Rouge, c'est toute la France qu'il embrasse, de Paris à Grenoble. Il a parcouru l'Italie, l'Allemagne, la Russie à la suite de Napoléon. Il a eu l'occasion de donner libre cours à sa passion, encouragée de bonne heure par son grand-père, d'observer le coeur humain. Il a vu les victoires et les défaites, l'apogée et la chute de l'Aigle, les dévouements fanatiques et les lâches trahisons des maréchaux. Il sait ce que c'est que cette humanité fanfaronne qu'il coudoie dans les salons, d'où il ne peut s'éloigner malgré tout par dilettantisme et ses goûts mondains d'aristocrate jacobin. C'est un désabusé qui cherche dans le monde le moyen facile d'aller à la chasse au bonheur. Il n'a pas été heureux jusqu'ici malgré ses mille et une théories sur l'amour et le succès. En somme, il a connu plus de défaites que de victoires et ses voeux ont été rarement réalisés. Il n'était pas devenu écrivain de comédie comme Molière, il n'a pas pu avoir trois mille francs de rente comme il l'espérait de la succession de son père, il n'a pas réalisé son rêve d'être banquier, d'être préfet. C'est un désillusionné à qui Beugnot a refusé une place à Florence, à qui Talleyrand a refusé un consulat en Italie, à qui les laideurs de son temps avaient refusé l'enthousiasme, à qui le grand public a refusé de consacrer la gloire littéraire. Depuis le fameux plagiat Cottonet-Carpani-Bombet, il n'est aimé que de quelques-uns, lu seulement des "happy few." Les intellectuels de son temps ne le goûtent pas. "C'est un écrivain mauvaise tête, qui ne ménage personne et ne respecte rien, pas plus les principes reconnus

que les réputations établies" , écrit Duvergier de Hauranne dans un compte-rendu des Promenades dans Rome paru dans Le Globe du 24 octobre 1829, un jour avant que Stendhal conçut Le Rouge à Marseille.¹³

Ce désir de railler, cette haine des "convenances et des réputations établies" , ce jacobinisme qui déteste la Restauration, cette admiration pour Napoléon qui lui fait mépriser les mesquineries de la monarchie des Bourbons, il faut aller à l'enfance de Stendhal pour les comprendre, pour expliquer son évolution d'homme, son attitude en face de la vie, ses préjugés, ses haines et les rancunes qui ont fait de lui un écrivain satirique et un critique sévère des faiblesses de son temps.

LES CLIVAGES DE LA PERSONNALITE DE BEYLE

Son enfance

"Nous sommes presque tous modelés par notre enfance" , écrit Maurois. "A huit ans, l'homme est devenu pessimiste ou optimiste, il ne change plus guère....Stendhal, dès son enfance, est formé. Il est formé par cette tyrannie paternelle à laquelle est venue s'ajouter la tyrannie d'un prêtre, l'abbé Raillane." ¹⁴ Lui-même, Stendhal, avait écrit: "L'homme n'est jamais pendant toute sa vie que le développement de ce qu'il était à 21 ans."

Tous les Stendhaliens se sont penchés avec attendrissement (toujours), avec une curiosité d'anatomiste (quelquefois) sur la jeunesse de Beyle, depuis Arbelet qu'Emile Henriot accuse de ne pas l'aimer, jusqu'au fidèle Henri Martineau. Ils insistent sur l'influence que cette enfance cloîtrée eut sur la formation de l'homme et de l'écrivain. Bar-dèche y trouve "précisément tout le matériel dont on a besoin pour peindre une jeunesse: les années de la douceur de vivre, une petite ville de province à la veille de la Révolution, un oncle qui lit Fontenelle et Voltaire, un jeune premier qui vit comme un abbé, des provinciaux qui se font visite après le dîner et se reconduisent à la campagne, et, dans un coin du tableau, les méchants, une vieille fille, un vilain bossu, un précepteur hargneux, un père cruel...c'est un conte, c'est un film." ¹⁵

Ce film, Stendhal l'a revécu pour nous, dans la Vie de

Henri Brulard, mais avec des nuances moins flatteuses, inégales comme sa vie, où se trouvent générosité et cynisme, douceur et raideur, joie et amertume, amour et haine, aristocratie et jacobinisme. La lecture de cette auto-biographie est importante car elle nous fait connaître les différentes étapes de sa vie qui ont modelé son caractère, ses jugements et ont fait de lui un critique amer de la société de son temps.

Henri Beyle est né le 23 janvier 1783, d'une famille catholique: fils de Chérubin Beyle et d'Henriette Gagnon. Il fut baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église St-Hughes de Grenoble, par l'abbé Peyre, premier vicaire.

Sa très tendre enfance est rendue heureuse par l'affection d'une mère qui l'aimait et que lui-même adorait. Dans la Vie de Henri Brulard, Stendhal nous parle en des termes choquants de cet amour plutôt sensuel qu'il avait pour sa mère:

...je diffère depuis longtemps un récit nécessaire, un des deux ou trois peut-être qui me feront jeter ces mémoires au feu. Ma mère, madame Henriette Gagnon, était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère. Je me hâte d'ajouter que je la perdís quand j'avais sept ans. En l'aimant à six ans peut-être (1789), j'avais absolument le même caractère qu'en 1828 en aimant à la fureur Alberthe de Rubempré. Ma manière d'aller à la chasse du bonheur n'avait au fond nullement changé, il n'y avait que cette seule exception: j'étais...., pour ce qui constitue le physique de l'amour, comme César serait s'il revenait au monde pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eut rien changé au fond de ma tactique....Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la passion et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était souvent obligée de s'en al-

ler. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers. Je voulais toujours les lui donner à la gorge. Qu'on daigne se rappeler que je la perdis, par une couche, quand j'avais à peine sept ans....Qu'on juge de ma douleur et de ce que je sentis. Ainsi, il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde."¹⁶

Aucun aveu ne saurait être plus explicite. M. Henri Martineau (qui nous avoue candidement que "Beyle ne le choque jamais") aura beau s'accommoder facilement de ces propos qu'il trouve innocents, cela ne nous empêchera pas de trouver choquante cette confession--édifiante même par sa sincérité--que l'auteur nous livre après quarante ans. C'est l'un des exemples les plus frappants du complexe d'Oedipe, complexe qui exercera une si grande influence sur la satire de Stendhal. M. Jean Paulus, de l'Université de Liège, dans un article original, a orienté la recherche dans ce sens et nous fait entrevoir les conséquences de cet amour réel éprouvé par l'enfant Beyle pour sa mère, dans l'attitude de l'homme en face de son père, de la société, de la vie en général. Les réactions religieuses ou politiques de Beyle sont la conséquence directe de l'opposition aux idées d'un rival qu'il déteste: son père. Son amour pour les humbles est sa réaction aux aspirations nobiliaires de son père, son jacobinisme est sa réaction aux croyances monarchistes de son père, son désir d'outrager, de scandaliser, d'avilir les valeurs traditionnelles: religion, reconnaissance, convenances, ces "poignantes moqueries" comme le dit Balzac, sont l'opposition de l'homme aux croyances, aux traditions conformistes de son père. Toute sa vie d'homme, d'écrivain, sera affectée par cette rivalité ancrée dans son

subconscient durant son enfance. Cette haine morbide qu'il a vouée à son père, qui a scandalisé même son tendre grand-père Gagnon et le fait paraître presque comme un monstre quelquefois aux yeux de la postérité, sera le résultat de ce complexe d'Oedipe. Sa haine de la médiocrité, de Grenoble, son enthousiasme pour les âmes héroïques et les actions d'éclat, seront comme une opposition violente à l'esprit tatillon, pragmatique de son père. Toute sa vie est en contradiction avec le comportement quotidien de son père. Si Chérubin est un homme qui a su prendre de bonne heure ses responsabilités de chef de famille, Henri, lui, sera un indépendant qui restera en dehors des liens du mariage. Sa tentative avec Giulia Rinieri n'est qu'un timide essai pour se créer une famille. Stendhal restera un célibataire. La religion des prêtres et de son père, c'est pour lui de l'hypocrisie. L'exécution du roi qui jette son père dans la consternation est le plus beau moment de sa vie. Chérubin aime sa tante Séraphie --il le croit!--c'est assez pour qu'il la déteste. Chérubin lui donne pour précepteur un homme en qui il a confiance, l'abbé Raillane, c'est assez pour qu'il rende le précepteur célèbre en lui vouant une haine qui l'accompagne jusqu'à la tombe. Chérubin souhaite qu'il entre à l'Ecole Polytechnique, c'est assez pour qu'il se promène en dilettante dans Paris. Chérubin aime la cadette, Caroline-Zénaïde, c'est assez pour qu'il la traite de "rapporteuse" et la tienne à l'écart de sa vie. Chérubin pleure son départ, au lieu de s'attendrir avec lui, il le trouve simplement laid. Stendhal fera preuve d'une incompréhension totale envers cet infatigable travail-

leur qui a dû bûcher toute sa vie, d'abord pour élever ses frères et soeurs à la mort de ses parents, ensuite pour élever sa propre famille dans les normes du bon ton et de la bienséance. Le peu de tendresse du père Sorel pour son fils, des frères de Julien envers celui-ci, l'affection soudaine de Stendhal pour le romantisme qui est en somme une révolte contre les traditions solides du classicisme, son amour pour l'athéisme des idéologues, sa haine de l'Eglise et de la religion sont la séquelle de la révolte amoureuse contre son père que sa passion pour Henriette a laissée dans son jeune esprit.

En attendant, les années passent, heureuses et confiantes. Sa tante Séraphie (Tatan) lui trouve déjà un "caractère atroce," mais personne ne fait attention à elle. Puis... la catastrophe arrive: Henriette meurt des suites de couches. Le choc fut non seulement brutal sur l'heure mais eut des conséquences incalculables sur la vie de Henri Beyle. D'abord il ne comprend pas tout de suite l'idée de la mort; puis quand Marion lui explique qu'il ne reverrait plus sa mère, ce fut comme un gouffre qui s'ouvrit sous ses pieds. Et sa Tante Séraphie ose profaner son chagrin en trouvant qu'il ne pleurait pas assez! Son désarroi devint plus grand quand il entendit l'abbé Rey dire à son père: "Mon ami, cela vient de Dieu." Il y eut dès lors, un divorce entre Stendhal et la religion. Que Dieu lui ravît la personne au monde qu'il aimait le plus devait le détacher à jamais de la religion. "Dieu devint son ennemi personnel."

La mort d'Henriette jette le deuil sur toute la maison. On se replie sur soi. La chambre de la défunte reste défini-

tivement fermée. Les visites sont suspendues, toute vie mondaine est arrêtée. Il n'y aura, à la table de famille autrefois égayée par les rires éclatants d'Henriette, que le visage maussade de Séraphie, le regard chagrin de Chérubin et la figure hypocrite de quelques prêtres rustres qui se réfugiaient quelquefois dans la maison, pourchassés déjà par la Révolution qui commençait à gronder.

La vie personnelle d'Henri a aussi changé. Sa mère n'est plus là pour l'endormir, le caresser. Séraphie, cette "diable femelle" comme l'appelle Stendhal 40 ans après, prend la direction de la maison. Elle harrasse l'enfant de ses tracasseries.

Séraphie est une vieille fille dévote qui se console de son célibat par l'exercice zélé de la religion. Chérubin l'appuie parce qu'il a peur d'elle. Henri croit, à tort ou à raison, que les deux entretiennent une relation amoureuse et que, si elle le déteste, c'est parce qu'il est un obstacle moral à leur liaison. Vrai ou faux, nous ne le saurons jamais, mais peu importe. L'essentiel est que l'enfant le croit. Il en souffre. Il est incompris, on le déclare traître, on lui inculque des complexes. Il ose tenir tête et se révolter. Séraphie trouve qu'il est un petit monstre. Elle veut le plier. Henri résiste à sa manière: il devient sournois, il adopte, comme dit Maurois, les armes de l'esclave: l'hypocrisie et le mensonge. Séraphie, peut-être par dépit de n'être pas mariée et de ne pas avoir d'enfant, ne lui montre aucune affection. La maison se transforme en prison. Un jour que le gamin jouait à planter innocemment des platanes, sur la terrasse de la mai-

son place Grenette, un couteau lui échappa des mains et tomba à côté d'une Madame Chenevaz, une des plus grandes bigotes de la ville. Séraphie, sérieusement, l'accuse d'avoir voulu tuer la dévote. Les ressentiments du jeune Henri deviennent d'autant plus vifs qu'ils ne peuvent s'exprimer. Il connaît ce qu'il appelle "la rage impuissante," le silence forcé. C'est pourquoi peut-être Beyle sera si prolix plus tard et si prompt à exprimer ouvertement ses opinions. Son grand-père, qui l'aime tellement, est trop faible pour s'opposer à la sombre et irritable Séraphie. On oblige Henri (comme une récompense encore!) à accompagner les amoureux (ou ceux qu'il croit tels)--son père et Séraphie--dans de longues promenades à Claix, promenades au cours desquelles on l'obligeait à marcher devant et à jouer le rôle de "tiers incommode."

Ne pouvant s'extérioriser, son esprit s'épanouit intérieurement; il se replie sur lui-même; ses dons d'observation s'affinent car, quand on ne comprend pas, on essaie de comprendre, on réfléchit, on analyse et on juge. C'est dans ce milieu que se prépare son rôle d'écrivain satirique.

Il juge déjà ce Dieu qui lui enlève sa mère, ces prêtres, ces dévots qui parlent devant lui de vertu et en même temps se vantent d'avoir réussi à tromper tel ou tel fidèle, cette tante qui ne parle que de charité chrétienne et se fait un devoir de le persécuter, ces prêtres qui ne parlent que des sacrifices de la chair et s'empiffrent gloutonnement de lard salé. Dans cette tendre enfance, il voit déjà toute l'hypocrisie du monde.

Pour comble de malheur, son père lui donne pour précep-

teur un ami de Séraphie, l'abbé Raillane, devenu célèbre par la haine que lui voua Stendhal, prêtre non assermenté, "petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'oeil faux, avec des sourcils abominables." Coeur sec, peu généreux, Stendhal le qualifie de "noir coquin" et de "parfait jésuite."

Insensible à toute émotion et incapable de toute tendresse, Raillane lui impose une discipline de fer. Il réprime ses élans de curiosité, lui enseigne le respect strict des "convenances," lui interdit de penser par lui-même, tout ce que nous retrouverons quarante ans après dans Le Rouge et le Noir, chez Julien Sorel au séminaire.

Les accents de franchise du jeune Henri qui essayait de raisonner de tout sont impitoyablement refoulés. Séraphie lui reproche constamment sa laideur, Raillane lui témoigne une hostilité méchante.

Une légende--peu fondée, il est vrai-- veut que Raillane ait eu une prédilection et une affection particulièrement immorale pour les jolis garçons du pensionnat sévère qu'il a tenu plus tard près de Grenoble. Henri n'était pas beau et c'est pourquoi il ne l'aimait pas, peut-être, et on peut aussi se demander si cette tendance de Raillane, perçue si tôt par Beyle ne serait pas à la base de la tendance à l'homosexualité de Stendhal dont a fait justice M. Henri Martineau, mais dont il parle quand même et assez abondamment dans son ouvrage: Le Coeur de Stendhal.¹⁷

Sa haine s'étend aussi à la religion "au nom de laquelle," dit-il, "ils me tracassaient."

Dans cet âge d'adolescent, la société est pour un jeune

homme le petit monde et la famille qu'il voit autour de lui. Or ce petit monde lui est hostile, injuste. Donc Stendhal n'aimera ni la société dévote de sa famille ni les convenances. Il prend le contrepied de tout ce qu'on respecte, comme il le fera plus tard, dans les salons. Sa famille est monarchiste, il sera républicain; elle est ultra, il sera jacobin. Cette femme bigote, cet abbé hypocrite qui le tyrannisent, feront de lui un adversaire de la religion "telle que l'ont conçue l'Eglise et les dévots." Comme il eut voulu voir une religion différente où les fidèles imiteraient l'exemple d'un Dieu d'amour et de charité! N'est-ce pas le voeu même de Julien Sorel avant de monter sur l'échafaud?

Nous avons insisté sur ces années d'adolescence car ce sont elles qui orienteront le rôle d'écrivain satirique chez Stendhal. Lorsqu'il se dressera plus tard contre la société de son temps, avec ses lâchetés, ses injustices, sa fausse piété, c'est que dans son coeur se trouvait déjà le sédiment de révolte de son adolescence.

Henri, certes, n'est pas un enfant de coeur, même si quelquefois il remplit si bien ce rôle quand il sert la messe pour l'abbé Dumolard. Il fait preuve d'une indépendance d'esprit et de jugement qui irrite. "Il ne respectait rien parce qu'on voulait lui faire respecter trop de choses,"¹⁸ dit Paul Arbelet dans Jeunesse de Stendhal. Il blesse cha-

que fois qu'il en a l'occasion. Si on s'indigne contre la liste des "suspects" où se trouve le nom de son père, il raisonne tout haut: "mais il est certain que tu n'aimes pas la Révolution." Si sa grive meurt, il fera semblant de croire que son père l'aurait tuée exprès, comme on l'a accusé lui-même si injustement et si souvent. Il veut rendre coup pour coup, dent pour dent.

Son adolescence est cloîtrée. Il ne lui sera jamais permis de jouer une fois (pas une seule fois!) avec les petits gamins de son âge, alors qu'il entend, sur la place Grenette, les rires des jeunes garnements fuser non loin de lui ou qu'il les voit gambader sur la rive de l'Isère ou se baigner dans la rivière, chaque fois qu'il allait en promenade forcée à Claix. Comme il a dû se sentir malheureux et aigri contre ses geôliers!

Et pourtant, Séraphie mise à part, ce n'est pas par méchanceté que ses parents le tenaient à l'écart des autres enfants. Ils se croyaient "au bord de la noblesse" et ils avaient un tel souci de leur nom que, par vanité, ils rapportaient sur l'héritier de ce nom le manteau étouffant de leur affection et de leur snobisme. Ils voulaient faire de lui un aristocrate et trouvaient odieux de le laisser se mêler librement aux autres enfants de Grenoble.

Il n'y a pas de plus snob que les bourgeois en mal d'aspirations nobiliaires. C'est qu'ils n'ont rien à offrir à l'appui de leurs prétentions que les actes extérieurs qui leur donnent l'apparence d'être nobles. Ces exigences développeront chez le jeune Henri la haine de tout ce qui est faux, artificiel, et un ardent besoin de vérité. Il dira toujours ce qu'il pense, et même au-delà, par peur de paraître un "jésuite", c'est-à-dire (le mot "jésuite" ayant toujours pour lui un sens péjoratif) un homme hypocrite et conformiste.

Heureusement, au milieu du monde qu'il trouve hostile et fourbe, Henri trouvera une grande affection auprès de sa grand'tante Elisabeth, tout imprégnée "d'espagnolisme", et auprès de son grand-père, l'aimable Henri Gagnon dont Stendhal parle avec tant d'attendrissement dans la Vie de Henri Brulard. Henri aime celui-ci, d'abord, parce qu'il est le père de sa mère chérie, ensuite parce qu'il a un esprit libéral, accommodant, large, ouvert, pas tatillon, pas autoritaire. C'est un homme qui sait aimer, et non un coeur sec comme l'abbé Raillane. Il instruit son petit-fils par des entretiens loyaux, francs, sans contrainte. Il le traite comme un vrai ami, conseille plutôt qu'il n'ordonne, suggère plutôt qu'il n'impose, respecte sa jeune personnalité et lui permet de s'épanouir. C'est un aristocrate de coeur et d'esprit et Stendhal, qui gardera toute

sa vie, horreur de ce qui est mesquin et faux, aimera jusqu'à la mort ce grand médecin aux manières raffinées, à la voix douce et au comportement d'aristocrate.

Gagnon ouvre à son petit-fils les rayons de sa bibliothèque. Il lit tout, pêle-mêle. La lecture est un exutoire à ses émotions. Don Quichotte le fait se tordre de rire. Privé d'action et ne pouvant s'évader physiquement, il peut au moins s'évader par la pensée. Aussi dévore-t-il les livres avec avidité. Sa formation intellectuelle nous aidera plus tard à comprendre ses haines et ses préjugés, car ses rêves d'adolescent, Henri n'y renoncera jamais, les cultivera toute sa vie et ils se reflèteront dans son oeuvre d'écrivain. Il oubliera les dates, mélangera pêle-mêle les mois et les années, mais les émotions resteront vivaces en lui et il les conservera intacts pour nous dans sa Vie de Henri Brulard, ce roman de sa vie, mélange de candeur et de subjectivité. Ce qu'il nous y raconte franchement, avec ses propres réactions et ses souvenirs personnels, nous permet de suivre la trace des auteurs qui l'ont influencé, nous fait voir les réactions de son coeur aux influences de ces lectures, leur résonance dans son âme.

Son adolescence

"A l'âge de sept ans," écrit Beyle, "j'avais l'ambition de vivre à Paris en faisant des comédies comme Molière."¹⁹

A dix ans, il avait écrit une comédie, en prose, à l'insu de tous, dans le salon de sa mère où personne n'entrait et qu'il intitulait PICLAR. C'est ce genre (la comédie) qui l'intéresse. Il avait acheté, avec un louis que lui avait donné son grand-père, l'ouvrage de Florian. Il essayait de l'imiter. Il lit Molière qui est un écrivain satirique qui se moque des travers des hommes: Beyle l'adore. Il changera d'opinion, certes, car ce n'est pas précisément l'auteur qu'il aime mais le genre. Lui, qui n'a jamais pu rire librement dans sa jeunesse, a une envie folle de rire, de faire rire les autres, de ridiculiser cette humanité hypocrite, opportuniste, mesquine, injuste, telle qu'il l'entrevoit dans ses chimères d'enfant meurtri. La comédie de Molière est satirique, nous montre les travers des hommes: L'Avare, Le Bourgeois Gentilhomme.... Cela développe en lui des dons satiriques qu'il possédait déjà presque instinctivement.

"C'est l'envie de m'amuser et la crainte de l'ennui qui m'ont fait aimer la lecture dès l'âge de douze ans. La maison était fort triste: je me suis mis à lire et je fus heureux."²⁰

En 1795, l'Ecole Centrale est créée.²¹ Son grand-père est membre du Comité d'organisation. Il y fit entrer le jeune Henri. Pour ce "chérubin" élevé en serres chaudes, qui s'était déjà révolté par instants contre les préjugés de sa famille qui se croyait "aux bords de la noblesse", le contact avec le monde extérieur sera une nouveauté. Là, à l'Ecole Centrale, il se sent libre pour la première fois de sa vie. Il peut jouer enfin avec des polissons de son âge. Il se lie d'amitié avec la famille d'un brave campagnard nommé Bergeron, famille honnête, de paysannerie encore mal dégrossie, mais droite et bonne. Au début, il savoure ardemment cette liberté. Son grand-père lui avait parlé de la "connaissance du coeur humain." il étudie, il observe. Il voit avec des yeux nouveaux car tout est neuf pour lui: cette liberté dont il avait si souvent rêvé, ces lectures, cette absence de la table familiale, la présence de tous ces camarades de son âge avec qui il peut jouer, causer librement, se battre, la vie réelle, quoi. Malheureusement, les premiers moments d'enivrement passés, Henri sent le décalage qu'il y a entre ses attentes et la réalité, et ces contacts quotidiens apportent d'amères désillusions. Beyle, à l'Ecole Centrale, c'est Julien au séminaire. "C'est cela le monde, c'est cela les autres"!

C'est qu'il y a en lui un contraste extraordinaire, un conflit qui s'aiguise au point d'être un déchirement.

Beyle est le fils d'un grand bourgeois, piqué de noblesse, élevé presque comme un aristocrate. Bon gré ou mal gré, il a été préservé de contacts quotidiens avec tout ce qui est grossier, terre-à-terre, commun. L'abbé Raillane est un "coquin" certes, mais c'est un intellectuel qui vit en dehors des contingences matérielles. Séraphie est une vieille fille atrabilaire, mais c'est une dévote qui vit, repliée sur elle-même, dans l'étiquette du cercle de famille. Henri lui-même a vécu hors du monde, en compagnie des livres de son grand-père, ayant pour seuls amis ce vieillard et ses domestiques. Même ceux-ci, Marion, "le pauvre Lambert", sont des serviteurs qui vivent tous au milieu d'une même discipline d'étiquette et de bon ton. C'est pourquoi il réclame des autres une certaine exigence de tenue, une certaine élévation de cœur et d'esprit qu'il ne peut pas trouver dans la compagnie banale des élèves de l'Ecole Centrale. D'où un drame intérieur violent, drame qui durera toute sa vie. Stendhal exprime cette dualité en écrivant: "J'abhorre la canaille--pour avoir des communications avec--en même temps que sous le nom de peuple, je désire passionnément son bonheur."²²

Rude, dans Stendhal et la Pensée Sociale de son Temps, écrit:

On connaît la contradiction fondamentale de Stendhal

entre sa tête et son coeur, sa raison et sa sensibilité, ses penchants aristocratiques et ses convictions démocratiques. Il veut le bonheur du plus grand nombre et c'est bien sa foi profonde; mais comme les capitaines vainqueurs, le peuple a une odeur forte, et Julien Sorel se trouve plus à son aise dans les salons du Faubourg Saint-Germain, que dans l'atelier paternel.²³

"Ma sensibilité est trop vive", écrit-il. "Ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang."²⁴

Il est blessé par la grossièreté de ses camarades de classe. Heureusement, il a un excellent maître de littérature française, M. Dubois Fontenelle, qui l'encourage dans la carrière des Lettres. Il lit Florian, Helvétius, les Mémoires de Saint-Simon. Il lit Voltaire, qu'il déteste franchement, ce qui est curieux, car Voltaire ne ménage pas ceux que Stendhal déteste lui-même, mais la satire de Voltaire lui semble une hypocrisie. Au fond, c'est la personnalité de Voltaire qu'il n'aime pas. Son grand-père, Henri Gagnon, qui avait fait comme tant d'autres le pèlerinage de Ferney pour présenter ses respects au vénérable patriarche, l'avait encouragé de bonne heure à partager l'admiration qu'il avait lui-même pour le philosophe. Henri réagit favorablement au début et s'enthousiasme un moment pour le grand écrivain, mais cet enthousiasme ne durera pas longtemps. Il essaie bientôt de se "dégagner", d'avoir ses idées à lui. Il a vu en son grand-père une espèce d'idéaliste rêveur, qui ne croit pas aux idées sociales du 19^e siècle. Il l'accuse de répéter, sans y croi-

re, des phrases et idées toutes faites.

Stendhal, qui se met à penser par lui-même, trouve Voltaire "puéril". Au fond il y a une telle différence entre eux! L'un, un Voltaire, est un "bourgeois" devenu grand seigneur, adorant l'argent, démesurément ambitieux, pragmatique, toujours en quête de gloire et de biens matériels, flagorneur au besoin des puissants du jour dont il recherche l'amitié et les faveurs, l'autre est un idéaliste, né presque noble, dilettante s'opposant aux préjugés, sympathisant avec le peuple, trop orgueilleux pour flatter bien qu'assez faible quelquefois pour demander; l'un est un homme pratique qui croit certes à la primauté de l'esprit, mais s'en sert pour acquérir gloire et richesses et jouir ainsi de l'ordre social établi; l'autre est un militant dans la cause de la justice sociale. L'un est un monarchiste, l'autre un républicain; l'un un courtisan, l'autre un révolutionnaire en herbe. Comme Gagnon Voltaire n'a pas l'air de croire à la justice qu'il prêche et il se fût cardinal s'il l'avait pu. Il prend le parti des humbles tout en passant son temps à flatter les grands: princes, ducs, rois, empereurs. Voltaire est la vanité faite homme, qui veut que sa gloire soit reconnue, jouit de l'hommage de ses contemporains et voit de son vivant son buste décoré sur la scène alors que Stendhal, lui, "met un billet à la loterie de la postérité" et sait qu'il ne sera

lu que dans Cent ans.

L'influence de Voltaire ne sera donc pas durable bien qu'il ait contribué quand même à le pousser dans la voie d'écrivain satirique dans laquelle il s'engagera comme inconsciemment. Il adore en effet les Satires de Voltaire, "la seule chose parfaite selon moi"dit-il,"qu'ait faite ce grand réformateur."²⁵

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Chapitre Premier

- ¹ Stendhal. Oeuvres intimes: Souvenirs d'Egotisme (Paris: Gallimard, 1955), p. 1405
- ² Henri Martineau. L'Oeuvre de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1966) , p.340. Voir aussi: Robert Vigneron. "Stendhal en Espagne". *Modern philology*; 1934.
- ³ Henri Martineau. Le Coeur de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1952-1953), pp. 166-167.
- ⁴ Fernand Rude. Stendhal et la pensée sociale de son temps (Paris: Plon, 1967) , p.255.
- ⁵ Jean Prévost. La création chez Stendhal (Paris: Mercure de France), p. 11
- ⁶ Fernand Rude. Stendhal et la pensée sociale de son temps (Paris, Plon, 1967) , p. 176.
- ⁷ *ibid.* p. 412
- ⁸ *ibid.* p. 254
- ⁹ H. de Balzac. Cité par H. Martineau: L'Oeuvre de Stendhal ,(op. cit.) p. 371
- ¹⁰ Henri Martineau. (*ibid.*) , p. 341
- ¹¹ Fernand Rude. (*op. cit.*) , p. 254
- ¹² Maurice Bardèche. Stendhal romancier (Paris:La Table Ronde, 1947) , p.11.
- ¹³ Fernand Rude. (*op. cit.*) , p. 73

Notes Bibliographiques-Chapitre Premier (suite)

¹⁴ André Maurois. Lecture, mon doux plaisir (Paris: Fayard, 1957), p. 161.

¹⁵ Maurice Bardèche. Stendhal romancier (Paris: La Table Ronde, 1947) , p.11.

¹⁶ Stendhal: Vie de Henri Brulard (Paris: Gallimard, 1955) , p.26.

¹⁷ Henri Martineau. Le Coeur de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1952) T. I , pp 322-327.

¹⁸ Paul Arbelet. Jeunesse de Stendhal (Paris :E. Champion, 1919). p. 102

¹⁹ Stendhal. Vie de Henri Brulard., pp. 81 et 151

²⁰ Corr. Lettre à Pauline du 9 pluviôse an XI (29 janvier 1823).

²¹ L'Ecole Centrale a été créée par la loi du 25 octobre 1795. Gagnon fut un des trois membres du jury chargé de recruter les professeurs qui furent nommés le 6 mars 1796 et installés le 21 août 1796. Les cours commencèrent le 21 novembre 1796. Henri Beyle fut le 15ème inscrit sur 176 étudiants. Beyle se trompe quand il dit dans la Vie de Henri Brulard qu'il avait débuté à l'Ecole Centrale au printemps de 1794 ou 1795. Cela prouve encore une fois qu'il n'avait pas la mémoire des dates. et qu'en écrivant 30 ans après, il se trompait souvent sur l'année et le mois des événements qu'il raconte. Les souvenirs sont vrais mais les dates souvent sont fausses.

Notes Bibliographiques- Chapitre Premier (suite)

²² Vie de Henri Brulard . p. 132

²³ Fernand Rude. Stendhal et la pensée sociale de son temps (Paris : Plon, 1967) ,p. 265.

²⁴ Paul Bourget. Essais de psychologie contemporaine (Paris: A. Lemerre, 1885) , pp. 280-281.

II
LES IDEOLOGUES

L'influence d'Helvétius

Nous ne savons pas à quelle époque il commença à lire l'auteur de L'Esprit. Ce que nous savons, ce sont ses réactions qu'il a notées au premier contact avec Helvétius. Quelle révélation! Ce philosophe lui plaît par tous les aspects de son ouvrage, qu'il s'agisse de ses opinions sur la société, ou sur la religion ou le gouvernement. Tout ce qu'il pensait secrètement, était expliqué, détaillé, raffermi dans ce livre qui l'enthousiasmera. La religion est démolie, l'ordre social attaqué. Helvétius est celui qui développera les idées républicaines dans l'esprit de Beyle. Dans la satire de Stendhal, dans sa révolte contre la société de son temps, contre les nobles et les privilégiés, contre la religion, nous voyons apparaître l'esprit d'Helvétius. Celui-ci combat le despotisme, baptise la religion du nom de "superstition": idées chères à Stendhal qui voit en Helvétius "le plus grand philosophe qu'aient eu les français,"

La vérité est chère à Helvétius aussi bien qu'à Stendhal. "Dans tout ce que j'ai dit" écrit Helvétius, :je ne cherche que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes."²⁶ Henri Gagnon avait déjà donné à Stendhal le goût de la vérité.

Chez lui, le beau et le vrai se confondent. Etre vrai, dans toute l'acception du terme, c'est ce qui le hante et c'est ce qu'il trouve chez Helvétius dont les idées sont présentées en un système ordonné qui l'aide à voir clair en lui-même. Beyle ne peut se donner une philosophie, mais il est prompt à s'adapter dès qu'il rencontre un système qui répond plus ou moins à ses idées. Or il trouve dans Helvétius, sous une forme systématisée et articulée, les principes d'énergie qui étaient à l'état latent et flou dans son esprit. Dans sa Correspondance: Tome I, il le cite plusieurs fois. Il le critique quelquefois, certes, mais il reste fasciné, obsédé par la vaste pensée du philosophe, au point d'écrire emphatiquement: "Cela est aussi vrai que dans l'Evangile ou dans Helvétius."²⁷

L'auteur de L'Esprit lui sert de base de comparaison pour toutes ses tendresses intellectuelles. Il conseille sans cesse à sa soeur de le relire. Il a beau dire quelquefois (car Stendhal est inconstant dans ses goûts littéraires) que les ouvrages d'Helvétius ne valent rien, lui-même les relit sans cesse et il les relit si bien qu'il finit par y prendre uniquement ce qui lui plaît.

Valéry voit une hypocrisie dans l'insistance de Stendhal à vouloir être vrai. Il y voit une affectation, un désir de paraître original, de se surpasser. Certes Stendhal affectera une sincérité qui nous paraîtra choquante quelquefois

à force d'être outrée, indiscreète ou impudique, mais en général le vrai restera la réelle passion de sa vie.

Helvétius lui montre les passions et l'introduit dans la connaissance du coeur humain. "Helvétius m'a ouvert les portes de l'homme à deux battants." , écrira-t-il.

Beyle, esprit mathématique, a poursuivi sa chimère de tout réduire à un système: les passions, les émotions, les sentiments. Si on a la clef du système affectif, d'après lui, on peut étudier à fond le coeur humain, les réactions de l'être pensant, exactement comme on analyse une équation ou une démonstration géométrique. La psychologie humaine est une science et doit se soumettre aux lois et à la rigueur de la science. Telle action produit telle réaction, comme dans les laboratoires. Il a voulu faire de la vie même un vaste laboratoire où le coeur pouvait être disséqué, mis à nu, soumis aux lois de l'éprouvette, où les passions peuvent être mélangées à d'autres pour produire d'autres réactions prévisibles, comme en chimie. L'Homme n'est qu'un produit organique, soumis aux lois de la nature comme les autres corps de la nature. Rêve d'enfant, certes, mais auquel Stendhal a cru sérieusement.

Helvétius a son idéal: le plus grand bonheur pour le plus grand nombre: Beyle souscrit. Helvétius combat l'inégale répartition des richesses et les parasites de la société qu'il compare à une ruche: "Dans la ruche de la socié-

té humaine," écrit Helvétius, "il faut, pour y entretenir l'ordre et la justice, pour en écarter le vice et la corruption, que tous les individus, également occupés, soient forcés de concourir également au bien général, et que les travaux soient également partagés entre eux."²⁹ Helvétius reconnaît la division des classes, déteste les riches en qui il voit des voleurs et des oppresseurs: Dans Le Rouge, Valenod qui s'enrichit aux dépens des pauvres est flagellé sans pitié. Les thèmes du livre De L'Esprit et de l'ouvrage De L'Homme enseignent à Stendhal "la haine de l'ascétisme, du despotisme et du fanatisme cléricale."

"Nos prêtres, dit Helvétius, sont trop fanatiques et nos nobles trop ignorants pour devenir citoyens, et sentir les avantages qu'ils gagneraient à l'être, à former une nation."³⁰ Helvétius fait déjà entendre des échos pré-stendhaliens: "Vous voyez que, par intermédiaires, j'entends les membres de cette vaste aristocratie de nobles et de prêtres dont la tête repose à Versailles, qui usurpe et multiplie à son gré presque toutes les fonctions du pouvoir par le seul privilège de la naissance, sans droit, sans talent, sans mérite, et retient dans sa dépendance jusqu'au souverain, qu'elle sait faire vouloir, et changer de ministres selon qu'il convient à ses intérêts..."³¹

Toutes ces idées sociales, politiques, religieuses, nous les trouverons dans les oeuvres de Stendhal.

Il serait erroné de croire que Le Rouge et le Noir n'est qu'une simple adaptation d'un fait extérieur de l'histoire d'Antoine Berthet. Dans la trame de l'oeuvre se trouve tout Stendhal; Julien Sorel, ce sont les idées d'Helvétius, des philosophes du 18e siècle, jointes à l'expérience personnelle de Stendhal. Les paroles d'Helvétius peuvent être mises dans la bouche de Julien Sorel. Plus tard, Stendhal trouvera bien des défauts dans l'oeuvre d'Helvétius mais pour les questions essentielles, celui-ci répondra aux vrais besoins de son coeur. Et ce coeur de Stendhal, son passé, ses souvenirs, tout ce qui constitue son expérience personnelle, tant dans la geôle de la maison paternelle que sur les bancs de l'Ecole Centrale ou au service de l'Empereur, tout sera mis dans ses romans, particulièrement dans Le Rouge et le Noir, et dans la tête de son héros: Julien Sorel.

Il n'apprend pas seulement avec Helvétius, mais vérifie plutôt ses propres découvertes dans le domaine de la psychologie et de la connaissance du coeur humain. Et quand toutes ses idées seront confirmées par les théories d'Helvétius, il embrassera mieux cette science de l'homme qu'il appellera le beylisme. Par Helvétius, il vérifiera

les grands principes sur l'idéal du bonheur, la force des passions, l'éducation, la vanité, la volonté et l'intérêt, tous ces grands thèmes qui se développeront dans Le Rouge et le Noir. C'est tout imprégné du climat de l'époque et des idées des philosophes qu'il avait lus, relus, et de ses souvenirs personnels qu'il abordera ce roman.

En 1830, il n'est pas un novice. Il avait eu le temps de finir sa "seconde éducation," il avait trente ans d'observation minutieuse derrière lui, depuis son enfance malheureuse jusqu'à son nouveau rôle d'habitué des salons, en passant par les ruines de Moscou, et lorsqu'il écrit son roman, c'est pour y mettre ce qu'il a appris et vérifié. L'idéal de bonheur dont parle Helvétius, il le mettra dans l'âme de Julien Sorel. Beyle écrivait longtemps déjà--en 1803--: "L'influence sur nous de l'idéal de bonheur montré par Helvétius."³²

La vanité qui jouera un rôle si important chez les personnages de Verrières et dans les salons parisiens, Stendhal avait noté ses effets dans ses cahiers, en 1804.

Francine Marill-Albérès, dans son étude Le Naturel chez Stendhal, écrit:

"Les sociétés stendhaliennes formées d'hommes du monde, de courtisans, de petits ambitieux ou d'hypocrites, seront guidées par un seul intérêt: la vanité, ou encore ce qu'Helvétius appelait l'amour de soi, quand cet amour est exclusif, et ne s'attache qu'à favoriser les désirs et appétits personnels, et n'utilise jamais son pouvoir d'action pour aider autrui. Les âmes d'élite, les hommes généreux qui laissent s'épanouir entre eux le naturel et les passions, seront en butte à l'hostilité de ces sociétés qui ne tolèrent chez elles, ni la manifestation de la spontanéité, ni un comportement contraire aux règles de la politesse et du bon goût qu'elles ont despotiquement et hypocritement érigées."³³

"Ce sont les passions, dit Helvétius, qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles, cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte."³⁴

C'est la passion de conquérir et de dominer qui pousse Julien Sorel à grimper sur l'échelle pour aller dans la chambre de Mme de Rênal, c'est la passion folle qui pousse Mathilde de la Môle à se donner au jeune précepteur.

D'autres auteurs exerceront aussi une influence, quoique moindre, sur Stendhal. De Cabanis, il adoptera la théo-

rie de la dualité de l'homme, de la part importante jouée par l'inconscient dans nos actions. Le somnambulisme de Julien Sorel qui le "dédouble" pour ainsi dire de l'autre Julien pour en faire un meurtrier, montre le rôle joué par l'autre partie de nous-mêmes, l'inconscient.

De Destut de Tracy, il empruntera la théorie de la volonté et de l'énergie aussi, de même que le goût de la précision.

Les Idéologues ont donc créé le climat dans lequel il évoluera. Il y avait longtemps qu'il méditait sur ces théories. Le comportement médiocre des hommes, guidés par l'intérêt et la vanité, il l'avait vu, non seulement dans les exposés des philosophes, mais dans la vie privée. Fort de cette connaissance et de cette expérience, il est prêt à affronter la société, société de Paris ou de la province, à affronter la religion et enfin à affronter le gouvernement de la France de la Restauration.

Dans Vie de Henri Brulard, Stendhal écrit: "Je n'avais pour appui que mon bon sens et ma croyance dans L'Esprit d'Helvétius. Je dis croyance exprès, élevé sous une machine pneumatique, saisi d'ambition, à peine émancipé par mon envoi à l'Ecole Centrale, Helvétius ne pouvait être pour moi que prédiction des choses que j'allais rencontrer.

J'avais confiance dans cette longue prédiction parce que deux ou trois petites prédictions, aux yeux de ma courte expérience, s'étaient vérifiées."³⁵

Julien Sorel n'est donc pas seul. Derrière lui, il y a tout un passé d'études, de méditations, d'analyses et de réalités vécues.

Quelque longue que paraisse cette partie de notre exposé, nous trouvons qu'elle n'est pas superflue car il est indispensable de montrer sous quel jour la formation de Beyle, depuis son enfance, l'a porté à envisager la nouvelle société qui s'épanouissait sous la Restauration, à l'époque du Rouge et le Noir. L'anti-cléricalisme, la haine des jésuites et du pouvoir établi, la lutte de classe qui oppose Julien Sorel, plébéien, à la société dominée par les "bourgeois enrichis" et les aristocrates, tous ces thèmes dominants du Rouge devaient être sentis par Stendhal plus que tout autre, à cause de son enfance, de sa perception, très tôt, dans la vie, d'une autorité injuste et tyrannique, venue d'une dévote incompréhensive et méchante, d'un père ennuyeux qu'il détestait et par sa formation intellectuelle à l'école des "Idéologues" qui avaient semé dans son esprit le goût du républicanisme et de la justice sociale.

Son expérience personnelle, comme fonctionnaire de l'Empire, achèvera de préparer, comme nous allons le montrer, ses attitudes en face de cette grande période de bouleversement social et politique. A travers Le Rouge et le Noir se retrouvent tous les clivages de la personnalité de Beyle.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES-Chap. II

26 Helvétius. De l'Esprit (Paris: Editions Sociales, 1959) p. 68

27 Stendhal. Correspondance. (Paris: Le Divan) Tome IV, p. 336

28 Henri Martineau. Le Coeur de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1952) T. I., p. 201.

29 Helvétius: De l'Esprit (op. cit.) p. 10.

30 ibid. p. 11.

31 ibid. p. 15

32 Pensée extraite d'un cahier de Beyle qui porte en tête la date du 21 thermidor an XI (9 août 1805).

33 Francine-Marill Albérès. Le Naturel chez Stendhal (Paris: Nizet, 1956) , p. 58.

34 Helvétius. Oeuvres complètes p. 251

35 Vie de Henri Brulard. pp. 317-318.

III

Son expérience personnelle.

La Chute de l'Empire

Le 2 avril 1814, le glas de l'Empire a sonné. Stendhal a 31 ans, l'âge où les expériences éparpillées de la vie se rassemblent en croyances ou doctrines dans la tête du jeune homme, où la maturité reprend et groupe en systèmes les impressions diffuses de la jeunesse et de l'adolescence. Comme le dira Chateaubriand: "on dirait qu'un ancien monde finit et qu'un nouveau commence."³⁶ Tout avait changé. La France n'était plus cette "cavale indomptable et rebelle" que le "Corse aux cheveux plats" avait héritée de 89. Elle était à bout de souffle. Tous ne s'en rendaient pas compte. Les gloires de l'Empire avaient aveuglé au point que les plus clairvoyants eux-mêmes ne voyaient pas à quel point le pays était las..

On a oublié aujourd'hui--écrit Benjamin Constant--le sentiment de fatigue et d'aversion qui, vers la fin de l'Empire, s'attachait même aux victoires que la France était condamnée à remporter. On a oublié ce sentiment, dis-je, comme à cette époque on avait oublié le fol enthousiasme avec lequel on avait reçu l'arrivant d'Egypte, quatorze ans plus tôt; mais le fait est qu'à l'exception de l'armée réunie sous ses ordres, et que la vue de l'étendard étranger remplissait d'une indignation patriotique, il y avait en France bien peu de personnes qui fissent des vœux sincères pour la prolongation de son règne. Ceux qu'il avait comblés de bienfaits lui savaient mauvais gré de ce qu'en se mettant en péril lui-

même, il les troublait dans la jouissance des faveurs qu'il leur avait accordées. Le maintien de ces faveurs semblait un engagement qu'il avait pris, et lorsqu'en le voyant compromis on se sentait compromis soi-même, on ne le plaignait pas, on l'accusait plutôt d'un manque de parole. Les hommes puissants se trompent quand ils croient s'assurer de la fidélité de leurs adhérents en ne mettant point de bornes à leur munificence, au contraire, ils leur donnent plus de choses à conserver, et par là-même, ils multiplient en eux les motifs d'abandonner le pouvoir déchu et de capituler avec la fortune. Ceux qui ont lu Les Mémoires de Las Cases, doivent se souvenir de cette femme comblée de bienfaits de l'Empereur, et qui écrivait: "Grâces au ciel, le petit homme va tomber, et nous serons de véritables comtesses." Ce qu'elle disait ainsi naïvement était la pensée de presque tout le monde. S'il n'y avait pas eu de comtesses impériales, il y aurait moins de gens intéressés à donner à ces titres la sanction de la légitimité.

Trahi par l'étranger, ne trouvant nul appui dans la masse des Français, Napoléon succomba malgré des prodiges de talent et de courage.³⁷

Quand la catastrophe s'abattit et que les bivouacs alliés étaient déjà dans les collines autour de Paris, pour quelques-uns--quoique patriotes--c'était la fin de la tyrannie et du despotisme. Pour des jeunes cependant, comme Stendhal, c'était la fin d'un monde, le monde de l'énergie, des grandeurs, de la gloire, et le commencement d'un autre: celui de la capitulation, de la course aux honneurs, aux places et à l'argent.

Talleyrand avait dit cyniquement au Comte d'Artois: "Nous avons assez de gloire, Monseigneur, mais venez, venez nous rendre l'honneur." Puisqu'il faut toujours un motif d'exaltation aux peuples, la trahison s'affublait du nom d'honneur et l'honneur devait remplacer l'héroïsme exaltant

de l'Empire. Stendhal avait cru, lui aussi, au sens de l'honneur de la noblesse qui revenait au pouvoir avec la Restauration. "La noblesse," écrivait-il, "est le sanctuaire de l'honneur. Si vous l'ôtiez au peuple français, vous ne trouveriez bientôt pour tout mobile qu'une cupidité infâme."³⁸ Il ne tarda pas à se détromper. Il ne resta pas dupe pendant longtemps "des sénateurs et de leurs actes en qui il ne voyait que des manoeuvres pour conserver places et émoluments."³⁹ "Quelle triste époque, en vérité!.. Grands et petits ont suivi leurs intérêts sans songer au qu'en-dira-t-on." écrira Stendhal à sa soeur Pauline.⁴⁰

Le canon s'était à peine tu dans la plaine de Waterloo que maréchaux, généraux, ducs, même les frères de l'Empereur, n'eurent qu'un souci: celui de préserver leurs pensions, leurs châteaux, leurs positions. Talleyrand, le plus cynique--mais le plus admiré parce qu'il avait "réussi"--conspirait avec les troupes d'occupation et les souverains étrangers contre l'Empereur des Français. Le Gouvernement provisoire, composé des grands fonctionnaires de l'Empire, écrivait à l'armée qui défendait le sol natal contre l'envahisseur: "Vous n'êtes plus les soldats de Napoléon; le Sénat, la France entière vous dégagent de vos serments."⁴¹ A part de rares fidèles comme Daru qui suivit l'Impératrice à Blois, des opportunistes comme Doligny Beugnot ne manquaient pas qui s'empressaient de renier leur passé pour

s'atteler au carrosse triomphant des Bourbons. Stendhal ne se distinguera pas d'eux par un fidèle attachement à l'Empire. Au lieu de suivre son cousin Daru, il suivra plutôt Beugnot et son ami et parent Crozet. Ainsi Bardèche se trompe quand il écrit: "Il est parti pour ne pas voir le règne de la Congrégation, du conformisme, du mensonge; il est parti parce qu'il ne voulait plus être Français." (Maurice Bardèche, Stendhal romancier. Paris: Edition de la Table Ronde, 1947, p. 78) . Français, plus tard, il ne voulut plus l'être parce que ses espoirs lui étaient refusés. Car il avait essayé, lui aussi, comme les autres, de se mettre au service des Bourbons. L'opportunisme des uns et des autres l'avait emporté comme malgré lui dans cette course aux fonctions publiques.. Comme toujours, il poursuit des chimères; il est optimiste à tort. "M. Doligny", écrit-il le 4 avril 1814 à Pauline, "est puissant. Rien de brûlé, rien de grillé, jusqu'ici." (Stendhal, Corr. T. I, p.766). Comme tant d'autres, il ne veut pas sombrer avec la barque et s'accroche à sa carrière de fonctionnaire de l'Etat. Le Sénat prononçait le 2 avril la déchéance de Napoléon: L'auditeur Beyle "adhère avec empressement aux actes posés par le Sénat." (Stendhal, Corr. T. I, p.766. Lettre du 7 avril 1814 au Général Dupont). Sa signature parait dans le Moniteur du 7 avril. Comme le dit si bien Imbert: "Serviteurs de Napoléon, des fonctionnaires de tous rangs n'aspiraient qu'à servir de nouveaux maîtres." (Imbert, Les Métamorphoses de

la Liberté, Paris: Corti, 1967).

Pour beaucoup, c'était un soulagement. On était las de la guerre. Les femmes se ruaient sur le passage des alliés: On prenait à la lettre ce que ceux-ci avaient promis: que l'Empereur "Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe.". On croyait que les Alliés avaient dissocié l'Empereur du peuple et que s'ils en voulaient à celui-là, ils n'avaient qu'amour et estime pour celui-ci. Les épopées héroïques et chevaleresques de l'Empire avaient tellement faussé les esprits que Napoléon lui-même en fut victime et crut qu'il pouvait s'en remettre en toute confiance à l'hospitalité généreuse de l'Angleterre : c'était du romantisme politique.

Stendhal, comme les autres, était guidé par l'intérêt du moment. Il avait goûté à la douceur du fonctionnarisme, avec son cousin Daru: il ne pouvait plus s'en passer. Il voulait continuer à servir, à mener sa vie de beyliste, en dilettante épicurien. Il aspire à un poste diplomatique à Florence. Mais on doit dire, par souci de la vérité, que si ses intérêts de jouisseur incorrigible l'encouragent à se mettre au service des Bourbons, son sens de l'honneur le retiendra malgré tout sur la pente de l'avilissement. Il demandera sans flatter. Il ne courbera pas l'échine pour avoir ce qu'il croit mériter. Il y aura toujours ce conflit en

Beyle qui durera jusqu'à sa mort: cette lutte incessante entre ce qui lui convient et ce qu'il croit être juste, entre ses intérêts de jouisseur intellectuel et son amour de la liberté, entre ses tendances aristocratiques et sa pensée politique jacobine. Stendhal aime trop la liberté pour la sacrifier à quoi que ce soit, même à ses intérêts personnels. Il y a une barrière que, comme Julien Sorel, il ne franchira jamais. Comme son héros, il est ambitieux, mais fier; il a l'appétit du parvenu mais la réserve de l'aristocrate. Il est un bourgeois né "aux bords de la noblesse" avec une intransigeance de plébéien. Si c'est dans les classes humbles que l'on rencontre le plus souvent la vertu, la résignation et le consentement aux sacrifices, malheureusement on n'y trouve que rarement cette discipline morale qui fortifie les grands principes de sérieux et de persévérance qui doivent gouverner la vie. Par une synthèse unique qui explique les contradictions de sa destinée, Beyle héritera de la discipline morale et de l'acceptation stoïque de l'une et l'autre classe .

En moins d'une année d'expérience de la Restauration, il en est déjà dégoûté. Il avait fait, nous dit Bardèche, "la découverte de la bassesse humaine à travers l'épuration anti-napoléonienne et la réaction des émigrés."

Après la deuxième capitulation, il écrit dans son Journal: "Le 19 juillet, à deux heures et demie, j'avais lu

dans la journée la capitulation de Paris; tout est perdu, même l'honneur." (Stendhal: Journal p. 1270). Le 21 janvier: "C'est la première fois de ma vie que je sens bien l'amour de la patrie." Et il ajoute: "Je n'aime pas les plats Français d'aujourd'hui..."⁴² Le fossé est déjà créé entre lui et la société de l'époque. Il en fera la satire amère dans Le Rouge et le Noir.

Il cherche à oublier: il s'exile à Milan. Il voyage beaucoup: Londres, Grenoble, Paris. Il cherche à s'étourdir et fréquente les salons, les cafés, va dans les réunions chez M. Delécluze où il rencontre de jeunes écrivains, chez les Ancelot où il rencontre Mareste, Jacquemont et Sutton Sharpe, l'érudit Buchon, Pastoret, des Russes : Soboloevski, ami de Pouchkine, Alexandre Tourguenieff, "l'homme du monde le plus curieux de ce qui touchait à l'intelligence",⁴³ chez les Dubignon, rue d'Artois où il connut Lafayette, Benjamin Constant, qui parlaient souvent politique, la maison de Hyde de Neuville, ancien ministre de la Marine dans le ministère Martignac, dont la fille Mary ou "Méry" lui donnera les grands traits de Mathilde de la Môle dans Le Rouge. Il est "pétillant d'esprit", comme dit Lady Morgan. Il se plonge dans le travail: il collabore aux revues anglaises; cela lui donne l'occasion de dire en toute liberté ce qu'il pense de cette France de la Restauration. Ses articles sont traduits par l'Irlandais Bartho-

l'œuvre de Stendhal et paraissent dans le New Monthly Magazine, le London Magazine, l'Athenaeum... Delacroix l'emmène chez sa cousine Alberthe de Rubempré . Nous savons sa déconvenue. Il part en voyage, s'arrête à Marseille et là, dans cette dernière ville, dans la nuit du 25 au 26 octobre, il eut la lumineuse idée d'écrire Le Rouge et le Noir.

Après le 17 janvier 1830, il reprend le manuscrit intitulé d'abord Julien , malgré ses activités intellectuelles et mondaines ; (deuxième édition de Rome, Naples et Florence , ses dîners et visites : "le samedi, chez M. Cuvier, le dimanche, chez M. de Tracy, le mardi, chez Mme Ancelot, le mercredi, chez le baron Gérard".) (H. Martineau, Le Coeur de Stendhal, op. cit. Tome II, p. 128.) Il voit ce qui se passe dans le monde de cette France qui vit depuis quinze années sous la Restauration. Cette ère nouvelle, Stendhal veut en fixer les traits, faire oeuvre d'historien aussi bien que de pamphlétaire.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES- Chapitre III

36 Chateaubriand. Mémoires d'Outre-Tombe (Paris: Gallimard, 1951) T. II, p.939

37 Benjamin Constant. Oeuvres complètes (Paris: Gallimard, 1957) , p. 821.

38 Stendhal. Projet de loi électorale. cité par Imbert: Les métamorphoses de la Liberté (Paris: Jose Corti, 1967) , p.46

39 Imbert. (ibid.) p. 46

40 Henri Martineau. Le Coeur de Stendhal (Paris: Albin Michel , 1952) T. I, p.315.

41 Bertier de Sauvigny. La Restauration (Paris:Flammarion, 1955) , p. 38

42 Imbert, (op. cit.) , p.85

43 Henri Martineau. Le Coeur de Stendhal (Paris: Albin Michel, 1953) T. II, p. 145

CHAPITRE IV

LES REALITES NATIONALES A L'EPOQUE DU ROUGE ET LE NOIR

La France de la Restauration

Nous pouvons, avec le temps et grâce aux travaux patients des chercheurs, retracer cette France dont Stendhal entendait faire la satire.

Ces quinze années de la Restauration furent, en apparence du moins, une période de stagnation à laquelle les Français, enivrés depuis quinze ans des victoires et des bouleversements sociaux et politiques de l'Empire, n'étaient plus habitués. Il y manquait le sel de l'aventure, des grands événements, des soudaines transformations. "Ces quinze années, si dépourvues de réalisations spectaculaires, sont des années de convalescence, de consolidation, de maturation, où se posent les fondements de l'essor futur; pour tout dire, en un mot qui se trouve pleinement justifié, ce sont des années de restauration." écrit G. Bertier de Sauvigny. (Bertier de Sauvigny, La Restauration Paris: Flammarion, 1974, p.235)

Certains n'y voyaient qu'une comédie, la comédie de la fameuse Charte imposée comme un frein à l'absolutisme royal, Charte à laquelle ni les ultras ni les libéraux ne croiront jamais, Charte dont les principes sont employés tout à tour comme moyen de contrainte par les partis opposés qui se succèdent au pouvoir.⁴⁴

Le pauvre Louis XVIII est pris entre deux feux: celui des libéraux qui veulent garantir toutes les libertés pro-

mises au nom de la Charte, celui des "ultras" qui ne voient en cette Charte qu'un obstacle aux bénéfices absolus de leurs privilèges d'autrefois.

Car, ils sont tous revenus, les "ultras," avec le fol enthousiasme et la folle illusion qui suivent toutes les réactions et toutes les contre-révolutions: le mirage d'un retour possible aux traditions et aux privilèges définitivement enterrés.

Cette Charte, qui a été imposée en partie à Louis XVIII, pour contrôler l'absolutisme royal, c'est à elle pourtant que le vieux monarque impotent s'accrochera pour réfréner les ardeurs et les ambitions démesurées des nobles émigrés et en même temps cimenter la réconciliation nationale indispensable à la stabilité de la nation.

Napoléon avait réuni dans ses Conseils chouans et jacobins, mais c'était plus pour son orgueil personnel que pour le bonheur de la Nation. A son avis il n'aurait pas été un souverain légitime consacré s'il n'avait pas obtenu (perpétuel recommencement de l'Histoire) les hommages du Faubourg Saint-Germain. Louis XVIII, lui, agissait en toute bonne foi, intéressé il est vrai, à mettre un frein à cette petite clique qui s'agitait autour du Comte d'Artois, membres énervés d'une aristocratie devenue trop exi-

geante à cause même des sacrifices qu'ils avaient consentis en exil par leur fidélité aux Bourbons.

La Charte n'avait apaisé ni les "ultras" ni les libéraux, ni les jacobins, ni les intellectuels bourgeois.

La jeunesse, elle, ne voyait pas les succès non spectaculaires mais réels de la Restauration: assainissement des finances publiques, politique d'ordre et d'austérité, le retour à la modération et à l'unification de la Nation dans la paix retrouvée, la libération du territoire national auparavant compromis par les folles ambitions de l'Empire... toutes ces réalisations n'étaient pas apparentes; la jeunesse regrettait encore les fastes éclatants d'un passé récent. Les trois glorieuses s'annonçaient aux moins clairvoyants et les acteurs, écrivains, chansonniers jouaient leur partition séditeuse: Béranger avec ses chansons qui faisaient vibrer le coeur de Paris, Paul Louis Courier, infatigable champion des libertés souhaitées, Benjamin Constant et bien d'autres dont il faudra parler pour expliquer ce qui a stimulé Stendhal et l'a poussé à écrire cette chronique satirique de son époque.

L'appétit des émigrés qui réclamaient le retour de leurs biens, la faiblesse de Louis XVIII qui sacrifia l'hé-

roïsme des officiers de l'Empire par la nomination dans sa Maison militaire de jeunes aristocrates dont les titres de noblesse étaient les seuls brevets de bravoure, le mécontentement des demi-soldes, la compétition de la bourgeoisie industrielle naissante et des banquiers avec l'aristocratie ruinée, tout contribuait à créer une situation difficile au point de vue civil et qui devait donner naissance à des milliers de Julien Sorel.

Pour Stendhal, c'est l'ère de la médiocrité qui commence, l'ère de l'humiliation et de l'affaissement moral de la nation.

a) La Société civile:

La France a changé, dans son aspect moral aussi bien que physique. C'est une jeunesse indifférente aux affaires nationales qui se précipite à l'assaut du budget de l'Etat. D'ailleurs il n'y a pas d'autres débouchés pour cette jeunesse qui s'accroît rapidement, au rythme de 160,000 à 245,000 par an. Deux millions de Français de plus, en 15 ans. Toutes sortes d'ambitions sont fermées aux Julien Sorel de l'époque, à cause d'un phénomène démographique nouveau: l'espérance de vie, pour la France de 1826, est de 36 ans dans les classes les plus favorisées. Berthier de Sauvigny l'a noté:

La Révolution, l'Empire et même la Restauration avaient brusquement amené dans les administrations et aux postes de commande des couches d'hommes relativement jeunes, l'avance qu'ils avaient prise devant se traduire en un retard pour ceux qui les suivaient, car une fois en place on s'y accroche, ainsi la proportion des préfets ayant plus de 50 ans passe de 15% en 1818 à 55% en 1830. (B. De Sauvigny, op. cit. p. 238).

La jeunesse voulait bousculer les aînés qu'elle accusait de pratiquer la "gérontocratie."

Un autre facteur devait jouer un grand rôle: la politique d'économies de Villèle qui s'évertuait à diminuer le nombre des fonctionnaires. L'article 38 de la Charte qui fixait à 40 ans l'âge des parlementaires, joint aux appétits sans retenue des anciens nobles ruinés par l'exil, obligés pour maintenir leur rang de se ruier sur les places de l'Etat, tout cela contribuait encore à fermer la porte aux jeunes gens comme Julien Sorel, qui n'ont ni appui politique ni titre de noblesse.

On a fait le relevé des personnes qui émargeaient à un titre ou à un autre au budget de l'Etat: il y en eut 647,000 en tout. Parmi eux, il faut soustraire 245,000 pensionnaires, 47,000 ecclésiastiques, 194,000 militaires des armées de terre et 42,000 pour la marine, soit un total de 528,000. Il ne restait donc que 119,000 places à combler dans un budget de 1,095 millions. Il ne se trou-

vait de disponibles que 53 millions seulement à dépenser pour les fonctions publiques. Il n'y avait que sept ministères: celui des Finances avec un peu plus de 300 employés, les Affaires Etrangères avec 88, le Département de la Justice: 87, l'Instruction publique, seulement 71.

Les restrictions budgétaires imposées au pays pour faire face à l'emprunt destiné à payer les compensations exigées par les Alliés, la politique d'austérité de Villèle, jointes à la barrière dans l'Armée dont nous avons parlé plus haut fermaient toute possibilité d'avancement dans la carrière de l'Etat aux millions de jeunes gens qui se posaient candidats aux fonctions publiques. L'Instruction donnée dans les écoles, mal orientée et ne répondant plus aux besoins de l'Etat, devait compliquer encore la situation. L'industrie prenait son essor alors que l'enseignement favorisait seulement les professions libérales, d'où "des ingénieurs sans chantier, des avocats sans cause, des médecins sans malades." On néglige de former les cadres dont la nouvelle société avait besoin, de former des techniciens car les carrières de production étaient généralement méprisées. Les fonctions publiques secondaires, autrefois dédaignées par les nobles, sont activement recherchées par eux car la Charte avait imposé des restrictions au budget du Roi, les familles nobles ne pouvaient plus bénéficier de ses libéralités comme

dans le bon vieux temps. Il fallait s'adapter à cette nouvelle situation, ainsi, pour maintenir leur rang, les fils de nobles acceptent n'importe quelle fonction publique: officier de gendarmerie, percepteur d'impôts, maîtres de postes, etc...

Quant aux roturiers, la Révolution et l'Empire avaient créé des précédents auxquels, de leur côté, ils ne voulaient plus renoncer. Un fils de tonnelier était devenu maréchal, un petit sous-lieutenant était devenu empereur. Arrachés au travail manuel par l'ambition d'une carrière administrative, les jeunes bourgeois se sentaient refoulés par la Restauration, frustrés de toute possibilité d'avancement. 200,000 Julien Sorel frappent aux portes de la Société. Leur ambition est d'autant plus agressive qu'ils ont conscience qu'ils sont au-dessus de la moyenne de la population par leur savoir et leurs diplômes car la France de 1830 est composée en partie d'illettrés. "Dans la classe de 1829, 41% seulement savent lire et écrire, 52% sont complètement illettrés. Si l'on considère l'ensemble de la population, on peut croire que plus des trois quarts des Français d'alors étaient illettrés." (B.de Sauvigny, op. cit., p.242). Ceux qui étaient instruits comme Julien Sorel, comme les clercs ou les membres du clergé, pensaient avoir plus de droits que les autres aux carrières administratives. Leur ambition s'accroissait, mais ils se

trouvaient en butte à une compétition féroce de la part des nobles. Ceux-ci veulent reprendre leurs places, ou s'en octroyer de nouvelles. L'ambition de la classe bourgeoise ou paysanne s'affirmait également.

La Révolution a déclenché dans toutes les couches de la société un mouvement ascensionnel général, qui déplace rapidement les individus et les familles sur l'échelle des valeurs qui constituent les fortunes et les professions. Dans l'ancienne France, la règle voulait que les fils embrassent la profession paternelle, maintenant les enfants veulent dépasser leurs parents et ceux-ci font les plus grands sacrifices pour les voir réaliser les ambitions auxquelles ils ont dû eux-mêmes renoncer. Louis Veuillot rapporte un dialogue naïf entre ses parents, qui rappelle curieusement les rêveries de Julien Sorel :

- Ma pauvre maman, dit le père, tu es folle. Est-ce qu'on a jamais vu des enfants d'ouvrier comme nous devenir notaires?

- Pourquoi pas? Napoléon était caporal, il est bien devenu empereur. (B. de Sauvigny, op. cit., p.246)

C'est cette ambition de la jeunesse de 1830 et les barrières qui lui sont opposées férocelement par la société que Stendhal montrera dans la personne de son héros Julien Sorel.

b) L'Armée:

L'Armée, elle, est bien différente sous la Restauration de ce qu'elle était sous l'Empire. Le nouveau gouvernement avait ménagé, certes, les cadres de l'administration. La machine impériale avait fonctionné avec une telle efficacité que le chancelier Dambray ainsi que les autres ministres destituaient difficilement. Sur quarante-six préfets

nommés entre le 1er avril 1814 et le 15 mars 1815, on compte vingt-six anciens fonctionnaires impériaux contre vingt hommes nouveaux. Mais l'Armée, par contre, connut une épuration massive. D'abord, il était impossible, la paix retrouvée, de garder 500,000 hommes sur pied de guerre. Le général Dupont, par une série d'ordonnances rendues en juin 1814, licencia 300,000 hommes. On mit à la retraite des centaines d'officiers, et 12,000 à demi-solde avec des appointements de famine: 73 francs par mois pour un capitaine, 44 francs pour un lieutenant. Tandis qu'on réduisait le budget d'institutions qui étaient le symbole de la fierté nationale: la Légion d'Honneur, les Invalides, l'Ecole Militaire de Saint-Cyr, celle de Saint-Germain, de la Flèche, on réintérait dans les cadres supérieurs des officiers qui avaient porté les armes contre la France, "sous les drapeaux ennemis."

Le Roi reconstitua sa maison militaire, recrutant tous ses membres parmi les nobles. On mit sur pied ainsi une petite armée de 6,000 privilégiés qui coûtait à l'Etat 20,390,000 francs, alors que ceux qui pouvaient encore montrer leurs cicatrices à peine fermées étaient dispersés dans les villes de l'intérieur où ils vivaient dans la gêne. Un mécontentement commun les groupe autour des cafés, dans les villes de province. Sous l'Empire on pouvait dire que chaque soldat portait un bâton de maré-

chal dans sa giberne, mais ce temps est révolu et les possibilités d'avancement par des actions d'éclat ou l'héroïsme n'existent plus. Les appétits féroces de la noblesse ne laissent presque plus de places pour la petite bourgeoisie. Ils se disaient les seuls ayant-droits. N'avaient-ils pas émigré? N'avaient-ils pas souffert avec le Roi en exil? Barante, préfet de la Loire-Inférieure, écrit le 23 avril à Montlosier: "Il n'y a pas de prétendu gentilhomme qui ne croit le Roi de France rentré en France pour son bénéfice particulier. Il leur faut à tout prix des places, des pensions, des cordons. Il n'y en aura que pour eux, leur temps est arrivé."⁴⁵

Oui, leur temps est arrivé pour entrer et avancer dans l'armée, mais en même temps la porte est fermée aux Julien Sorel de l'époque. La carrière militaire étant fermée, il ne reste que la possibilité du Noir, la soutane. C'est cette réalité de l'époque que Stendhal signale dans le titre même de son roman.

c) Le Clergé:

Stendhal exagère dans Le Rouge et le Noir en faisant dire par Julien qu'il y avait des "prêtres de 40 ans à avoir 100,000 francs d'appointements." La situation du clergé, il est vrai, s'était nettement améliorée sous la

Restauration, mais pas au point toutefois de croire qu'il suffisait de porter la soutane pour rouler carrosse et vivre d'abondance. Comme l'a dit Imbert, une telle ambition n' était pas "historiquement raisonnable." C'était malheureusement la croyance de l'époque, bien que cela ne correspondît nullement à la réalité. L'opinion avait été complètement faussée par une propagande tenace menée depuis longtemps par les idéologues et les philosophes du 18e siècle. Si on peut conclure que l'Eglise était riche, immensément riche, (d'après Bertier de Sauvigny un sixième du sol français appartenait d'une façon ou d'une autre à l'Eglise) le clergé lui-même, malgré les améliorations apportées à ses traitements, était encore pauvre. Stendhal lui-même écrit dans le Courrier Anglais:

La profession cléricale est si méprisée en France qu'aucun des enfants des classes moyennes n'est élevé en vue de la prêtrise. Quelques rares fils de famille, tels que le duc de Rohan, M. de Forbin, etc... entrent dans les ordres parce qu'ils savent qu'après peu d'années, ils seront nommés à des évêchés; mais depuis 1815, les rangs du clergé sont presque uniquement remplis par des fils de paysans. Ces jeunes rustres sont bien contents d'être nourris gratuitement dans les séminaires au lieu de travailler dans les champs. (Stendhal, C.A. T. IV, p.88)

L'instruction donnée dans les séminaires est médiocre. En 1827, nous dit Imbert, "le préfet du Doubs se plaignait de l'inculture des prêtres de son département, passés, pour la plupart, sans transition, de leurs troupeaux et de leurs champs au séminaire. Plaintes semblables du préfet de l'Isère en 1819. A cette inculture s'ajoutait naturellement l'ab-

sence totale d'usage du monde. Une comtesse décrit en ces termes le nouveau clergé au père Joseph dans le Proverbe de Leclercq: "C'est lourd, c'est gauche, c'est ignorant, ça ne sait ni s'asseoir ni saluer; c'est aussi timide devant un bourgeois qu'avec un gentilhomme(...) vos séminaristes ont l'air d'une nation à part, avec leur figure jaune et leur chapeau extravagant." (Imbert, op. cit. p. 520).

L'opinion publique cependant ne prenait pour point de mire que les membres du haut clergé qui, par leur refus de faire des concessions au nouvel ordre, irritaient la Nation. L'immense fortune immobilière de l'Eglise, la vie opulente menée par de grands dignitaires tels que le Cardinal de Rohan-Chabot ou Mgr. de Croi par exemple dont les appointements atteignaient le total exorbitant de 212,000 francs (par le cumul des charges ecclésiastiques: 3,000 francs comme cardinal, 25,000 francs comme archevêque, 100,000 comme grand aumônier, etc...)faisaient enrager les jacobins et même les libéraux modérés. Mais le prêtre, au bas de l'échelle ecclésiastique, vivait presque misérablement. Les traitements sont tellement bas que nombre de familles moyennes refusent d'envoyer leurs fils dans la carrière ecclésiastique. Le recrutement se fait parmi une troupe de paysans ignares à qui la tolérance des évêques permet de gagner les ordres. On se rappelle

la réponse de Mgr Leblanc de Beaulieu à qui on reprochait de laisser ordonner de jeunes imbéciles: "J'aime mieux faire labourer la vigne du Seigneur par des ânes plutôt que de la laisser en friche."

Les hommes politiques refusaient toute augmentation au clergé de France, le moins bien payé de toute l'Europe. Kératry s'écriait devant la Chambre: "On ne se fait pas serviteur de l'Évangile pour vivre dans l'opulence!"

"Je ne fais point d'économies dans ma place," dit l'abbé Chélan, dans Le Rouge et le Noir. Triste vérité qui correspondait à la réalité de l'époque. C'est justement à cause de la misère attachée au nouveau clergé que durant les quinze années de l'Empire, il n'y eut presque plus d'ordinations.

Stendhal est donc de mauvaise foi quand il fait de l'opulence du clergé un des motifs de Julien Sorel pour choisir la soutane. Il est vrai que cette soutane ne sera qu'un passeport pour permettre à Julien d'entrer comme précepteur chez M. de Rênal ou comme Secrétaire de M. de la Môle, et aspirer ainsi à atteindre de meilleures positions.

La réalité de l'époque telle que l'exposait Stendhal,

si elle ne répondait pas aux faits, répondait bien malheureusement à l'opinion générale. L'opulence du clergé était exagérée par ceux qui en voulaient à la religion et ils étaient nombreux. La raison en était bien simple.

En 1789 l'Eglise avait eu le malheur de s'associer à la noblesse et au trône. Ce mariage d'intérêt devait lui faire un tort immense, en l'associant au conservatisme dépassé qui allait à l'encontre des idées révolutionnaires qui étaient à la mode. L'Eglise, au lieu de suivre les mouvements sociaux et philosophiques qui portaient la France ainsi que tous les autres pays de l'Europe en avant, restait dans une stagnation ridicule, avec des formules désuètes et figée dans un canon immuable. Alors que l'astronomie infirmait les dogmes de l'Ecriture, que les progrès de la science reculaient les frontières du spiritualisme et imposaient le triomphe de l'athéisme ou du matérialisme, alors que Voltaire et les Encyclopédistes avaient poussé en avant des théories nouvelles propres à ébranler la foi et dont les échos arrivaient jusqu'à ce 19e siècle, l'Eglise, en cette période, faisait preuve d'une disette complète de théologiens habiles, de philosophes religieux capables de la défendre. Ce fut l'une des périodes intellectuelles les plus pauvres de l'Eglise de France. Ce sont les laïques: De Bonald, Lamennais, Chateaubriand qui sont les porte-parole de la foi. Napoléon avait déjà porté un coup terrible

au prestige de la papauté en faisant traîner le Vicaire du Christ de Rome à Fontainebleau. L'Eglise devait se ressaisir et agir: elle ne l'a pas fait.

La situation était paradoxale, car l'anti-cléricalisme français dont la satire apparaît si clairement dans le roman, était, sous la Restauration, plus politique que religieux. On n'en voulait pas à l'Eglise comme force spirituelle, mais au clergé de l'époque d'ignorer au contraire les règles traditionnelles de l'Eglise et d'essayer d'exercer un pouvoir temporel sur le gouvernement de la France.

Les masses, au contraire de ce à quoi l'on devait s'attendre, avaient gardé, après les soubresauts et les avatars de la Révolution, une foi vivace dans l'Eglise. Elles semblaient aimer d'un amour farouche l'une des dernières valeurs spirituelles à laquelle elles pouvaient encore s'accrocher. La Révolution, ayant jeté l'anathème sur les Bourbons et leur dynastie, sur les grands noms de l'aristocratie, et finalement sur les révolutionnaires eux-mêmes (Danton, Robespierre, Marat...), les masses françaises, après s'être gargarisées des mots de Liberté, Egalité, Fraternité, ne purent trouver en face d'elles aucune des anciennes valeurs traditionnelles auxquelles elles avaient l'habitude de s'agripper: Il ne leur restait que Dieu et l'Eglise.

Il y eut, sous la Restauration, un retour à la Foi du côté des masses comme du côté du Pouvoir: des masses, nous avons dit pourquoi; du Pouvoir, parce que l'Eglise a toujours été l'alliée de la Monarchie, parce que Louis XVIII entendait conserver à Paris le titre de "Roi très chrétien," parce qu'il était dans la tradition de la Cour de s'assurer le soutien de l'Eglise--autant par intérêt politique que par convenance protocolaire--, parce que Napoléon, s'étant servi lui-même auparavant de la religion comme d'un tremplin, d'un de ces rocs sur lesquels il entendait asseoir son trône, il fallait, dans ce domaine aussi, faire encore mieux que lui, non seulement relever la religion, mais effacer les humiliations imposées au Pape par l'Empereur en le faisant traîner de château en château jusqu'à Fontainebleau.

L'esprit de l'époque ne pouvait pas d'ailleurs concevoir la Monarchie sans Dieu, puisque, avant d'être consacrés par les hommes, les pouvoirs royaux devaient être sanctionnés par Dieu. Le clergé se chargea bien d'ailleurs de le rappeler au monarque par la voix de l'Archevêque de Paris qui lui dit, dans son discours, après la cérémonie du Sacre: "la consécration royale que Votre Majesté vient de recevoir aura la double vertu de vous faire régner avec sagesse et de vous faire obéir avec bonheur."

La Monarchie donc se jeta avec effusion dans les bras de l'Eglise. La cérémonie du sacre de Charles X à Reims dépassera tout ce qui a été fait précédemment. L'aristocratie voyait aussi dans l'Eglise l'une de ses plus fidèles alliées. La confiscation des biens de l'Eglise, les compensations qu'elles espérait recevoir, rendaient sa cause solidaire de celle de la noblesse. Chateaubriand l'avait dit: "Le trône de Saint Louis sans la religion de Saint Louis est une supposition absurde."

Trois ans avant la parution du Rouge, un journal libéral écrivait: "L'époque actuelle sera difficile à expliquer à nos petits neveux. Il n'est plus question que d'évêques, de curés, de nonnes, de jésuites, de couvents, de missionnaires."⁴⁶ Et Robert Casanova, qui cite ce journal de nous dire: "Si dans Le Rouge et le Noir, le clergé joue un si grand rôle, ce n'est pas que Stendhal soit un maniaque de l'anti-cléricalisme, c'est que son livre est une chronique de la Restauration."⁴⁷

Ce sont les intellectuels, les philosophes, les "Idéologues" comme les appelait dédaigneusement Napoléon, qui se dressaient contre les abus de l'Eglise. A part les soldats de l'Empire, les masses françaises ne demandaient pas mieux que de continuer à vivre dans les traditions de leurs pères.

Aiguillonnée par le climat favorable qu'amena la Restauration, l'Eglise passa à l'action pour consolider ses gains, mais elle le fit d'une façon plutôt maladroite, sans finesse et sans mesure. En effet, à cette époque, une foule de missions, poussées par les jésuites, essayaient de gagner toutes les couches de la population. "Plus de quinze cents missions assourdirent de leur tintamarre la France entière."⁴⁸

Les sermons sont entourés de mises en scène somptueuses, spectaculaires auxquelles sont invitées les autorités de l'endroit, puis "ce ne sont que retraites, exercices, amendes honorables, repentirs, expiations, et enfin l'incendie des livres impies livrés aux bûchers." Les femmes littéralement tombent en pâmoison, autant par souci de mode que par obéissance à une hystérie collective.

L'abbé Lowenbrück raconte les détails de sa participation à la mission de Marseille en 1820: "Comme je prêchais un sermon sur l'enfer à Saint-Ferriol, vingt-deux personnes tombèrent en pâmoison et durent être emportées à la sacristie et si je n'avais pas coupé court, abrégeant mon style, beaucoup d'autres personnes se seraient trouvé mal."⁴⁹

L'abbé de Lamennais prêchait devant une fosse, tenant un crâne à la main. L'Eglise voulait, par la terreur de l'enfer, réduire la résistance des incrédules. On voulut intro-

duire la religion partout. Charles X suivit la procession à pied dans les rues de Paris et parce qu'il était habillé de violet, on fit répandre la rumeur qu'il s'était converti au jésuitisme. Les masses suivaient aveuglément et chantaient naïvement:

Vive la France!
Vive le Roi!
Toujours en France,
Les Bourbons et la Foi!

De même que la Charte avait été pour beaucoup une comédie, "la farce de 15 ans," comme disait Hegel, l'attachement à la religion semblait être une moquerie, ou plutôt une espèce de mode, une manifestation de bon ton indispensable à une société délicate et raffinée, "surtout parmi les femmes de la haute société pour qui une dévotion ostentatoire est de mode aujourd'hui," comme dit Stendhal dans le Courrier Anglais.

Il fallait se distinguer de la verve gouailleuse des sans-culottes de la Révolution. "L'hypocrisie est le grand trait des moeurs actuelles en France," dira Julien Sorel. Alors que le règne de Napoléon avait été décent et exigeait la décence dans le comportement même privé des courtisans, l'aristocratie, nous dit Bardèche, voulut revivre un moment les moeurs de l'ancienne Cour: "Il y eut des favorites, des confesseurs, un ton d'ancien régime." 50

"Au début de l'année 1326, l'église de Saint-Thomas d'Aquin devint le rendez-vous à la mode; on y vit des équipages, de jolies prudes et de beaux officiers. Après la messe et pour prolonger ces édifiantes rencontres, les plus nobles hôtels du faubourg crurent bon de recevoir: on se mit à vivre comme autrefois, il y eut des matinées et on vit renaître les soupers.

Cette dévotion gracieuse prenait parfois des formes singulières. On allait au bal, mais il était convenable avant de danser qu'on entendît une exhortation pieuse. Les jeunes femmes se rangeaient gravement autour de la salle, les yeux baissés, leurs bouquets sur les genoux. Un jésuite, assez beau jeune homme, entrait sur un signal et prononçait une allocution d'une voix efféminée, et avec un air fort doux et mélancolique. Cela durait trois quarts d'heure, le jésuite se retirait, et à l'instant les dames levaient les yeux, sortaient leurs bouquets et commençaient à danser" après avoir écouté "l'homélie d'avant le bal."⁵¹

Le romantisme de l'époque aide à l'exaltation des sentiments vrais ou faux, plutôt faux que vrais. Cette piété ostentatoire qui était l'oeuvre des jésuites, gagna toutes les sphères, se répandit dans tous les salons et le rôle des prêtres s'accrut dans la société de l'époque. La vertu pourtout n'était pas plus honorée. "J'aimerais bien connaî-

tre le nom du confesseur de M. de Chateaubriand" écrivait Paul-Louis Courier. 52

Stendhal écrit dans le Courrier Anglais: "A la Cour de Napoléon, les convenances étaient étroitement respectées, du moins en apparence, mais après le retour des Bourbons, les moeurs évoquent les temps gais et prodigues des Pompadour et des Du Barry." 53

La liberté non plus n'est pas respectée: Béranger va en prison pour ses chansons satiriques, le général Foy également; Ney est fusillé, La Bédoyère aussi...

L'intransigeance bat son plein. Le baron de Damas, malade, se fait transporter à sept heures du matin chez ses collègues de la Chambre des Pairs pour suggérer que ceux qui tombent sous le coup de la Loi sur le sacrilège aient le poing coupé, mais il ferme les yeux sur Frayssinous qui nage dans l'opulence, sur M. de Bonald qui encaisse une pension payée par un impôt levé sur les prostituées. Stendhal voit ces injustices. Il condamne les "amis du bourreau" et les ennemis de la liberté. Sa sympathie va à Béranger, à Paul-Louis Courier, à tous ceux qui luttent pour les idées libérales. Dans le Courrier Anglais, il établit des parallèles. (Il peut dire en Angleterre ce qu'il ne peut pas oser imprimer en France et il en profite.) Ces injustices le révol-

tent de même que l'esprit d'envahissement chez les prêtres qui s'immiscent dans toutes les affaires de l'Etat. Bien qu'il n'aime pas en général les romans de Lamothe-Langon, il reconnaît cependant la fidélité du tableau dans son Vingt et un janvier: "Ce roman, écrit-il, n'en est pas un; c'est la description de ce qui arrive tous les jours en France... La province commence à être en proie à la tyrannie des évêques... Il décrit avec soin des choses terribles, dégoûtantes, mais vraies." 54

Du Tartufe moderne de Mortonval, il écrit: "C'est une peinture fidèle de ce que font, loin de Paris, vingt-cinq mille jeunes paysans sans instruction que, depuis six ans, l'on a métamorphosés en curés de campagne. On leur apprend dans les séminaires à faire des armes:" 55

La plupart des intellectuels progressistes voyaient avec appréhension et même avec révolte les jésuites mettre main basse sur l'éducation de la jeunesse.

En 1816, une ordonnance avait placé les écoles communales de chaque canton sous la surveillance du curé du chef-lieu. En 1824, l'Instruction publique est rattachée aux Affaires Ecclésiastiques et Monseigneur Frayssinous, Grand-maître de l'Université, devint naturellement Ministre de l'Instruction Publique.

(Stendhal l'appelle "le rusé polémiste.")

L'Eglise, de son côté, se signalait par des extravagances sans nombre. La confession devint obligatoire pour les élèves et Musset raconte dans les Confessions d'un enfant du siècle, comment les enfants se servaient des hosties consacrées pour cacheter les lettres.

Pour briser la résistance des fidèles, l'Eglise n'hésita pas à recourir aux rigueurs du pouvoir temporel. Des mesures absurdes furent suggérées par elle et adoptées par le gouvernement:

On menaçait de destitution les gendarmes de Clermont-Ferrand qui ne communieraient point, l'archevêque de Rouen faisait afficher à la porte des églises la liste des habitants qui s'en abstenaient. La confusion entre politique et religion était aussi nette lorsque des maires faisaient dresser procès-verbal aux habitants qui n'avaient pas décoré les maisons devant lesquelles devait passer une procession...

.....
De telles poursuites n'étaient qu'un pis aller: les préfets ou les maires au début du régime, les missionnaires ensuite, surent organiser la destruction des ouvrages répréhensibles récupérés dans les bibliothèques publiques ou privées; et la chronique orléanaise devait garder le souvenir de ces bûchers autour desquels les hauts fonctionnaires du département formaient des rondes. (Jean Vidalenc, La Restauration, Paris: Presses Universitaires de France, 1973, pp. 77, 78).

L'Eglise se déshonora surtout en encourageant le vote de la Loi sur les sacrilèges, si horrible dans sa cruauté

qu'elle indisposa même les libéraux. "La profanation des vases sacrés est punie de la mort simple; la profanation des hosties consacrées, de la peine des parricides," (trancher le poing du condamné avant de le décapiter). Chateaubriand aura beau faire remarquer que le christianisme était une religion d'amour, des exaltés comme de Bonald disaient qu'en exécutant le condamné, "on l'envoyait tout simplement devant son juge naturel." Les rigueurs mêmes recherchées par la religion pour s'imposer allaient se retourner contre elle, de même que les appétits effrénés des nobles allaient causer en partie la chute des Bourbons. En mêlant d'ailleurs les questions politiques ou pénales aux questions religieuses, l'Eglise ouvrait son flanc à la critique. Stendhal qui observait avec sagacité écrivit dans le News Monthly Magazine: "Attaquer le jésuitisme en France, en 1826, ce n'est pas autre chose que réclamer un remaniement complet de l'administration." 56

Telle était donc l'atmosphère de cette époque et si Stendhal entend en faire la chronique, il doit naturellement faire la satire de deux classes dominantes: celle de l'Eglise, incarnée par les jésuites, et celle de la haute société incarnée en cette noblesse avide qui n'avait rien appris des leçons de l'histoire.

La jésuiticophobie de Stendhal date d'ailleurs de bien

loin. Francine-Marril-Albérès écrit:

C'est bien de l'enfance que date ce conflit qui mit Stendhal aux prises avec la société, c'est dès son jeune âge que Julien s'est trouvé en hostilité ouverte avec le monde et que Fabrice, avec tous les privilèges des êtres de sa race, a sublimé le conflit en prenant parti contre l'hypocrisie et la bassesse, en faveur de la générosité incarnée un moment à ses yeux par Napoléon. C'est lorsqu'il était à Grenoble que Stendhal commence à détester tout ce qui était pour lui le symbole du "jésuitisme." Cet état de guerre déclaré contre la société, Stendhal le maintiendra toute sa vie. 57

A ce mot "jésuite" il donnera une signification particulière: l'incarnation de l'hypocrisie, du mensonge et de la bassesse. Séraphie, qu'il déteste, est "jésuite." Tous les faux de la terre, tous les hypocrites sont des "jésuites." Cette signification, il est vrai, n'est pas l'exclusivité de Stendhal. La propagande janséniste qui fit tant de bruit dans la bataille avec Port-Royal avait représenté cet ordre comme l'incarnation même de la fausseté.

Dans Le Rouge et le Noir, la Congrégation et les Jésuites forment comme une obsession qui hante la pensée de Stendhal. Ce malheureux ordre, qui a tant fait pour la perennité des traditions de l'Eglise, attaqué de partout, était l'objet d'une violente antipathie populaire. On le rendait responsable, du temps de Stendhal, de toutes les

fautes de la Restauration. On croyait le pire. On s'imaginait la France entière couverte d'un vaste réseau de délation, entretenu par les jésuites de robes longues et de robes courtes, contrôlant toutes les activités de la Nation. On confondait--Berthier de Sauvigny l'a fait remarquer-- la Congrégation avec les Chevaliers de la Foi, royalistes activistes qui avaient travaillé pour le retour des Bourbons et qui, par la suite, par des réunions secrètes et l'infiltration dans les Chambres et dans le Cabinet, avaient réussi à manoeuvrer le Gouvernement. Les libéraux se soulevèrent contre ce que M. de Montlosier appelait " l'envahissement du parti-prêtre." La religion occupait une telle place dans la vie de la Nation qu'il était facile d'en convaincre le public.

Par hypocrisie ou par réaction sentimentale au jacobinisme de la Révolution, on ne parlait que de piété. Les femmes surtout. Elles étaient vertueuses par une espèce de coquetterie calculée, par souci de "bon ton." L'Eglise les encourageait. Les jésuites, avec une agressivité jamais manifestée si violemment auparavant, entendaient accaparer toutes les positions politiques. Les jésuites ont toujours été les membres les plus agressifs du clergé, plus fanatiques à cause de leur dévouement total au Pape et aux traditions chrétiennes. Ils l'ont été au-delà de toute mesure sous la Restauration. Ils s'infiltrèrent partout: dans le

gouvernement, avec Villèle, dans les Chambres, avec Ferdinand de Bertier, De Bonald, de Montmorency ... et jusque dans l'armée. Chaque régiment avait son aumônier... Dumolard, parlant de l'époque de l'affaire Berthet dont est sorti Le Rouge et le Noir, écrit:

...il est essentiel, surtout, de songer à ce qu'était alors la situation générale du pays et de connaître quel homme le gouvernement avait placé à la tête du parquet général à la Cour de Grenoble. Or, le parti de la contre-révolution ne s'était jamais montré plus agissant. Depuis sept ans, Villèle détenait le pouvoir et son ministère n'avait été autre chose qu'un gouvernement de capitulations constantes en face des exigences de l'extrême-droite. Notamment les "ultras" avaient été assez puissants pour faire voter la loi du sacrilège qui ne devait être abrogée expressément qu'en 1830. Partout le clergé liant l'autel au trône, mettait son influence au service de la réaction. La Congrégation, qui, par sa "Société de bonnes études" était déjà la pépinière des premiers degrés de la magistrature et de l'administration, faisait sentir son action jusque dans les pays lointains, par les voyages, par l'envoi des missions et par une multitude d'oeuvres de zèle et de charité." 58

La Cour n'intervint pas pour réprimer ces excès de zèle. "Le Roi," nous dit Pierre de la Gorce,"gardait dans les yeux l'image de ce qu'il avait vu à Versailles, même en une société fort peu dévote; et il n'imaginait pas que le train de la Cour fût complet si la splendeur du culte ne s'ajoutait pas à la splendeur du trône." 59

Les soldats se groupaient en corporations pour aller à la messe. A la Cour même, les aumôniers ne manquèrent point.

Il y a aux Tuileries un grand aumônier qui est grand-officier de la couronne, un premier aumônier qui est grand-officier de la Maison, huit aumôniers en second, un maître des cérémonies de la chapelle, un secrétaire général des aumônes, un trésorier des aumônes... Cette surabondance de confesseurs supposerait une Cour très affamée de direction, très à l'affût de toutes les faveurs spirituelles. Il n'en est rien, et tout cet appareil est survivance de l'ancienne étiquette plutôt que témoignage de piété. Je touche ici à l'un des traits les plus curieux de cette époque. Autant le catholicisme est honoré et soutenu comme puissance moralisatrice, autant manque le sens profond des choses religieuses. Dans les milieux intellectuels et mondains même très attachés à la monarchie règne le plus souvent une sorte d'indifférence paisible qui contraste avec le zèle extérieur déployé pour le catholicisme. Tous ces grands serviteurs de l'autel n'en approchent guère écrivait en ce temps-là Paul-Louis Courier. 60

La haine des prêtres, qui avait trouvé son épanouissement dans le cœur du jeune Henri Beyle depuis la maison paternelle de Grenoble, va s'ouvrir à ces influences.

Trois écrivains joueront un rôle de catalyseur dans le développement total de son anti-cléricalisme. Ce sont : l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, avec son livre : Du Jésuitisme Ancien Et Moderne; Louis de Potter, avec son Histoire Philosophique, Politique et Critique Du Christianisme Et Des Eglises Chrétiennes, depuis Jésus jusqu'au dix-neuvième siècle; et enfin François Dominique de Reynaud, Comte de Montlosier, avec son ouvrage : Les Jésuites, Les Congrégations Et Le Parti Prêtre, Mémoire à M. le Comte de Villèle.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Chapitre IV

⁴⁴ Hegel a écrit: "Les Français se mentaient les uns aux autres quand ils lançaient des adresses pleines de dévouement et d'amour pour la monarchie. On joua une farce qui dura quinze ans." Hegel. Leçons sur la philosophie de l'Histoire, éd. Vrin, p. 343

⁴⁵ Bertier de Sauvigny: La Restauration (Paris: Flammarion 1955) , p. 8

⁴⁶ Robert Casanova. Montlosier et le parti prêtre (Paris: Robert Laffont, 1970) p. 42

⁴⁷ (ibid) p. 42

⁴⁸ (ibid) p. 45

⁴⁹ (ibid) p. 46

⁵⁰ Maurice Bardèche. Stendhal romancier (Paris: La Table Ronde, 1947) p. 18

⁵¹ (ibid) p. 48

⁵² Paul-Louis Courier. Cité par Pierre de la Gorce. La Restauration (Paris: Plon, 1926) , p. 312

⁵³ Stendhal. Courrier Anglais . T. II, p. 257

⁵⁴ Stendhal (ibid) p. 24

⁵⁵ Stendhal (ibid) p. 25

⁵⁶ Stendhal (ibid) p. 195

⁵⁷ Francine Marill-Albérès. Le Naturel chez Stendhal (Paris: Nizet, 1956), p. 126

⁵⁸ Henri Dumolard. Autour de Stendhal (Paris: Arthaud, 1932).

Notes Bibliographiques- Chapitre IV (suite)

59 Pierre de la Gorce. La Restauration (Paris: Plon,
1926) , p.309

60 (ibid) p. 312

CHAPITRE V

V- L'INFLUENCE DES CONTEMPORAINS

L'abbé de Pradt

Le 26 janvier 1759, Barthélémy Louis, baron de Prades, Seigneur de Vezey, La Rocheville, Landeyrat, Moranges, Fortunies, Allanche, épousa Marie-Madeleine de Lastre-Gournels, fille de Hyacinthe et de Marie-Simone de la Rochefoucauld-Langeac, membre de la plus haute noblesse de la région. Ce mariage fut célébré au château de Prades. Le couple eut onze enfants, dont l'abbé de Pradt fut le septième.

"Monarchiste à l'excès," nous dit Josanne Pothier, "il devint libéral en 1828. Il fut chassé par la Révolution, porté sur la liste des émigrés et ses biens furent mis sous séquestre. Le château de Pradt, abandonné par ses propriétaires depuis 1790, fut pillé et incendié lors de l'intervention du 18 mars 1793. L'abbé de Pradt le racheta en 1812."⁶¹

En 1801, il avait été présenté par Duroc, son parent, au Premier Consul. Il devint l'ami de Joseph Bonaparte. Plus tard, Napoléon, voulant "la fusion des lys et des abeilles," et désireux de plaire à l'ancienne noblesse, le fit aumônier de l'Empereur et lui accorda une gratification de 50,000 francs.

Après le sacre, il fut nommé au siège épiscopal de Poitiers, puis curé baron. Il fut consacré à l'Eglise Saint-

Sulpice le 2 février 1805. Il vivait plutôt, non à Poitiers, mais dans son hôtel au numéro 321 du Faubourg Saint-Germain.

Madame de Rémusat décrit ainsi l'abbé de Pradt: "Il avait de l'esprit et de l'intrigue, un langage à la fois nerveux et piquant, de la libéralité dans les opinions, une manière trop cynique de les exprimer. Il enveloppait l'Empereur lui-même par ses paroles, peut-être donnait-il de bons conseils, mais quand il obtenait d'en être l'exécuteur, tout se trouvait gâté."⁶² Le 28 avril 1809, il obtint l'archevêché de Malines.

Au retour de Savone, l'Empereur, mécontent du cardinal Fesch, fit de lui un grand aumônier. En 1812, ambassadeur à Varsovie, il échoua dans sa mission. L'Empereur le renvoya à Malines et, dépité, il devint un adversaire acharné de l'Empire. Il devint "monarchiste à l'excès" une nouvelle fois et, s'il faut en croire Chateaubriand, conspira avec Talleyrand pour le retour des Bourbons.

Après les adieux de l'aigle, lorsque Talleyrand consacra sa trahison en organisant la réunion de l'Empereur de Russie, du Roi de Prusse et du Prince de Schwarzenberg à son Hôtel de la rue Saint-Sulpice le 31 mars 1814, l'abbé de Pradt, qui faisait partie des familiers stationnés dans l'anti-

chambre, fut prié d'entrer pour appuyer les arguments de Talleyrand en faveur du rétablissement des Bourbons, et il parla "affirmant avec plus d'emphase que d'autorité que la France entière était royaliste." (P. de la Gorce: La Restauration, p. 10). Plus tard, rongé peut-être par le remords d'avoir trahi Napoléon, l'abbé de Pradt déposera un fonds destiné à "l'éducation des fils de ceux qui sont tombés à Waterloo."

Au moment de sa parution, son livre eut un retentissant écho. L'ouvrage parut en 1826 chez A. Leroux et Constant-Chapie, avec en exergue, cette pensée: "Le genre humain est en marche et le jésuitisme ne le fera pas rétrograder."

L'abbé de Pradt commence par déplorer "l'abus que le clergé a fait de son pouvoir religieux, pour agir sur la société et s'y faire un empire temporel; ce fut une grande faute de sa part, mais comment y aurait-il échappé"...⁶³ tout se réduit à peu près à ces mots: Puissance du clergé dans un temps où la religion était presque tout." "Etre prêtre était si grand, si beau, que l'on vit Saint-Louis aspirer à descendre du trône pour monter à l'autel."⁶⁴

Après avoir montré l'importance de la religion dans la société de l'époque, l'abbé de Pradt lance une attaque à

fond contre le caractère mystérieux de la Compagnie de Jésus. Les jésuites, pense-t-il, échappent à tout contrôle, à toute définition, par les secrets mêmes dont ils enveloppent leur Compagnie.

...il n'était personne dans le clergé qui ne pût dire et prouver qu'il ne fût évêque, prêtre, diacre, clerc ou moine de tel ordre. La dérogation à cette règle, qui est celle de la nature et son bon ordre a commencé avec les jésuites; il y a toujours eu parmi eux quelque chose qui ne se rencontra pas ailleurs; et non seulement les jésuites n'ont jamais voulu se qualifier d'une manière claire et pieuse, de plus, ils ont toujours mis un grand soin pour maintenir le mystère de leur nature véritable.⁶⁵

Puis l'abbé de Pradt fait une récapitulation de la vie de la Compagnie depuis la date légale de son admission en France, en l'année 1561, au Collège de Poissy, jusqu'à son rayonnement actuel. A leur admission, ils furent approuvés comme "société enseignante," à charge de prendre comme seul titre: Société de Jésus, d'être soumis aux bulles du Pape.

L'exclusion de l'état religieux est formelle, c'est pourquoi ils se disent séculiers. Cependant les voeux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté sont acquis, voeux d'essence monastique: ils peuvent donc, nous dit l'abbé de Pradt, se considérer comme moines, célébrer l'office divin, prier en commun, comme des moines; "ils sont à la fois du dedans et du dehors des cloîtres et du monde, sans appartenir exclusivement ni à l'un ni à l'autre."⁶⁶

C'est pourquoi il y a tant de mystère en eux, même dans leur origine. Par exemple, une bulle de Grégoire XIII les exempte de la récitation des heures canonicales, des grandes messes, des offices publics de jour et de nuit, de procession et autres exercices religieux. Cette défense suppose donc qu'ils avaient l'obligation de le faire, d'où leur état monastique; ils étaient donc moines. Clément XIV les range dans la catégorie des moines "mendiants" dans sa bulle de suppression. Cependant, alors que dans les autres ordres il y a un lien réciproque entre le moine et le couvent, l'un ne pouvant et ne devant quitter l'autre, chez les jésuites, il n'y a pas de contrat synallagmatique et on peut renvoyer même le profès et même le Général, pour des causes secrètes. C'est écrit dans leur constitution. Aussi, les jésuites sont une société secrète. Aussi, le Général a le pouvoir de changer les voeux solennels en voeux simples, les voeux simples en voeux solennels. Quel étrange pouvoir!

Leur constitution est tenue secrète et le 8 janvier 1649 le vénérable Palafox, archevêque de Saragosse, écrivait à Innocent X:

Quelle autre religion a des constitutions qu'on tient secrètes, et des règles cachées. L'Eglise aime la lumière et ne hait que les traîtres. Il y a plus de religieux chez les jésuites qui ignorent leurs constitutions, leurs privilèges et les règles propres à la compagnie, qu'il y en a qui les connaissent: Aussi leurs supérieurs les conduisent-ils par des règles cachées qui ne sont connues que d'eux seuls.⁶⁷

En 1759, le roi du Portugal se plaignait aussi du caractère de clandestinité de cet ordre, dans son manifeste à tous les évêques de son royaume. Parmi les règles communes, la 38ème ordonne de tenir la constitution de l'ordre sous un secret inviolable: elles y seraient restées, dit l'abbé de Pradt, sans une indiscretion commise par les jésuites, dans un moment de danger. C'est en 1757, à Prague, que furent imprimées les constitutions de la société. Il y eut un procès, du père La Valette contre les frères Léoncy. Les jésuites voulurent faire état de leurs constitutions dans ce procès. On dut les faire présenter, ce qui donna lieu à cette révélation énorme, à des écrits sans nombre, à un Mémoire signé de Rousseau et Turgot qui disait: "La règle de cette Société n'est pas faite pour être connue; elle s'est condamnée elle-même en naissant au mystère le plus impénétrable, et elle serait encore ensevelie dans sa première obscurité, si la vigilance du premier corps de la magistrature de l'Etat se fut relâchée de sa fermeté."⁶⁸

Quant à sa force, Pradt écrit: "...parmi toutes les associations que le génie de l'homme a formées, c'est la plus forte qui ait encore paru sur la terre, en elle se révèlent les combinaisons les plus profondes pour enlacer le monde entier, combinaisons basées à la foi sur la nature de l'homme et sur la connaissance du temps."⁶⁹

Quant à leur influence, la lecture de Pradt inspirera Stendhal à leur en accorder plus qu'ils ne méritent:

M. de Bonald a raison, écrit Pradt, en 1826, une fièvre religieuse travaille la société. Le Jésuitisme n'est pas le calmant de cette fièvre...il (le clergé) a la main mise sur l'homme depuis la naissance jusqu'à la mort, aussi il y a un Etat dans l'Etat, alors l'homme vit sous la pression d'une double chaîne...alors l'Etat n'est plus maître chez lui.⁷⁰

Dans un appel presque pathétique au peuple, l'abbé de Pradt s'écrie:

Voulez-vous la paix dans vos maisons? Voulez-vous être les maîtres chez vous, entendez la voix de vos pères qui crient: Nous avons ouvert nos portes aux jésuites, ils sont entrés sous la peau des brebis, ils ont règné dans nos foyers en lions et en tyrans domestiques. Je dirai aux Jésuites mêmes: Que venez-vous chercher derechef parmi nous? Les temps de votre premier avènement vous appelèrent, les nôtres vous repoussent, vous êtes un anachronisme véritable avec le temps actuel...Vous êtes les hommes du despotisme et du droit divin... Ne voulez-vous donc jamais nous laisser en paix? La France doit-elle être condamnée par vous, et pour vous, à être victime de nouvelles rigueurs, sans passion comme sans terme?... Ceux qui ont appris à lire dans les profondeurs les plus reculées des cieux ne seront pas en peine de découvrir, sous vos robes religieuses, l'uniforme de la gendarmerie d'élite...⁷¹

Cette violente attaque de l'abbé de Pradt porta ses fruits et sur l'esprit de Stendhal et sur celui de son temps. Sous forme de Bulle, on fit paraître cette espèce de sonnet:

Les Jésuites, soldats fougueux
 Seront les dragons de l'armée
 Et l'archevêque de Sens
 Tiendra toujours dans le devoir⁷²
 Ce corps si bizarre et si noir.

Et Pierre Brun écrit:

Que d'abus existaient en effet qui ont été souvent relevés ailleurs! Train fastueux des uns, moeurs licencieuses des autres, intronisations accordées à la faveur... Simaine, évêque de Langres, joueur effréné! Cosnac, évêque de Valence à 24 ans, devenant en un jour sous-diacre, diacre, prêtre et prélat; La Trémoille, petit bossu fort débauché; et Verteuil, et Vaubrun, et l'abbé d'Auvergne, et l'abbé de la Châtre, et l'abbé de la Bourlie, et surtout pour finir, cet inénarrable abbé de Choisy, toujours vêtu en femme, avec diamants, boucles d'oreilles, mouches et autres affêteries qui lui permettent de "faire la belle."⁷³

Les évêques se font des offres d'échange de leurs diocèses moyennant argent comptant, comme au beau temps du XVIIe siècle que signalait la Lettre de Huet, évêque d'Avranches à l'abbé Tallement le 5 Octobre 1689. Le but du clergé de l'époque n'avait pas changé: "soulever la pierre toujours retombante de l'avancement et toucher les rentes des bénéfices."

Pendant ce temps, les jansénistes et les jésuites se font la guerre, donnant chacun, à tour de rôle, des arguments pour renforcer l'arsenal déjà chargé des adversaires de la religion.

Dans les comités secrets du parti libéral et de la franc-maçonnerie, on met au point un plan concerté pour une campagne orchestrée anti-cléricale et anti-juive. Cette campagne atteint surtout les soldats de l'Empire, rélégués dans une situation maussade de demi-solde et prêts à absorber tout ce qui est contre les Bourbons qui se montrent favorables au clergé.

Frayssinous, dans son discours à la Chambre le jeudi 25 mai 1826, s'écrie :

On s' imagine, mais la chose est incroyable! qu'il existe une Congrégation qui est comme une espèce de filet étendu sur la France, qu'elle pénètre et domine partout, qu'elle dispose de tous les emplois, assigne les dépositaires du pouvoir et les conseillers de la couronne, qu'elle préside enfin à nos destinées.⁷⁴

Les déclarations de Frayssinous qui montrèrent clairement l'inanité et l'exagération des adversaires anti-cléricaux, eurent beau montrer que sur cent petits séminaires, sept seulement sont dirigés par les jésuites, l'opposition ne retint de son discours que l'aveu de l'établissement illégal de cet ordre en France.

Les Jésuites étaient en effet interdits en France, mais quand on signala leur présence à Louis XVIII, le prudent monarque qui voulut ménager tout le monde, avait dit nonchalamment: "Que les Pères ne reprennent ni le nom ni l'habit de

la Compagnie, qu'ils s'occupent sans bruit de leurs affaires, et ils n'ont rien à craindre."⁷⁵

Mais les affaires des jésuites étaient les affaires de la nation. Un témoignage de l'époque nous renseigne: ce sont les Mémoires de la Comtesse de Boignes. Celle-ci dit de Villèle:

...il lui avait fallu prendre des engagements qui le liaient pieds et poings liés à la Congrégation. L'esprit prêtre et l'esprit émigré, relevant tous deux de Monsieur, voulaient diriger les affaires, en dehors des intérêts nationaux. M. de Villèle le sentait mieux que personne, mais, pris dans ses propres filets, il n'osait pas même chercher à s'en affranchir. Deux de ses collègues, MM de Montmorency et de Clermont-Tonnerre, se trouvaient les agents directs de la Congrégation... On va nous dire, "vous parlez sans cesse de la Congrégation, qu'était-ce donc?" Je pourrais répondre: le mauvais génie de la Restauration.⁷⁶

Cette opinion certes est exagérée. Une note de l'éditeur, Charles Nicoullaud, nous éclaire: "Mme. de Boigne est ici l'écho de certaines opinions, malheureusement très répandues dans les salons dits libéraux, de cette époque. On sait combien la campagne menée contre la Compagnie de Jésus fut violente, et avec quelle hypocrisie elle a été conduite."⁷⁷

Bien que cette note fût une mesure de prudence de l'éditeur, elle reflète quand même les exagérations qu'on se faisait des activités de la Compagnie de Jésus. Celle-ci n'était pas certes sans péché: elle voulait à tout prix enre-

gimenter les fidèles, même les domestiques qui étaient chargés d'espionner leurs maîtres. (C'est ainsi que la légende a longtemps persisté que toute la France était couverte d'un vaste réseau d'espionnage et de délation). C'est que les Jésuites, démontés cent fois, cent fois sont revenus sur le tapis, avec une tenacité, une obstination qui forcent l'admiration, même de leurs adversaires.

L'abbé de Pradt trace un tableau imaginaire qui s'est déroulé entre le Recteur de l'Université de Paris et les jésuites. Comme nous le verrons, les réponses des jésuites sont cent pour cent "jésuitiques:"

En 1564--nous dit Pradt--les jésuites ouvrirent leurs écoles à Paris. L'Université s'y opposa, les jésuites sont cités:

- Le Recteur: Etes-vous séculiers, réguliers ou moines?
- Les Jésuites: La présente assemblée n'a pas le droit de nous faire cette question.
- Le Recteur: Etes-vous vraiment moines, réguliers ou séculiers?
- Les Jésuites: Nous avons déjà répondu plusieurs fois: nous sommes tels que la cour nous a dénommés.
- Le Recteur: Vous ne donnez aucune réponse sur le nom et vous ne voulez rien dire sur la chose...

L'Université débouta les jésuites. Ils disaient que le nom de religieux et de moines ne devait pas leur appartenir, ne se croyant pas dignes de professer un genre de vie si saint et si parfait. Ils n'étaient pas non plus séculiers, comme le sont les autres prêtres, puisqu'ils vivaient en congrégation et société sous certaines lois et constitutions approuvées, non seulement par les papes, mais encore par les rois de France et par l'assemblée générale de Poissy. Ils terminaient par dire qu'ils ne pouvaient pas expliquer plus clairement ce qu'ils étaient. "Voilà ce qu'ils appelaient--nous dit Pradt-- parler clairement." 78

Et Pradt de conclure :

Celui qui agit mal, haït la lumière. Même les jésuites ne connaissent pas leur constitution... Arrivé, avec un air soumis et un ton humble au pied du Vatican, des trônes, des chaires évangéliques, des palais de justice, colosse menaçant, bientôt il (le jésuitisme) a surmonté et dominé les uns, divisé les autres...il sort du tombeau par les souterrains dont les obscurs détours touchaient à son berceau...Son gouvernement est théocratique comme celui des Hébreux.⁷⁹

Voilà donc ce qu'un archevêque pensait de l'action des jésuites à cette époque. Il est vrai que ce n'était pas nouveau. Depuis longtemps, la calomnie, jointe à la Légende, a déformé ou plutôt exagéré l'action de cette société, trop souvent confondue avec les Chevaliers de la Foi.

Le préjugé contre les jésuites était tenace, à travers les siècles, et ce préjugé aussi a dû influencer Stendhal quand il nous montre le vicaire Frilair et la fameuse Congrégation à l'oeuvre dans Le Rouge et le Noir.

Quant à l'abbé de Pradt, il est certain que Stendhal avait lu ses ouvrages. Il en parle quelquefois dans le Courrier Anglais. Il le compare à Montlosier qu'il trouve "presque aussi amusant que le spirituel abbé de Pradt." (Stendhal, op. cit., T. II, p. 177). Il trouve que "nul écrivain n'a jamais traité le sujet du jésuitisme d'une façon aussi logique et aussi impartiale. D'Alembert, qu'on estimait au-

trefois, n'a écrit qu'un plat pamphlet à côté du Jésumisme de l'ancien archevêque de Malines." (Stendhal, op. cit., Tome II, p. 453). Il commente longuement l'ouvrage et il conclut son article du News Monthly Magazine par ces mots: "J'ai insisté sur l'excellent ouvrage de M. de Pradt parce qu'au moment actuel où vous êtes en train de discuter l'importante question de l'émancipation catholique, il est utile pour vous de savoir ce que sont les jésuites, de l'avis d'un archevêque catholique qui fut élevé à la dignité épiscopale par Pie VII lui-même." (Stendhal, C.A., T. II, p. 455). Il le mentionne au Tome III (pages 9 et 53).

Louis de Potter

Louis de Potter fut un des écrivains de l'époque qui eut une grande influence sur l'attitude satirique de Stendhal. Jules Albert Pierre Joseph Deschamps, dans son article "Stendhal et de Potter" paru dans le no. 13 de l'Édition de Stendhal Club, nous fait savoir qu'en 1826, Stendhal fit l'acquisition de 150 volumes d'historiens du Moyen Age et que, "pour se conduire dans le labyrinthe, il choisit trois guides, dont l'un est de Potter."

Stendhal, dans une lettre écrite de Paris le 18 août 1825, écrit:

Les moines étaient tout puissants sous Louis le Jeune, en 1150. Ils ne sont pas moins puissants en 1825, Grand Dieu! Quand serons-nous délivrés des moines, : ...Un livre vient de paraître qui les démasque complètement. La grande affaire des Jésuites ce mois-ci a été d'empêcher l'importation de la Vie de Scipion Ricci, évêque de Pistoie, publié à Bruxelles par M. de Potter (trois volumes in-80)... Vous direz que je vous ennuie avec ces Jésuites. Souvenez-vous, mon cher ami, qu'ils sont virtuellement rois de France. Et comme Charles X en porte le titre et se figure roi, comme il désigne les hommes qui se figurent être ministres, cet état de choses sans parallèle en Europe depuis le siècle dernier, donne lieu aux méprises et aux déceptions les plus divertissantes du monde.

Louis de Potter est né à Bruges en 1786, est mort dans la même ville en 1859. Il fut l'un des fondateurs de la Belgique, auteur du manifeste programme de 1829, chef de l'oppo-

sition libérale sous Guillaume Ier, polémiste fougueux, un des ouvriers actifs de la révolution belge. Il publia deux livres fameux, L'Esprit de l'Eglise (dont dût se régaler Stendhal) et La Vie de Scipion de Ricci, que les Jésuites voulurent bannir de France à tout prix.

Stendhal connaissait bien Louis de Potter. Au second volume du Courrier Anglais, il commence longuement l'ouvrage de l'écrivain: Histoire de l'Eglise, de toutes les sectes, et de toutes les hérésies... Il l'appelle "l'ouvrage le plus érudit qui ait paru en France depuis longtemps..." p. 20. Il lui trouve "une façon de raisonner fine et solide." Ce gros ouvrage de huit volumes in-8o a des "trouvailles curieuses et extraordinaires qu'il (l'auteur) a dû faire au pays de la théologie, de l'histoire et des saints scandales..." On sent que Stendhal a pris une jouissance extraordinaire à la lecture de cet ouvrage anti-clérical car il regrette que l'auteur ne soit pas allé plus loin, qu'il

...n'ait pas su nous faire mieux connaître la vie intime des personnages remarquables qui florissaient dans les premiers temps de l'Eglise. Sans doute, nous a-t-il donné un résumé fidèle de leurs opinions et de leurs écrits polémiques, mais nous aurions voulu quelque chose de plus. Nous aurions aimé les voir dans leurs habits de tous les jours, dépouillés de ces amples et lourdes robes canoniques qui, ainsi que la charité, couvrent une foule de choses étranges. (Stendhal, C.A., T. II, p. 22).

Stendhal, dans un article du New Monthly Magazine du 1er août 1825, fait l'éloge de M. de Potter et l'ouvrage de

celui-ci: La Vie de Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et de Prato. Stendhal l'appelle: "...l'homme qui connaît le mieux (aujourd'hui en Europe) l'histoire du catholicisme." (Stendhal, C.A., T. II, p. 369). Il parle du livre de Potter: L'Esprit de l'Eglise, considérations philosophiques et politiques sur l'histoire des conciles.

Dans le London Magazine, Stendhal commente encore La Vie de Scipion de Ricci.

Bien qu'il critique le style de l'auteur qu'il trouve ennuyeux, il rend hommage à son érudition et comme l'ouvrage parle des "faits les plus scandaleux:" (Stendhal, C.A., T.V, p. 177). Stendhal se délecte. On sent qu'il prend plaisir à ces révélations cruelles pour l'Eglise...Cet ouvrage renforcera l'attitude satirique et anti-cléricale de Stendhal.

Lui, qui avait cultivé cette haine du jésuitisme depuis son enfance, verra de plus, paraître à son époque, toute une littérature qui renforcera son aversion pour les prêtres. Autour de lui, l'atmosphère était nettement anti-cléricale. L'Eglise, certes, avait ses torts, mais les "idéologues" avaient fait leur travail, les sarcasmes de Voltaire portaient ses fruits, et, les scandales aidant, les privilèges exorbitants des prêtres, joints à la mauvaise foi terriblement agressive des libéraux, faisaient flageller ce qui était plus

une légende odieuse qu'une réalité vraie.

Il faudrait montrer ici les réalisations extraordinaires accomplies par les jésuites dans l'éducation de la jeunesse, l'enseignement rigoureux donné dans les séminaires pour préserver les traditions chrétiennes contre le scepticisme des uns et les moqueries des autres...mais tout cela n'eut aucune influence sur l'esprit libertin et anticlérical de Stendhal dont Louis Spach a dit, dans son Journal, qu' "il vous ferait prendre en grippe Dieu et le monde, il est plein de sarcasmes pour tout ce qui est sacré." (Bulletin du Stendhal-Club, No. 9, 1925). Stendhal va étaler sa satire dans son roman. L'Affaire Berthet sera un prétexte pour lui, pour exprimer sous une forme romancée, les vérités qu'il publiait depuis quelque temps, sous une forme anonyme, dans ses articles au New Monthly Magazine, au London News, ou dans l'Edinburg Review.

Une autre réalité de l'époque--le scandale causé par les articles du Comte de Montlosier--va l'orienter définitivement dans la satire de l'influence des Jésuites.

Le Comte de Montlosier

Au mois d'octobre 1825, un coup de tonnerre secoua les milieux littéraires de Paris. François Dominique Reynaud, comte de Montlosier, un monarchiste qui avait fait parler de lui dans le temps pour ses écrits ultra-conservateurs, lança une série d'articles qui suscitèrent le plus vif étonnement.

Par cinq lettres publiées dans le Drapeau Blanc, les Français prirent connaissance de trois scandales signalés par le Comte de Montlosier: "l'existence d'une société mystérieuse désignée sous le nom de Congrégation, le rétablissement, tantôt avoué, tantôt dissimulé des Jésuites, et enfin le dédain dans lequel étaient tenus les quatre articles qui garantissaient les libertés de l'Eglise gallicane." (Robert Casanova, Montlosier et le Parti Prêtre, Paris, édition Robert Laffont, 1970, p. 51).

La cinquième lettre était du 20 octobre 1825, les quatre précédentes étaient respectivement des 2, 5, 8, et 13 octobre de la même année.

Ce qui étonna le plus les parisiens, c'était le nom du signataire de ces lettres: François Dominique Reynaud, comte de Montlosier, "la plus violemment échauffée des têtes

féodales," celui qui avait écrit quelques années auparavant un livre à caractère nettement ultra: La Monarchie française, livre dans lequel il entendait faire respecter les droits de la féodalité et de la noblesse. Et dans quel journal publiait-il ces lettres: dans celui que lisent les gens bien pensants, le Drapeau Blanc, journal du gouvernement, placé sous la croupe de Sosthènes de la Rochefoucauld et du baron d'Eckstein. C'était ahurissant!

Des articles attaquant la Congrégation, signés du comte de Montlosier que Stendhal appelle dans le Courrier Anglais "un fou de noblesse," Montlosier qui croyait si peu à l'égalité alors en honneur en France qu'il écrivait: "Il est des rangs parmi les minéraux, les rangs se composent, là comme partout ailleurs, de la noblesse des origines et de l'importance des fonctions."⁸¹ Montlosier qui parlait des "ordures de la Révolution, qui ne plaident pas seulement pour qu'on les conserve, mais encore pour qu'on leur trouve une bonne odeur,"⁸² lui qui flagellait la démocratie où l'Etat entier se trouve "à la merci de la partie la plus nombreuse et la plus féroce de la population, les ouvriers et les indigents" (ne dirait-on pas Stendhal?) en même temps que de la classe moyenne, contre laquelle "partout il faut des fortifications pour protéger les rangs contre les vanités" par peur d'être écrasé "par un patriciat composé de marchands de suif et de fabricants d'amidon."⁸³

Montlosier écrivait cela à une époque où, selon Chateaubriand, "...il ne sort pas...un enfant des entrailles de sa mère qui ne soit un ennemi de la vieille société." Chateaubriand le dépeint ainsi dans Les Mémoires d'Outre-Tombe: "Féodalement libéral, aristocrate et démocrate, esprit brigand, fait de pièces et de morceaux."⁸⁴

L'influence de Montlosier sur l'attitude de son temps vis-à-vis de la religion fut énorme. Dans le Courrier Anglais, (Tome III, p. 11), Stendhal le compare à Don Quichotte, suivant ainsi l'exemple de son ami Victor Jacquemont qui dit dans une lettre à Jean de Charpentier que le Comte était "un volcan en activité."

Comme il a dû plaire à Stendhal, cet homme qui écrivait: "Je veux dire la vérité, je veux la dire toute entière, je veux la dire tout mon saoul."

Il y a certaines attirances entre individus qui semblent nées des ressemblances littéraires mais qui, au fond, puisent leur origine dans le subconscient. Il y a une sympathie née de Stendhal pour Montlosier à cause de certaines similitudes. Comme lui, il détestait son père et adorait sa mère. Quand on annonça à Montlosier la mort de son père, il accueillit cette nouvelle sans chagrin, tout comme Stendhal. Il écrira plus tard--tout comme Stendhal-- "C'est une chose

importante et qui devait m'affliger. Je suis fâché de le dire, je ne le fus point du tout."

Sa mère, comme celle de Stendhal, n'aimait point son père. Montlosier fut marqué dans sa jeunesse par une action horrible qu'il commit et qui devait laisser des traces dans sa vie: il devint l'amant de sa belle-soeur, la femme de son frère aîné, lequel était par surcroît son parrain. Cette jeune femme s'appelait Jeanne Pauline de Reynaud de Monts. Née en 1753, elle avait épousé le frère de Frédéric Dominique Reynaud. Elle se donna elle-même la mort le 8 octobre 1828, en absorbant de l'arsenic.

Montlosier avait, comme Stendhal, le même mépris pour les classes inférieures, le même mépris pour les commerçants, "marchands de suifs et fabricants d'amidon."

Comme nous le disons plus haut, l'attaque de Montlosier contre les Jésuites surprit d'autant plus qu'elle venait d'une part, d'un homme connu pour sa position de conservateur, d'autre part qu'elle était publiée dans le Drapeau blanc, journal qui portait encore en exergue sous son titre la devise célèbre: Vive le Roi!, adoptée par les royalistes ultras qui s'étaient séparés de Villèle. En 1823, le Drapeau blanc fut acheté en sous-main par le gouvernement, sous le patronage du baron de Damas, successeur de Chateaubriand au Minis-

tère des Affaires Etrangères.

Montlosier, lui, était connu pour son conservatisme. Une brochure cléricale, le Mémorial catholique, écrivit de lui: "Cet homme qui, par ses opinions, et plus encore, par sa position sociale, se trouvait l'un des premiers et des plus intraitables défenseurs de la monarchie, à l'Assemblée constituante, se trouve aujourd'hui l'un de ses plus grands et de ses plus redoutables adversaires." Attaquer l'Eglise, n'était-ce pas alors attaquer la monarchie? Le 3 octobre Montlosier fit paraître un article disant que la situation du ministère était intenable. Le 5 et ensuite le 8, il demande aux Français de rendre la situation plus commode mais dans cette même lettre du 8, il signale "l'existence auprès du ministère et au-dessus du ministre, d'une puissance mystérieuse sur laquelle il n'avait pas à s'expliquer pour le moment. Le 20 Octobre, il appela la Congrégation par son nom. Il consulte un groupe de légistes sur la légalité de l'établissement des jésuites en France. D'après lui, cet établissement est illégal et il demande aux juristes de le confirmer.

Cette publication excita la curiosité de toute la presse parisienne. La question était sur toutes les lèvres: Pourquoi Montlosier avait-il écrit cela? Qui se cachait derrière lui? Etait-ce Villèle lui-même qui sentait la me-

nace du puissant parti prêtre parce qu'il ne leur avait pas assez accordé, comme M. de Rênal sera victime de la Congrégation dont il était pourtant, dans Le Rouge, un disciple zélé comme Villèle?

Le 1er novembre, Stendhal commentait cette attaque de la façon suivante: "M. de Villèle...commence la guerre contre la toute-puissante Congrégation. M. de Montlosier... commence l'attaque contre les jésuites dans le Drapeau blanc."

Cette bataille contre les Jésuites continua de plus belle, encouragée par la presse libérale. Elle dura toute l'année 1825, continua en 1826.

En 1827, Montlosier fit paraître, chez Ambroise Dupont, Editeur, une brochure: Les Jésuites, les Congrégations et le Parti Prêtre, dans laquelle entre autres, il écrit à Villèle:

Votre Excellence a dû voir que depuis leur introduction et principalement depuis une certaine époque, ils (les jésuites) ne cessent dans toute leur conduite d'ajouter violations aux violations." "...ce parti (le parti prêtre) s'est concerté dès lors avec tout un ensemble de frères, de missions et de congrégations religieuses, à l'effet de mettre sous le joug non seulement vous, Monseigneur, et tout le ministère, mais encore une partie de la Cour, un grand nombre de magistrats, de membres des deux Chambres et de fonctionnaires publics."

.....
Autrefois des criminels honteux, ou du moins modestes, ils cherchaient à se dérober aux reproches en se dérobant aux regards. Aujourd'hui, sous la protection de grands personnages leurs complices, ils forment de vastes établissements, accaparant de riches donations, se

mettant à la tête de grandes maisons d'éducation; narguant désormais les magistrats qui les condamnent, les lois qui les proscrivent, et la clameur publique qui les honnit.⁸⁵

Montlosier rappelle que, par une loi du mai 1803, l'Université était chargée exclusivement de l'enseignement et de l'éducation publique. Puis, par une simple ordonnance, même pas insérée au Bulletin des Lois (ordonnance du 17 février, 1815) Louis XVIII accorda aux archevêques et évêques l'autorisation de créer "sous le nom de petits séminaires, des écoles ecclésiastiques...sans élèves externes."

A peine établi à Billom, les jésuites, outre les élèves pensionnaires, acceptèrent 300 élèves externes à qui l'on enseigne le maniement des armes, la danse, le grec et le latin, sans aucun but ecclésiastique, comme le font les écoles laïques.

Le 6 août 1814, Pie VII avait défait l'oeuvre de Clément XIV qui avait décidé de la suppression des Jésuites, après avoir étudié longuement leur dossier. Pie VI avait maintenu cette mesure de suppression. Mais à peine de retour à Rome, Pie VII s'empessa de rétablir l'ordre dans toute la chrétienté. Il avait, lui aussi, peut-être "pris des engagements."

Le ton de son ordonnance montre l'influence des jésui-

tes jusque dans sa rédaction:

Nous ordonnons que les présentes lettres sortiront leur plein et entier effet, qu'elles ne seront soumises à aucun jugement ni révision de la part d'aucun juge, de quelque pouvoir qu'il soit revêtu. Qu'il ne soit permis à personne d'enfreindre ou contrarier par une audacieuse témérité, aucune des dispositions de cette ordonnance; que si quelqu'un se permettait de le tenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des saints apôtres Pierre et Paul. Donné à Rome, à Sainte-Marie Majeure le 6 août 1814.⁸⁶

Ce n'était pas l'envoyer dire. Le texte revêt le caractère habituel de menaces terrifiantes érigé en système par les jésuites: indignation d'un Dieu tout-puissant et des apôtres Saint Pierre et Saint Paul. Il est assez comminatoire pour nous permettre de croire qu'il a été inspiré par les jésuites eux-mêmes.

Les ultra-montains mettent le Pape au-dessus de toute autre Puissance, civile ou temporelle et "...dominer la France et son Roi par le Pape, ne pouvant le dominer autrement, a été le but et le voeu de ce parti."

Les écoles ecclésiastiques n'étant pas payées par leurs élèves, les autres collèges souffrirent beaucoup de cette concurrence déloyale. Le collège royal de Caen passa de 300 élèves à 80 seulement.

Le Comte Hyde de Neuville, dont la fille Mary servira

de modèle à Stendhal pour peindre le caractère de Mathilde de la Môle, fait la déclaration suivante:

C'est un fait, Messieurs, que parmi les associations illicites, il en est une qui se cache, et qui par cela seul, tourmente, agite davantage les esprits. On ne la voit nulle part; on la dit, on la voit, on la rêve partout. C'est un fait qu'une congrégation à juste titre célèbre qui tout en se montrant peu, paraît destinée à faire beaucoup de bruit, s'est formée, s'est relevée d'elle-même au milieu de nos orages politiques, contre la loi de Rome qui la proscrivait alors, contre les lois du royaume qui la proscrivent encore.⁸⁷

Que Valenod, dévôt pratiquant, l'emporte finalement sur M. de Rênal dans Le Rouge et le Noir, n'a rien d'étonnant pour qui songe à ce que voyait Stendhal sous la Restauration.

Le gouvernement, pour une chaire importante de médecine en compétition, ne venait-il pas de donner la préférence à M. le Docteur Récamier, sur le brillant et docte Dr. Magendie? La Raison? Le Docteur Récamier, dit Montlosier, s'adonne à toutes les pratiques de la vie dévote, va à la messe tous les jours, se confesse tous les mois. De plus, pour bien étaler sa foi, il place dans sa chambre, en face de la porte pour qu'il soit bien visible, un grand Christ qui remplit la hauteur de l'appartement. De chaque côté de ce Christ se trouvent les reliques de Saint-Jean d'Alcantara, renfermées dans des bocaux précieux. De plus, "bientôt il se découvre que M. Récamier était le candidat

secret des jésuites de la congrégation et du parti-prêtre."

Montlosier continue:

...la société qui se sent saisie, se démène de son mieux. De là une résistance générale, élément de haine pour les prêtres; pour la religion, d'aversion et de dégoût; pour la vie dévôte, de dérision et de sarcasme; pour le gouvernement, de colère et de mépris; pour le corps de l'Etat, de discussion et de trouble... C'est ainsi que d'un côté, par l'exagération des maximes chrétiennes, d'un autre côté à force de captations...le parti prêtre tend à mettre la société dans sa main... Un sentiment de mépris, de haine, de dégoût provient de tous côtés, contre le parti prêtre et ses prétentions.... Le démon qui est entré dans le ministère et dont il est possédé, est connu. C'est l'âme du parti prêtre, composé d'un elixir des jésuites et des deux congrégations. (Comte de Montlosier, op. cit. pp 47,150,153, 161.)

Le Comte de Montlosier reproche plusieurs faits au gouvernement qui étale sa faiblesse en face de la congrégation:

- N. le Comte de Corbière écrit une lettre à l'archevêque de Toulouse demandant l'observation des lois de 1682 relatives à l'enseignement. Le Cardinal oppose son plus grand mépris et refuse de répondre à la lettre. Le Ministre chasse le Chef du cabinet particulier qui avait écrit cette lettre et honore le Cardinal de toutes les faveurs..
- Une Constitution politique est donnée au Portugal. Le gouvernement reconnaît cette constitution. M. Damas dresse des instructions en conséquence mais cette Constitution déplaît au parti prêtre: On dicte à l'Ambassadeur de France des instructions toutes contraires.
- M. de Clermont-Tonnerre, ministre, veut vendre une portion

des bâtiments de Belle-Chasse. Ces bâtiments avaient appartenu anciennement à un établissement ecclésiastique: le parti prêtre s'agite et Clermont-Tonnerre capitule, met des entraves lui-même à la vente qu'il avait proposée... et Montlosier continue la longue énumération des faits prouvant l'immixtion des jésuites dans les affaires du gouvernement.

Le Mémoire à consulter sur un système religieux et politique tendant à renverser la Religion, la Société et le Trône eut un succès extraordinaire qui, probablement, a dû fortement impressionner Stendhal. Un rapport du directeur de la librairie au Ministre de l'Intérieur de l'époque nous renseigne sur le succès de cet ouvrage:

Succès prodigieux pour une brochure, que ces dix mille exemplaires lancés comme de nouveaux brandons au milieu d'une société toute disposée à les recevoir... lus, comme nous apprend l'auteur, par plus de Cent mille individus, (ils) ont augmenté l'égarement et l'irritation qui étaient déjà dans les esprits, remis en fermentation les passions irrégulières de ce temps, donné une nouvelle ardeur et de nouvelles espérances aux hommes révolutionnaires contre les prêtres. (G. Bertier de Sauvigny, Le Comte Ferdinand de Bertier et l'énigme de la Congrégation, Paris: Presses Continentales, 1968, p. 386).

"Lus par Cent mille individus"! Chiffre énorme si l'on considère la grande quantité d'illettrés qui peuplaient la France à ce moment-là.

Du 28 février au 11 mai 1826, l'ouvrage fut réimprimé

sept fois sans pouvoir assouvir la curiosité du public.

Dans son Introduction, l'auteur débute en ces termes dramatiques: "Un vaste système , tranchons le mot , une vaste conspiration contre la religion, contre le Roi, contre la société s'est élevée. Je l'ai aperçue à son origine, je l'ai suivie dans ses progrès, je la vois au moment de nous couvrir de ruines. Cette situation m'étant connue, selon ma conscience je dois la combattre; selon nos lois je dois la révéler." C'est sur ce ton sentencieux et péremptoire que Montlosier débute son ouvrage, qui fourmille d'exagérations propres à alimenter la furieuse campagne anti-cléricale qui faisait rage depuis la publication imprudente de la seconde partie du livre de Lamennais: De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.

L'influence de Montlosier est notée par Stendhal et il le cite plusieurs fois dans Courrier Anglais: "Le livre de l'abbé de Pradt sur le jésuitisme eut une vente énorme. Puis M. de Montlosier a parlé à son tour .N'étant pas archevêque comme son précurseur, il a moins d'absurdités à énoncer et n'ayant pas de plomb dans ses bottes, il peut courir plus vite et sauter plus lestement. Paris oublia sur-le-champ l'abbé de Pradt, et on a vendu en une semaine six mille exemplaires de la brochure de M.de Montlosier" (Courrier Anglais, T III, p.9).

Stendhal se réjouit du succès de cette brochure anti-

jésuitique:

Les jésuites sont aujourd'hui devenus la risée de tout le monde. Le manifeste terrible de M. de Montlosier dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, au lieu d'avoir été saisi, est parvenu à sa dixième édition dans le court espace d'un mois. A la vérité, le ministre a tellement peur de l'opinion publique que c'est la réponse de M. de Lamennais au livre de M. de Montlosier qui a été saisie et poursuivie. Stendhal, Courrier Anglais, T. III, pp.50-51.

A la page 189 du même volume, il parle de "la sensation causée par l'attaque contre les jésuites de M. de Montlosier." On sent que Stendhal exulte à la lecture de cet ouvrage. Il partage avec le Comte la même haine contre les jésuites. Il les dénonce dans le Courrier Anglais:

Dans toutes les villes il y a trois congrégations, dont chacune est aussi bien organisée qu'un régiment de l'armée.

1o-La Congrégation des hobereaux. A Paris, M. Ferdinand de Berthier est à la tête des cent huit jésuites de robe courte qui sont membres de la Chambre des députés. Feu le duc de Montmorency était général en chef des jésuites de robe courte de toute la France.

2o- La congrégation dite des Bonnes Etudes. Cette société se charge de séduire et de racoler les jeunes étudiants en droit et en médecine qui ont de dix-sept à vingt-deux ans.

3o- La congrégation du peuple, dont le but est de faire des adeptes parmi les domestiques et de les employer à espionner leurs maîtres.

(Stendhal, Courrier Anglais, T. III, pp.195-196).

Il met l'accent sur l'influence des jésuites: "Les jésuites sont maîtres partout à Paris, et il faut leur faire la cour si l'on veut être à l'abri de leurs intrigues".

(Stendhal, Courrier Anglais, T. III, p.199)

Beyle subit l'influence de son temps qui s'occupe à fond de ces questions religieuses. Dans le Journal de la Librairie, édité par M. Beuchot et que Stendhal cite dans son Courrier Anglais (t. III, p.199), dans le numéro 63 par exemple, du 9 août 1826, dans une seule page (693), nous voyons les titres des ouvrages parus qui traitent presque tous de questions religieuses : Nouvelles étrennes spirituelles, in-24; La Journée du chrétien, in-24; Réflexions sur la religion; Lettres d'un Anglican; Les jésuites athées, ou la France en danger; Le Catholicisme primitif; la Réfutation de l'opinion de M' l'abbé de Lamennais sur la Puissance spirituelle des Papes.

A la même époque, un grand scandale éclata, scandale que l'Eglise n'eut ni la sagesse, ni la prudence ni l'intelligence de combattre, malgré son caractère odieux, scandale qui devint célèbre dans l'Histoire sous le nom de L'Affaire Mingrat et qui allait augmenter la vague anticléricale qui submergeait la France.

L'Affaire Mingrat

Antoine Mingrat était originaire du Grand-Temps, département de l'Isère, la région des Beyle. Peu d'années avant la parution du Rouge et le Noir, en 1822, Mingrat avait été nommé curé de Saint-Quentin-sur Isère, à l'âge de 28 ans. Le 8 mai de la même année, il attira à la cure une de ses jeunes paroissiennes, Marie Gérin, épouse d'Etienne Charnalet, cultivateur au hameau du Gif. Il la viola, la tua et dépeça le cadavre.

Ce crime eut en France un retentissement horrible, souleva la conscience de la nation dans un sentiment de révolte unanime, et particulièrement celle des parents de la victime, de Paul-Louis Courier, de Casimir Périer et aussi celle de Stendhal. Celui-ci, commentant le pamphlet accusateur de Paul-Louis Courier (Deuxième réponse aux anonymes) qui fustigeait ce crime de répugnante bestialité, écrit dans le Courrier Anglais:

Le présent pamphlet, bien qu'écrit dans un style exécrationnable, doit être lu pour la vive lumière qu'il jette sur l'acte d'un prêtre, le plus brutal et le plus atroce qui ait jamais taché les annales d'une nation civilisée. Mingrat, curé de Saint-Quentin, près Grenoble, étant amoureux d'une de ses belles paroissiennes, l'attira chez lui sous prétexte de la confesser et, soit enragé par sa résistance, soit dans le but de cacher son forfait, il l'étrangle après l'avoir violée. Après quoi il essaya de la couper en morceaux avec un canif; cet instrument étant insuffisant, il eut recours à un couteau de cuisine ou à un couperet. Il jeta les membres dans un petit cours d'eau et le corps dans l'Isère. Un

enfant repêcha un membre, ce qui amena la découverte de ce crime diabolique...Le crime de ce monstrueux prêtre porte un coup mortel à la confession auriculaire, pratique qui doit nécessairement aboutir aux plus grands désordres. Les cinq sixièmes du clergé de France sont pris parmi les paysans, puisque les gens d'une condition élevée ne veulent pas de cette profession pour leurs enfants. On se représente aisément que les vœux de célibat sont une bien faible barrière pour un jeune paysan robuste et grossier, sans cesse exposé à la tentation des plus intimes tête-à-tête avec de jeunes et belles paroissiennes. (Stendhal, Courrier Anglais, T. III, p.199).

Le crime découvert, Mingrat se sauva et se réfugia dans la Grotte des Echelles, en Savoie italienne. La gendarmerie, alertée par le maire et l'adjoint du pays, le signala aux carabiniers qui finirent par mettre la main sur lui. On l'enferma dans la prison de Chambéry où, bigoterie odieuse de l'époque, il reçut les soins maternels de toutes les dévotes de la ville et bénéficia d'un tel régime de faveur, qu'il en profita pour essayer de violer la propre fille de son geôlier. Il fut alors transféré à Fénestrelle. Le gouvernement français ne mit aucune hâte à demander son extradition et le gouvernement sarde, qui avait livré six ans auparavant Didier réfugié sur son territoire après sa conspiration, à l'encontre du principe le plus élémentaire du droit des gens, ne mit aucun empressement à livrer Mingrat aux autorités françaises.

Sous la pression de l'opinion publique, le parquet de

Grenoble ouvrit une enquête à la suite de laquelle Mingrat fut renvoyé, par arrêt du 5 août 1822, devant les Assises de l'Isère pour crimes d'homicide et de viol. Il fut condamné, par contumace, le 9 décembre de la même année. Cette condamnation resta sans effet, malgré les efforts inlassables du mari et des parents de la victime. Casimir Périer déposa en vain une pétition en leur nom devant la Chambre. Le Roi les renvoya au ministre de la Justice, qui, lui-même, opposa une passivité qui figea les débats. Ils décidèrent de s'adresser directement à l'opinion publique. Deux brochures furent publiées en leur nom, ce qui leur valut, par surcroît de malheur, une condamnation à la prison.

L'Eglise, au lieu de se dissocier de ce détraqué sexuel, se mit au contraire en devoir de le protéger par la voix du vicaire général, ce fameux vicaire Bouchard dont--nous le verrons plus loin--Stendhal fera le redoutable vicaire Frilair dans Le Rouge et le Noir. Le vicaire Bouchard déclara publiquement que ce sont les parents de la victime qui l'avaient assassinée. Mingrat, ajoutait-il, était victime du secret de la confession, ce qui provoqua l'indignation des foules qui le huèrent et le conspuèrent à son retour de Grenoble où, paraît-il, il avait reçu les aveux de l'assassin lui-même. Le public fut d'autant plus déçu qu'il s'était imaginé naïvement que le vicaire général allait ramener l'assassin.

Henri Dumolard, dans son ouvrage Autour de Stendhal, écrit : "Dans son ardeur pour arriver à étouffer cette affaire, le clergé dépassa toute mesure. C'est ainsi que, malgré les charges écrasantes recueillies dès le début, contre Mingrat, les curés des paroisses voisines ne craignaient pas, dans leurs prêches, de rejeter les soupçons sur le mari de la victime et sur son frère." (Henri Dumolard, Autour de Stendhal, Grenoble : Arthaud, 1928, p.143).

Au lieu d'en faire un monstre, l'Eglise fit de Mingrat presque un martyr. On s'imagine la réaction de l'époque et de Stendhal devant "le crime de ce monstrueux prêtre." (Stendhal, Courrier Anglais, T. II, p.199)

Voilà quelle était donc l'ambiance de l'époque, atmosphère surchauffée où les calomnies, les exagérations et les mensonges des impies rencontraient le sens moral, le sens de patriotisme, de justice et de civisme des croyants. Tout concourait à faire critiquer le rôle du clergé, rôle par lequel il s'implantait dans la vie politique de la nation, cherchant à se servir du pouvoir temporel pour augmenter son influence envahissante sur le peuple français. Stendhal essaiera de faire justice de cette tendance en faisant la satire des jésuites en particulier et de l'Eglise en général, car Le Rouge et le Noir, comme il l'a écrit lui-même en sous-titre, est bien une chronique de la société française sous la Restauration.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Chapitre V

61 Josanne Pothier "L'abbé de Pradt d'après sa correspondance inédite" , Almanach de Briende et de son arrondissement, 42e année, 1962.

62 (ibid)

63 L'abbé de Pradt. Du Jésuitisme ancien et moderne
Paris: n.p. , 1825. p. 75

64 (ibid) p. 77

65 (ibid) p. 114

66 (ibid) p. 119

67 (ibid) p. 120

68 (ibid) pp. 120-121

69 (ibid) p. 121

70 (ibid) p. 301

71 (ibid) p. 313

72 (ibid) p. 425

73 (ibid) p. 427

74 B. Bertier de Sauvigny. Le Comte Ferdinand de Bertier et l'Enigme de la Congrégation(Paris: Presses Continentales, 1968) p. 395.

75 Le Père Burnichon. La Compagnie de Jésus 1814-1914
(Paris: n.p.) T. I, p. 68

76 Comtesse de Boigne. Récits d'une tante (Paris: Plon-Nourrit, 1907-1908). T. III, pp. 93-84.

Notes bibliographiques- Chapitre V (suite)

77 Comtesse de Boigne. Récits d'une tante (Paris: Plon-Nourrit, 1907-1908) T. III , p. 85.

78 (ibid) p. 116

79 (ibid) p. 117

80 Stendhal. Courrier Anglais T. V , pp. 175-176.

81 Comte de Montlosier . Des Mystères de la vie humaine (Paris: Pichou et Didier, 1829) , Tome I, p. 143.

82 Comte de Montlosier. La Monarchie Française (Paris: n.p., 1791) , Tome IV, p. 3..

83 Comte de Montlosier. Mémoires (Paris : A. Dupont et Roret, 1826) , Tome II, p. 235

84 Chateaubriand. Mémoires d'Outre-Tombe (Montreal: Edition du Centenaire) , Tome I , p. 475.

85 Comte de Montlosier. Les Jésuites, les Congrégations et le parti prêtre. (Paris: A. Dupont et Roret, 1826),p.3.

86 (ibid) p. 4

87 (ibid) p.4.

VI

LES REALITES DE L'EPOQUE ET L'OEUVRE

VI

La source du roman est une réalité de l'époque.

C'est une histoire vraie qui sert de trame de fond dans Le Rouge et le Noir, une espèce de mélodrame dont le côté passionnel et romantique ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Stendhal: le crime d'un ancien séminariste, le jeune Antoine Berthet, qui, dans un lieu saint (la petite église de Braggues), à la messe du dimanche, en présence d'une assistance nombreuse, à l'heure de l'élévation, au moment solennel où le prêtre présente l'hostie consacrée aux fidèles agenouillés, tire deux coups de feu sur une femme recueillie dans la prière, Mme Michoud de la Tour.

Berthet fut reconnu coupable de tentative d'assassinat et condamné par la Cour de Grenoble le 15 décembre 1827. Son exécution eut lieu deux mois plus tard, le 23 février 1828, sur la place Grenette, à Grenoble, non loin de la maison du grand-père maternel de Stendhal, le docteur Gagnon.

Antoine Berthet était le fils d'un maréchal-ferrant du village de Brangues, commune de l'Isère. Il avait été élevé par le curé de l'endroit qui le plaça, à l'âge de 19 ans, comme précepteur, dans une famille riche du pays, les Michoud de la Tour. Comme Julien Sorel, Berthet tomba

bien vite amoureux de la maîtresse de maison. Y eut-il réciprocité ? Il est difficile de le dire d'une façon certaine malgré les voiles soulevés par le procès, surtout à cause des contradictions de l'accusé, qui l'affirma d'abord, et le nia ensuite.

Berthet fut renvoyé de la maison de la Tour au mois de novembre 1823 dans des conditions demeurées encore obscures. Michoud de la Tour affirma, au cours du procès, que sa femme lui aurait fait part des "propositions offensantes" faites par le jeune précepteur, ce qui aurait décidé de son renvoi. Il fut démontré par ailleurs que Berthet quitta la maison dans les meilleurs termes avec ses employeurs. De notre côté, nous croyons que les relations de Berthet avec la mère de ses élèves ne furent pas innocentes. La dénonciation de celle-ci ne prouve rien. Nous savons combien de femmes infidèles, pour dévier les soupçons de leur mari, s'empres- sent de dénoncer elles-mêmes leur amant. Berthet n'était pas un dément. La jalousie n'implique de droits qu'entre amants. Un homme ne tue pas une femme, dans un crime passionnel, parce qu'il l'aime unilatéralement. C'est la rupture du consentement--qui apparaît comme une trahison, comme un reniement des engagements pris--qui peut pousser l'amant jaloux à un geste désespéré.

Berthet, sans emploi, s'adressa encore une fois à son protecteur, le curé de Brangues, qui le fit entrer au

séminaire de Grenoble. Il n'y resta pas longtemps. Dans sa naïveté, il avait avoué au directeur du séminaire sa passion pour Mme Michoud. Le sort décidément semblait s'acharner contre lui. Le bienveillant curé de Brangues dont la bonté à son endroit semblait inépuisable, lui trouva une nouvelle position: celle de précepteur dans une famille noble du pays: les de Cordon. Berthet courtisa Mademoiselle de Cordon. Des historiens affirment, avec des preuves qui ne sont pas à rejeter, qu'elle eut un enfant de lui. En tout cas, il fut encore renvoyé. Il est désespéré car il n'a pas le sou et de plus, voit son avenir irrémédiablement compromis. Il est surtout tourmenté par la jalousie, car son coeur est resté attaché à son ancienne bienfaitrice; il croit que son remplaçant chez de la Tour, son ancien condisciple, M. Jacquin, avait noué une liaison amoureuse avec Mme Michoud et que, pour comble d'abandon, celui-ci l'avait calomnié auprès des Cordon qui auraient sollicité des renseignements sur sa conduite passée.

Dans un moment d'hallucination et de complet égarement, il se rend un dimanche (le 22 juillet 1827) à l'église de Brangues où il trouva, assistant toutes deux à la messe, Mme Michoud et sa fidèle amie, Françoise Marigny (Mme Der-ville dans Le Rouge). Pendant l'élévation, à l'heure même où Mme Michoud penche la tête pour se recueillir, il tire sur elle deux coups de pistolet. Les balles l'atteignent--

suivant le rapport médical--à la partie postérieure latérale droite de la poitrine , Elle s'affaisse. Berthet sort une autre arme, tente immédiatement de se suicider en se logeant une balle sous le menton. Il perd son contrôle car il se tire une autre balle qui ne l'atteint même pas. Il s'écroule. On transporte les deux corps ensanglantés. Mme Michoud ne meurt pas. Berthet est tant bien que mal soigné à la prison; il finira sur l'échafaud.

Son procès a lieu au milieu d'une salle comble. Il se présente au tribunal en costume de demi-séminariste, la tête enveloppée de bandages blancs. Son allure romantique, la pâleur de son visage accentuée par la souffrance, la beauté de ses traits, sa jeunesse impressionnent et, chose bizarre, c'est lui qui, finalement, est considéré comme la victime, victime de cette femme perverse qui a abusé de son innocence, qui lui a inculqué le venin de la passion, puis l'a trahi avec un autre. L'on ne parle que de la "méchante dame qui, elle, a envoyé trois certificats de médecins pour ne pas comparaître au procès. Aux yeux de tous, son absence semble être une fuite, l'embarras de la femme coupable qui a peur d'affronter le regard de l'amant mystifié. La loi cependant est de son côté: il faut punir ceux qui l'enfreignent.

Le procureur réclame la peine de mort. Sa tâche est facilitée par l'accusé qui, lui, refuse de se défendre.

"Tuez-moi, condamnez-moi à mort, je ne demande pas autre chose"!, s'écrie-t-il.

Son avocat déplore cette attitude qui rend toute défense impossible. "Si je pouvais céder à ses vœux, dit-il, je ne viendrais pas le défendre. La vie n'est pas ce qu'il désire. Que lui importe la vie sans honneur ? La vie, il en a perdu la moitié, il s'est condamné lui-même à mort. Vous ne ferez, par une condamnation, que seconder ses efforts pour s'arracher à une existence insupportable."

Berthet écrit une lettre au procureur où il exprime son désir de mourir:

Monsieur le Procureur,

Je voudrais être jugé demain et après-demain conduit au supplice. La mort est le plus doux pardon que je puisse obtenir. Je vous assure qu'elle n'a rien qui m'effraie. On m'a déjà assez fait détester la vie pour que vous ne veniez pas, par vos traitements trop longs, me la rendre encore plus odieuse. Ne me faites pas respirer plus longtemps un air corrompu. Permettez-moi de paraître quelquefois à la Cour où je promets de ne pas ouvrir la bouche.

Non seulement il désire la mort, mais il la désire rapidement, tant sont violents les maux de tête et le dégoût moral dont il souffre. Ses blessures, mal soignées, lui causent parfois des douleurs intolérables. Il s'en plaint au Procureur du Roi:

Au nom de Dieu et de l'humanité, veuillez me procurer quelque soulagement ou m'apporter un pistolet pour me délivrer d'une vie que j'abhorre. C'est une indignité

des plus révoltantes de me faire souffrir.

.....
 Ce que je puis obtenir de plus doux, c'est la mort.
 Je veux la demander à mes juges, et même les insulter
 à dessein de l'obtenir plus facilement.

Le samedi 23 février 1828, à dix heures du matin, les magistrats, l'avocat, l'aumônier et un autre prêtre, deux dames de la Miséricorde, dont la Supérieure Mlle Rosalie-Antoinette de Lagrée, se rendirent tous à la cellule d'Antoine Berthet. La minute suprême est arrivée. Dernière consolation, l'aumônier dit la messe que Berthet servit avec ferveur. Il communia. Une dame de la Miséricorde, cette association dont la charité consistait à rendre visite et à consoler les condamnés dans leur prison, lui tendit le chapelet des condamnés à mort, auquel Pie VII, lors de son séjour à Grenoble, avait accordé des indulgences particulières, puis le cortège traversa la place Saint-André remplie de gens venus pour le marché du samedi.

Comme Stendhal l'a écrit dans son roman : "Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation."

Un témoin décrit la scène qui embrasse les derniers moments d'Antoine Berthet sur la terre:

On l'a vu sortir de prison assisté de deux ecclésiastiques dont l'un le soutenait d'une main et lui présentait de l'autre un crucifix. Extrêmement amaigri, pâle, la barbe longue et le visage défait, il était penché sur le Christ et paraissait réciter des

prières à voix basse, mais avec un mouvement des lèvres si précipité qu'on aurait pu l'attribuer à l'agitation convulsive aussi bien qu'à la ferveur.

Il est ainsi arrivé au pied de l'échafaud. Là, cependant, il semble considérer sans crainte le terrible appareil. Il s'est retourné vers les deux ministres qui lui avaient rendu un triste et dernier devoir et il les a embrassés. Puis recueillant toute sa fermeté, il monta seul; le bourreau l'avait précédé. Sur l'échafaud, il a fléchi le genou et a paru se recueillir et prier. Une minute après, il s'est relevé et s'est mis lui-même dans l'attitude.... Une espèce de cri involontaire, arraché à l'émotion de la multitude, a annoncé que tout était fini.⁸⁸

Cette conclusion jeta la consternation sur la ville.

Laissons la parole à un témoin du temps, l'ancien condisciple d'Antoine Berthet, M. Penjeon:

Il n'y eut personne à Grenoble qui ne déplorât tout haut le sort d'un jeune homme dont on disait d'ailleurs tant de bien. Quoique, ce jour-là, le soleil brillât de son plus vif éclat, je puis dire qu'un voile de tristesse s'était étendu sur la ville. Les femmes surtout chargeaient de malédictions la méchante dame qui, par ses rapports, avait causé le malheur de celui dont la jeunesse lui faisait un devoir de se montrer bonne et indulgente. Ainsi, Berthet emportait dans la tombe des témoignages non équivoques de la sympathie universelle.⁸⁹

Telle est l'histoire qui parcourait l'Isère en 1827 et dont Stendhal prit connaissance par la Gazette des Tribunaux. Il adorait lire ce journal qui, d'après lui, était le vrai Livre de la vie, où se montraient, dans une réalité toute nue, sans les artifices de l'art, ces histoires d'âmes ardentes capables d'énergie exceptionnelle, même dans le crime, de ces âmes fortes qui obéissent à leurs élans passionnés sans calcul, sans frein, sans le manteau

conformiste des traditions et des conventions. Plusieurs fois, dans le Courrier Anglais, particulièrement dans le Tome III, il fait l'éloge de la Gazette:

La Gazette des Tribunaux paraît six fois par semaine et contient les procès-verbaux de toutes les causes célèbres. Elle est fort amusante et donne la plus exacte peinture de la société française. Un Anglais qui se propose de visiter la France et qui comprend notre langue ne pourrait mieux préparer son voyage qu'en lisant une année de La Gazette des Tribunaux.....
Un autre journal partage avec Le Journal des Débats la faveur du public: c'est La Gazette des Tribunaux. Elle ne donne que des faits, sans jamais y ajouter aucun commentaire...Rien ne peut donner une image plus juste de l'état de la France que La Gazette des Tribunaux.
(Stendhal: Courrier Anglais, Tome III, pp.43,162.)

Plus loin, il parle encore de cet "excellent journal que je recommande à tout Anglais qui veut savoir ce qui se passe en France."

Parlant de la comédie Dieu et le diable de M. de Fongerey, il écrit: "Loin d'exagérer, M. de Fongerey a dû adoucir les atrocités de ces coquinerie ecclésiastiques dont nous sommes témoins tous les jours et dont vous pouvez trouver les comptes rendus authentiques et, pour ainsi dire officiels, dans ce journal excellent: La Gazette des Tribunaux. C'est une publication qui donne la vraie physionomie de la France." (Stendhal: Courrier Anglais, T. III, p.353)

La Gazette était donc une lecture familière à Stendhal. Il y trouvait le vrai visage de la France. Le cas d'Antoine Berthet était un cas passionnant: il montrait une de ces â-

mes énergiques capables de braver l'ordre social que Stendhal détestait lui-même. Aussi s'en empara-t-il pour étaler ses théories, louer les passions fortes chez les humbles, fustiger l'étiollement des caractères chez les nobles, faire le procès de la société en opposant aux fanfaronnades et aux mièvreries des salons l'âme altièrè et farouche du jeune séminariste, en opposant aux lois rigides des Tribunaux les élans passionnés du coeur, à l'insolence de Mathilde, la fierté de Julien, au règne de l'argent et des cordons, la nostalgie de la gloire militaire, aux attermolements d'un roi digne, mais indécis, le souvenir d'un empereur énergique qui avait su maintenir un "filet d'acier" sur toute la France. Le procès d'Antoine Berthet apportait une occasion souhaitée si ardemment par Stendhal: celle de dire tout ce qu'il pensait de cette société, de cette France, "avilies" par les Bourbons.

Dans sa lettre à Salvagnoli, il insistera "sur les difficultés" de son entreprise et sur sa nouveauté. Il entendait peindre, disait-il, non plus "la France, gaie, amusante, un peu libertine d'avant 89, mais celle que nous ont léguée les jésuites, les congrégations et les Bourbons de 1814 à 1830." L'Affaire Berthet lui apporta cette occasion tant souhaitée. "Au moment", écrit Bardèche, "où la Restauration-- sans que ses partisans paraissent s'en douter--allait périr, Stendhal, lui, philosophe et poète d'histoire, se propose d'en fixer les fugitives images." (Maurice Bardèche, Stendhal

romancier, op. cit. p.468). C'est pourquoi le livre sera tout étayé des réalités de l'époque. Stendhal ne se privera pas d'en faire la satire. Les images qu'il voit, c'est l'avilissement national, le déchaînement des appétits, la mêlée féroce des cupidités, le baïllonnement de la Presse, l'influence de plus en plus envahissante des jésuites sur les affaires de la nation, les privilèges exorbitants accordés à l'Église, les abus d'un clergé inconscient des vrais problèmes de l'heure et qui impose des mesures puérielles ou draconniennes au gouvernement: interdiction de danser le dimanche, obligation de décorer les maisons au passage du Saint-Sacrement, l'application de la loi sur les sacrilèges, etc...etc...

Dans le Courrier Anglais, Tome III, p.132, Stendhal écrit: "Il a fallu l'expérience de 1815 à 1827, tous les empiètements sur les libertés, tels que la loi du sacrilège, la loi du droit d'aînesse, la loi pour la diminution des rentes, la loi Peyronnet sur la Presse, etc...pour nous dégoûter des Bourbons."

Pour mieux rester dans la réalité de son temps, Stendhal dans le roman parle non seulement de La Gazette, mais aussi d'autres journaux de l'époque, tels que La Quotidienne, Le Constitutionnel, etc...etc...

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES DU CHAPITRE VI

88 René Fonvieille. Le véritable Julien Sorel (Grenoble: Arthaud, 1971), p. 210

89 (ibid) p. 210

CHAPITRE VII

VII

La réalité dans le cadre du roman.

Le cadre dans lequel débute le roman est rempli des réalités de l'époque. Stendhal veut créer une petite ville chatoyante: Verrières. mais il utilise tout de suite son procédé habituel: prendre un sujet réel, concret, l'étoffer et broder autour de lui. "En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un à quelque chose de réel" avait-il écrit. En mélangeant tous ses souvenirs personnels, il rendra vivant ce milieu artificiel, il lui donnera la tonalité du réel. Verrières, ce ne sera pas exclusivement ni Grenoble, ni Dôle, bien qu'elle se rapproche de Dôle, il faut en convenir.

Stendhal situe cette petite ville dans la Franche-Comté parce qu'il connaissait bien cette région, qui lui était devenue familière au cours des dix voyages en diligence qu'il avait faits pour se rendre en Italie. Albert Thibaudet pense "qu'en enfant du Dauphiné, nul pays ne lui était plus propice pour exprimer des passions fortes que ces plateaux du Jura préservés par le froid et la neige des influences amollissantes." Les détails des premières pages du Rouge et le Noir sont frappants de ressemblance avec les paysages de l'itinéraire, allant en Italie par Dôle, Genève et le Simplon, nous dit Abel Monnot.⁹⁰ Ce sont "de ces petites villes

industrielles qui serpentent au fond d'une vallée, moulins, scieries, forges activées par le courant de la rivière, grande falaise de rochers couronnés de forêts, belles résidences en pierres de tailles...." (Abel Monnot, Le Rouge et le Noir et la Franche-Comté: Revue de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, Année 1939).

Dans la grande Edition Champion de 1923, M. Jules Marsan, dans le Dictionnaire des Communes, a pu relever deux villages du nom de Verrières : Verrières-du-Grosbois, dans l'arrondissement du Baume-les-Dames, et Verrières-de-Joux, sur la route de Portalier à Neuchatel et, puisque ni l'une ni l'autre de ces petites localités ne ressemble au cadre du roman, M. Marsan a conclu que c'est par pure fantaisie, sans aucun lien avec la réalité que Stendhal a choisi ce nom de Verrières. Le nom, peut-être, mais pas le cadre. M. Léonce Pingaud, dans le Bulletin de l'Académie s'est penché avec un soin minutieux sur la question et a conclu que Verrières, c'est bien Dôle, où se trouve le cours Saint-Maurice, une petite ville pittoresque dont le courant d'eau ressemble au Cours de la Fidélité du Rouge. Dans le Journal de Stendhal, nous retrouvons, à la date du 1er septembre 1811 une note écrite sur Dôle où les voyageurs sont arrivés dans la soirée: "Dôle était éclairé par une pleine lune superbe. Je fis quelques tours sur le Saint-Maurice." Il y parle de la "terrasse de la promenade et la vue charmante sur la prairie du Pasquier, sur les méandres du Doubs, sur

le Jura lointain et la plaine de Bresse au couchant." Ce n'est pas une fantaisie, car il voit au loin des montagnes, "une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux." (Stendhal. Le Rouge et le Noir, p.220) Plus loin (à la page 221) il écrit: "Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du fer." Quand Julien va chez Fouquet dans Le Rouge et le Noir, ce n'est pas un paysage de fantaisie qu'il voit. Ce sont les montagnes qui ressemblent à celles que Stendhal admire tout autour de Dôle. "C'est un village," dit Stendhal dans son Journal, "traversé par l'An naissant, qui fait mouvoir les scies," (comme la scierie du Père Sorel dans le roman). La fabrique de clous de M. le Maire, où travaillent des "jeunes filles fraîches et jolies," c'est celle qu'il visita à Morez. Il y passait quand il fut reconnu par un ancien camarade de l'Armée qui l'invita à y rester la nuit pour une partie de chasse le lendemain. Stendhal nous décrit la visite qu'il fit:

M. Lechi et moi, nous voyons une fabrique de clous de souliers; il y avait déjà huit ou dix ouvrières, la plupart jeunes. L'une, qui ressembla à Mme Héliotte' (cousine de M. Daru dont Beyle avait fait la connaissance l'année précédente)' m'a montré le procédé fort simple, qui exige cependant pour les clous à tête ronde, deux coups de leur lourd marteau. On leur donne deux sous par milliers, elles en font dix à douze milliers. Le marteau passe diablement près du nez.

Abel Monnot, dans sa belle étude sur l'origine de Verrières, conclut :

La ville de Verrières n'est pas de convention. Nous l'avons vue s'édifier dans l'imagination de Stendhal, morceau par morceau, par la route de Suisse...Chemin faisant, elle emprunte à Dôle ses jardins à terrasse, à Poligny, son paysage de montagnes, à Campagnole sa rivière et ses scieries, à Morez ses clouteries, ailleurs encore son église neuve et ses façades de pierre." (A.Monnot, op. cit. p. 14)

Même la situation de M. Sorel, qui est devenu riche, est en relation avec le commerce de Dôle. En Franche-Comté, le bois se vend très cher, au prix astronomique de 34 francs la corde. En Franche-Comté où abondent des forêts de sapins, d'épicéas et de chênes, le commerce de bois était très rémunérateur.

La belle maison de M. de Rênal, que Stendhal décrit si bien, c'est celle de Nicolas Rémy Lolot, qui fabrique des clous à Charleville et dont la maison possède de vastes jardins qui descendent en terrasses vers la Meuse.

La beauté du paysage, la réminiscence personnelle de l'auteur servent d'aiguillon pour introduire dès le début un élément satirique. Ce cadre merveilleux où la nature se déploie avec grâce laisse insensibles les habitants qui ne s'intéressent qu'à l'argent. Ce point devait d'autant plus choquer les lecteurs de l'époque, la portée de la satire d'autant plus grande, que Beyle écrit dans une période romantique. Nous sommes en plein dans la bataille d'Hernani.

Les poètes pleurent au clair de lune, parlent aux rochers, aux étoiles et aux lacs. La morale utilitaire des habitants ne s'harmonise pas avec la beauté du paysage. Le beau torrent qui se précipite de la montagne et traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, est utilisé à des fins pratiques et "donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois." Tout se perd dans l'intérêt de l'argent. Le bruit étourdissant de vingt marteaux cause un fracas épouvantable qui étonne le voyageur. Les jeunes "filles fraîches et jolies" sont employées dans cette usine infernale à fabriquer pour une pitance des milliers de clous: progrès de l'industrie, asservissement de la machine humaine, avilissement de l'ouvrier à cette époque où les femmes et les enfants étaient exploités sans pitié dans les grandes entreprises qui naissaient en copiant l'Angleterre. La différence de classe apparaît déjà, même si le mot de "classe" n'est pas textuellement prononcé. Le Manifeste communiste n'avait pas encore paru mais nous voyons, dressés l'un contre l'autre, le propriétaire contre le salarié, le capitaliste contre l'ouvrier. Beyle s'était déjà révolté contre les conditions inhumaines dans lesquelles on exploitait les ouvriers dans les usines d'Angleterre qu'il avait visitées. Il avait trouvé "ridicule" la journée de 16 heures, comparée aux journées de sept à huit heures suggérées par Helvétius dans De l'Esprit. On se bouscule dans cette petite ville de Verrières car "rapporter du revenu est ce qui décide de tout dans la ville. A lui seul il représente la pensée de plus des trois quarts des habitants."

Au Chapitre Premier, c'est une petite humanité pragmatique que nous trouvons, qui sacrifie tout à l'intérêt utilitaire. La ligne des collines de la Bourgogne "fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié" , mais cela ne dure qu'un moment. Les jardins pittoresques sont sacrifiés, on "hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres" , on agrandit et élargit sa propriété pour avoir droit "au respect de ses voisins" car c'est ce que tout ce monde respecte: l'argent et ce que tout le monde veut faire: paraître. Le maire, malgré les titres de noblesse de sa famille "espagnole et antique," et sa fonction officielle, fabrique des clous pour gagner de l'argent. Naturellement, depuis 1815, (c'est-à-dire depuis la Restauration), il "rougit d'être industriel." Car c'était une réalité de l'époque qu'il n'y avait pas d'autre noble fonction que celle payée par le Roi. Il en était ainsi depuis Louis XIV.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Chapitre VII

⁹⁰ Abel Monnot. "Le Rouge et le Noir et la Franche-Comté" Revue de l'Académie des Sciences et Arts de Besançon, année 1939 (Besançon: 1939).

VIII

Les réalités de l'époque et les thèmes du roman.

Tout au début du roman, Stendhal introduit un personnage, M. Appert, dont la visite vient troubler le sommeil de ces pontifes du village que sont le maire, M. de Rênal et le directeur du dépôt de mendicité, l'ignoble Valenod. En présentant les visites de la prison et du dépôt de mendicité comme le but de la visite de M. Appert, Stendhal met dans son roman les deux grandes préoccupations de l'époque: la réforme des prisons et la résorption de la mendicité.

La réforme des prisons

Ce M. Appert, venu de Paris, n'est pas une créature sortie de l'imagination de Stendhal. Ce personnage a vraiment existé et il a joué un rôle considérable dans les réformes des prisons de l'époque, luttant par la plume, par la parole, dans des articles de journaux, des conférences, en France, en Belgique, pour soulever l'intérêt des gouvernements sur le sort misérable des prisonniers. Ce thème de réforme des prisons était d'actualité à l'époque du Rouge et le Noir: il a été le cheval de bataille des libéraux et des ultras sous la Restauration.

Depuis les Encyclopédistes, un vent de libéralisation avait soufflé sur l'Europe. L'action des philosophes avait donné un coup de fouet à la conscience des Nations, obligé les uns et les autres à se pencher sur le sort des malheureux, à venir en aide aux déshérités, aux moins favorisés et les problèmes de mendicité et du régime pénitentiaire étaient à l'ordre du jour.

Benoît Dominique Nicolas Marie Appert, Rédacteur du Journal des Prisons, membre de la Société des Prisons, avait consacré toute sa vie à se pencher sur le cas des prisonniers, à combattre le côté inhumain de la détention cellulaire, à réclamer l'amélioration du sort des prisonniers. Il était personnellement connu de la plupart des grands condamnés de l'époque car eux-mêmes recherchaient sa consolation plus que celle du prêtre. Il avait rendu visite à Antoine Berthet (le véritable Julien Sorel) dans sa prison et avait vainement sollicité sa grâce.

Son ouvrage, Bagnes, Prisons et Criminels, est rempli d'anecdotes intéressantes et révélatrices de l'état d'âme des grands condamnés à mort qui, malgré les horreurs parfois de leur crime ou la rudesse de leur conscience, sont encore capables de garder dans leur coeur des étincelles d'amour, de bonté ou de stoïcisme.

Dans son livre, Nicolas Appert nous raconte la visite qu'il fit à un fameux condamné nommé Rock qui prétend avec sincérité et jusqu'au dernier moment, qu'il meurt innocent. Ce qui a frappé Appert, c'est que Rock, malgré son jeune âge (28 ans), n'a pas peur de mourir. Il souhaite même quitter ce monde et il émeut Appert par ses accents de sincérité. C'est que la peine de mort ne permet pas de réparer les erreurs judiciaires. M. Appert était si compréhensif qu'à sa dernière visite, Rock ôta un crucifix de son cou et le donne à son visiteur, en reconnaissance pour le réconfort moral qu'il avait reçu de l'écrivain. Avant l'exécution, il écrivit une lettre touchante à Appert, lettre qu'il termine par ces mots, écrits de sa main: "Je suis innocent et je me recommande à Dieu tout-puissant. Je suis content d'avoir vu Monsieur Appert et je me recommande à ses prières...Priez pour moi ici-bas, je prierai pour vous là-haut." Signé: "Rock, bon enfant."

"Je me recommande à ses prières..." Telle était l'affection que Monsieur Appert, par ses bontés, inspirait à un condamné à mort.

Un autre condamné: Daumas-Dupin, écrit que Appert est réclamé de partout. Avant son exécution, il écrit le 27 novembre 1829: "Adieu, monsieur, je conserve le précieux souvenir de vos sentiments d'humanité généreuse pour moi et pour

tous les infortunés." (Lettres reproduites par M. Appert dans son ouvrage Bagnes, Prisons et Criminels, Roux, Paris: Guilbert, Quai Voltaire 21 bis Rue des Gravilliers, 1836).

Plus tard, Appert fera toute une série de conférences, en France et particulièrement en Belgique, pour déplorer, condamner l'état des prisons et proposer les réformes nécessaires.

Bâtir des prisons solides, y loger pêle-mêle les condamnés, employer des chaînes ou des cachots pour obtenir une espèce de discipline et d'obéissance, tel est en masse le système de détention en France et dans la plupart des pays d'Europe, "dit Appert."...ce n'est qu'après une longue série d'observations que l'on pourra déterminer quel serait le châtement qui, en améliorant le moral des condamnés, protégerait suffisamment la société." 91

Appert, dans son ouvrage ci-dessus mentionné, fait un long exposé de l'observation directe qu'il a pu faire dans les prisons, particulièrement dans celle de Bicêtre, située au sud de Paris, à une lieue de la Capitale.

Bâti sous le règne de Charles VI, par le duc de Berry, avec une somptuosité digne de l'époque, Bicêtre fut saccagé et détruit au commencement du XVe siècle par les gens dévoués au duc de Bourgogne. Charles VII et Louis XI cédèrent le domaine au clergé de Paris qui l'employa à divers usages jusqu'à 1632. A cette époque, le cardinal de Richelieu le fit démolir complètement pour bâtir sur son emplacement un immeu-

ble où loger les soldats invalides. Plus tard, sur l'inter-
vention de Saint Vincent de Paul, il fut converti en asile
pour les enfants trouvés, puis, par la suite, en asile pour
pauvres, mendiants et vagabonds, et finalement, sous Louis XVI
en maison d'accueil pour les syphilitiques. Bicêtre, comme
toutes les prisons de l'époque, était horrible pour les pri-
sonniers qui y logeaient dans des conditions tout-à-fait mal-
saines et inhumaines. Quand le philanthrope Howard fit une
visite des prisons de Paris en 1787, il fut bouleversé par
ce qu'il y découvrit: une prison qui renfermait plus de pau-
vres que de prisonniers, des chambres humides, froides, sans
cheminée, un mélange affreux de criminels et de condamnés que
l'on pourrait appeler vertueux si l'on ne devait pas ménager
la justice de l'époque et appeler les choses par leur nom:
Deux prêtres, Molitor et Contrefatto vivant côte-à-côte avec
des criminels de droit commun. Contrefatto avait une malle
et une chaîne de dix-huit livres à la jambe qu'il portait
jour et nuit, jusqu'à ce qu'il fut transféré à la prison de
Brest. Le spectacle était d'autant plus poignant qu'ils a-
vaient tous deux, (Molitor et Contrefatto), gardé leur habit
de prêtre. Le 13 avril 1828, Contrefatto écrit à Appert:
"...dimanche des Rameaux, remarquable par mes fonctions, être
privé d'entendre la sainte messe, parce qu'on m'a tenu enchaî-
né au banc où je me couche, c'est-à-dire sur une planche,
dans une salle qui contient 500 personnes, tous des infâmes
et des scélérats."⁹² Bicêtre pouvait contenir en tout entre

900 et 1000 prisonniers. 500 personnes, logées dans une seule salle, nous en disent assez sur les conditions de vie dans cette enceinte... "Aucune différence, écrit Appert, n'est faite entre les motifs des condamnations et la moralité des condamnés."

La prison de la Force avait des "chambres particulières" qui rivalisaient en cruauté avec celle de Bicêtre.

La société des Prisons s'était installée le 14 juin 1819, suivant un rapport fait par M. de Cases à Louis XVIII. Mais elle ne fit rien pour la réhabilitation des jeunes libérés. Appert se mit à la tâche et tenta tout pour faire entendre la voix de la raison et de la charité. "L'emprisonnement cellulaire est une punition indigne de notre siècle et de l'humanité!" s'écria-t-il. Il recommande des colonies d'agriculture, des punitions préventives et moralisatrices des écoles d'arts et métiers, l'établissement de salles d'asile et de bienfaisance, d'écoles du dimanche pour les ouvriers. "Le régime de la solitude, le séjour des cachots, la séparation complète de la société, ont été de tous les temps l'arme de la tyrannie, de la vengeance, souvent de l'injustice..."⁹³ Il fit inlassablement des conférences qu'il publiera plus tard en brochures. "J'espère de ces conférences, un bon succès pour les pauvres prisonniers..." il fait des prières "pour des réformes qu'indiquent les préceptes du chris-

tianisme et les progrès de notre heureuse civilisation."⁹⁴
 Il est accueilli partout avec affection et reconnaissance, non seulement par les prisonniers, mais par les directeurs mêmes de ces établissements qui eux, aussi--et c'est tout à leur honneur--réclamaient une amélioration des prisons.

Ainsi Stendhal exagère quand il nous montre Valenod et Rênal s'affoler de la visite de M. Appert et ordonner interdiction à l'abbé Chélan et à ce visiteur venu de Paris de visiter la prison de Verrières.

Le Rouge et le Noir est plein de ces exagérations qui alimentent l'esprit satirique de Stendhal contre les fonctionnaires et contre les jésuites.

Appert fut aimé et des prisonniers et des directeurs des prisons qui sollicitèrent souvent sa visite. Il s'offre lui-même pour mettre en application les réformes qu'il propose. "Si un gouvernement désirait essayer un plan, je suis gratuitement à ses ordres pour former le personnel de l'administration et diriger les premiers détails de cette difficile création."

Contrairement à ce qui se passe dans Le Rouge et le Noir, quand Noiroud, gardien géant de six pieds barra l'accès de la prison à M. Appert et au curé Chélan, à Verrières, ou plutôt

dans la réalité à Grenoble, ce sont les directeurs de prison qui ouvraient les portes à M. Appert et insistaient pour qu'il ne cachât rien de l'insalubrité des lieux. Dans son Journal TII, p. 75, Appert parle de sa visite de la prison de Besançon et il écrit :

Je dois ajouter que M. le préfet, en me permettant de visiter les prisons, a voulu me communiquer les plans d'une prison nouvelle qu'il se propose de construire : "Vous pouvez dans votre journal, dire tout ce que vous verrez de mal, n'oubliez pas les cachots qui sont affreux et que je n'ai pu encore améliorer; dites aussi que c'est moi qui vous ai dénoncé ce pénible état de choses, qui fixe mon attention."

A Grenoble, l'accueil fut aussi des plus encourageants. C'est à Dôle, "citadelle du jésuitisme politique" que M. Appert se heurta à l'intransigeance de l'administration.

Ce n'est pas dans Le Rouge et le Noir que Stendhal introduit pour la première fois le nom de M. Appert qu'il aimait ou admirait fort. Dans Rome, Naples et Florence, il le présente dans une île du Cap-Vert, apprenant à des condamnés au bagne à se servir de leur énergie et de leur force de caractère.

Cet Appert était fort controversé. Alors que les prisonniers et les libéraux le considéraient comme un saint laïque, le Drapeau blanc et les conservateurs l'attaquaient avec violence.

Dans un article du 27 janvier 1830, le Drapeau blanc écrit:

Nous pensions que M. Appert avait enfin battu en retraite devant les sifflets du public; nous avons eu trop bonne opinion de ce journaliste philanthrope qui vient nous parler de sa bienfaisance après deux mois de souffrances populaires où il n'a été visible que dans les bureaux de son journal; il vient vous prôner l'humanité écrite tandis que nous l'avons vue en action d'une manière touchante sur nos quais et nos places publiques. M. Appert, si vous avez réellement l'intention de vous faire nommer philanthrope, faites quelques articles de moins et distribuez quelques soupes de plus. Jusque-là nous sifflerons la ridicule parodie que vous jouez depuis si longtemps sur les tréteaux du libéralisme. Taisez-vous, M. Appert, taisez-vous!

Ces attaques mêmes montrent que, si le personnage était controversé, il n'en a pas moins occupé une place de choix dans l'actualité de son temps, actualité dans laquelle nous replace Stendhal en le citant dans son roman.

Le thème des dépôts de mendicité.

Le Rouge et le Noir touche à presque tous les problèmes de son temps et c'est pourquoi nous trouvons juste le mot de Bardèche: le livre de Stendhal est un "pamphlet." La question de mendicité était, à côté des réformes de prison, à l'ordre du jour lorsqu'apparut le livre. Son acuité se faisait sentir avec force sous la Restauration. Elle était liée d'ailleurs à un problème économique.

Les salaires étaient tellement maigres (de 3fr à 1fr.50 pour les hommes; de 1fr.25 à 0fr.50 pour les femmes) que le moindre arrêt de travail plaçait l'ouvrier dans la position d'un mendiant. On pouvait à l'époque à peine arriver à se nourrir avec un franc par jour. (G. Bertier de Sauvigny, op. cit. p. 125) En 1828, nous dit de Sauvigny, sur 224,000 ouvriers du Nord, 163,000 doivent être assistés par les bureaux de bienfaisance; à la même date, il y en a 80,000 dans le Pas de Calais, 63,000 dans la Seine. Le préfet du Nord, Villeneuve-Bargemont, décrit les taudis où croupissent les malheureux dans un faubourg de Lille "...caves souterraines, étroites, basses, privées d'eau et de lumière, où règne la malpropreté la plus dégoûtante et où reposent sur le même grabat le père, la mère, les enfants et quelquefois les frères et les soeurs adultes." (BDS.op.cit.p.255) . Les enfants grandissent mal dans ces conditions physiques défavorables. Les jeunes ouvrières se prostituent pour compléter leurs sa-

lares insuffisants. C'est ce qu'on appelle le "cinquième quart de la journée." (BDS, op.cit.p.215). Les hommes se tuent dans les beuveries orgiaques les fins de semaine au point que, nous dit Bertier de Sauvigny, les ateliers restent fermés le lundi faute de travailleurs. L'ouvrier n'est pas protégé. Le salaire minimum n'est pas fixé, à cause de ce fameux slogan: liberté du travail, dont se targue officiellement le Gouvernement afin de se laver les mains de ce problème. Les restrictions imposées autrefois par Napoléon sur les déplacements et l'embauchage sont maintenues, ce qui soumet les ouvriers à une étroite surveillance qui leur pèse lourdement. Le Code pénal punit les "coalitions d'ouvriers" ainsi toute grève se trouve presque impossible, ainsi que toute organisation de syndicat. Ce sont les hospices, les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance qui recueillent ces lambeaux d'humanité que le chômage jette sur le pavé des villes. Des institutions comme La Société de la Morale chrétienne essaient d'apporter leur contribution à cette oeuvre nécessaire de sauvetage mais beaucoup de personnes contestent leur but. Stendhal, lui-même, quoique du parti des pauvres, ne voit pas d'un oeil favorable cette Société qu'il considère comme un "club ouvert aux libéraux riches bien plus qu'aux pauvres. (Stendhal, Courrier Anglais, op. cit. T. IV, p.46)

La Quotidienne du 17 avril 1829 parle des repas plantureux des directeurs de dépôts de mendicité et elle demande "...combien coûteront les dîners des administrateurs d'hospi-

ces." C'est la satire de ces directeurs qui s'enrichissent aux dépens des pauvres que Stendhal fait quand il nous campe le personnage de Valenod qui étale impudiquement un luxe insolent et exhibe les meubles et articles de prix dans sa maison, articles qui "sentent l'argent volé."

L'organisation de la charité, considérée comme un remède au problème de la mendicité, avait intéressé Stendhal par la lecture de l'Edinburg Review qui condamnait souvent le système tel qu'il existait en Angleterre. Les subsides accordés aux pauvres, prétendait cette Revue, augmentaient le paupérisme au lieu de le résorber, étant un encouragement à la paresse. Dans ses numéros de mars 1817, janvier 1825 et 1838, la Revue défendait avec ardeur ces points de vue et voyait dans l'instruction et le développement des principes du christianisme les seuls moyens de venir à bout de ce problème. En France, ultras et libéraux firent, à tour de rôle, du problème de la mendicité le but principal de leurs controverses. Le problème avait été abordé quelquefois avec bonne foi et d'une manière scientifique. Des ouvrages sérieux ont été publiés, tels que l'Essai sur l'extinction de la mendicité, de Hyppolite Mansion, le Rapport Cochîn dont nous parlerons plus loin, cependant, à l'approche des élections de 1830, les passions politiques s'emparèrent du problème et en firent un sujet de controverses passionnées. La Presse entretenait le ton de polémique qui convenait à une période électorale: L'Apostolique traitait le préfet de police Debelleyme,

propriétaire d'une maison de refuge à Paris, "d'hérétique forcené" et comparait curieusement l'état des mendiants à celui combien noble de Notre Divin Sauveur Jésus-Christ. La maison de refuge de Debelleye fut comparée à une maison de détention. On condamnait cette "philanthropie par la voie des gendarmes". La restriction de la liberté de mouvement des individus, écrivait le journal, était une entrave à leur liberté personnelle. Il y en avait quelques-uns, toutefois, qui réclamaient des mesures. Le Constitutionnel en tête (journal libéral) approuvait la disparition des mendiants des rues de Paris où leur présence autrefois écoeurait les visiteurs. La Presse conservatrice, avec La Quotidienne, disait que les libéraux, hypocrites que l'argent seul intéresse, voulaient "s'épargner le spectacle de la misère humaine." Un rapport de Delanau à Franchet, en 1827, apporta une conclusion partisane en prétendant que l'esprit de philanthropie était une "manifestation diabolique, un effort pour décatholiciser le pays", ce qui enflamma les esprits au lieu de les apaiser. Nous voyons donc à quel point la question de la charité et de la mendicité était d'actualité lorsque Stendhal écrivit Le Rouge et le Noir. Il faut noter qu'à cette époque, les grandes questions de réforme sociale en général soulevaient le plus vif intérêt. "Babouvistes, Saint-Simoniens, Communistes, Fourriéristes, se décorant tous du nom de socialistes, ayant tous pour but de changer de fond en comble l'organisation naturelle de la société", nous dit Heslot, proposaient les changements les plus radicaux. La question de men-

dicité se trouve donc liée à une question de réorganisation sociale et politique. Les changements proposés étaient, selon Heslot, "une attaque directe ou indirecte à la propriété." Les idées de Charles Fourier, fils de Besançon, ville chère à Stendhal, préconisaient la constitution de groupements humains vivant en communauté totale, partageant les revenus de la production de la communauté en capital (4/12), en talent (3/12) et travail (5/12) . Proudhon n'avait pas encore prononcé son fameux aphorisme: "La propriété, c'est le vol; il ne se dit pas en mille ans deux mots comme cela," mais les idées de Robert Owen, philanthrope et homme d'affaires anglais qui avait tant fait dans ses propres entreprises de Manchester et de New Lanark pour améliorer les conditions de travail de ses employés et développer l'instruction de leurs enfants, son système corporatif auquel on donnait le nom de "socialism", avaient pénétré la France, gagné les couches intellectuelles, encouragé les réformes sociales et par là, obligé les consciences charitables à se pencher sur le problème de la mendicité. Ce problème n'était pas nouveau, mais Owen le ravivait, en dénonçant les maux qui affligeaient la société humaine.

Avant même les secousses de la Révolution de 1789, en 1767, l'Etat avait créé des maisons de retraite et de bienfaisance qui tenaient le milieu entre les prisons et les hospices. Le décret du 24 vendémiaire, an II, les supprima et les remplaça par des maisons de répression où les mendiants fu-

rent confondus avec les malfaiteurs. Napoléon disait en 1807: "Arrêter un mendiant pour le mettre en prison est absurde! Il ne faut l'arrêter que pour lui apprendre à gagner sa vie par son travail," théorie sage qu'il mit en application. Le duc de Bassano, Ministre de l'Intérieur de l'Empereur, disait aussi que ces dépôts devaient être des asiles, "...établissements paternels où la bienfaisance tempérera la contrainte par la douceur, maintiendra la discipline par l'affection et ramènera au travail par le sentiment d'une honte salutaire." Comme on est loin de Valenod du Rouge et le Noir qui "fait imposer silence aux gueux."!

Par décret du 5 juillet 1808, on avait procédé à la création d'une maison centrale de bienfaisance pour chaque arrondissement et l'article 3 de ce décret stipulait que tous les mendiants se trouvant alors sans ressources étaient tenus de se rendre à ces établissements qu'on appelait pour cela: "dépôts de mendicité." De plus, nous dit Heslot, "tout individu condamné à l'emprisonnement pour délit de mendicité était conduit au dépôt, à l'expiration de la peine." (Heslot, op. cit. p. 28).⁹⁵

Malheureusement ces dépôts ne purent faire grand bien, "les états-majors absorbant à eux seuls la moitié des fonds qui leur étaient alloués." (op. cit. p. 28). Les oisifs encombrèrent ces dépôts. "Les dépôts de mendicité n'ont jamais

été peuplés que de ce qu'il y avait de plus vicieux dans la classe des pauvres."

Quand Stendhal, dans Le Rouge, nous parle du luxe de Valenod il a raison car on ne manquait pas, à l'époque, de signaler les extravagances effrontées de la vie luxueuse que menaient les directeurs des dépôts de mendicité.

Soixante-cinq dépôts furent créés en 1809 et 1813, mais trente-sept seulement furent organisés. Ils furent d'ailleurs presque tous supprimés dès les premières années de la Restauration, si bien qu'il n'en restait que deux ou trois du temps de Stendhal, dont l'un à Saint-Denis et un autre à Villers-Cotteret. (Voir Heslot, op. cit. p. 28).

La question de mendicité était tellement d'actualité et préoccupait tellement les esprits qu'elle donna lieu à des querelles et à des polémiques.

Les libéraux, voulant que l'Etat s'occupât du sort des pauvres, proposa la création d'une taxe générale qui servirait à l'amélioration de leur sort. E. Durieu veut que "les plaisirs du riche contribuent à l'amélioration de la condition du pauvre." (Heslot, p. 40), et il suggère un prélèvement d'un décime par franc sur les billets de spectacle. Mgr. de Sibour, archevêque de Paris, s'oppose à la loi de la

bienfaisance publique. Les libéraux en concluent naturellement que l'Eglise ne veut pas laisser la charité entre les mains de l'Etat car elle émanciperait trop les masses qui échapperaient ainsi à sa tutelle. Mgr. Sibour défend son point de vue: "...une charité imposée n'est plus une charité," dit-il et, pour appuyer son opposition, il explique que cet impôt ne donnerait que 300 millions et malgré tout, cela ne mettrait que 100 francs à la disposition de chaque pauvre. Les libéraux rétorquent: l'Eglise veut tenir les pauvres par le ventre, afin de pouvoir mieux les dominer: c'est pourquoi elle tient à ce que le soulagement des pauvres soit laissé à la charité privée, dont ils peuvent tirer les ficelles.

Le Rapport Cochin

En face de ces controverses, on décida de confier à une commission spéciale le soin d'étudier à fond la situation des mendiants et de proposer les moyens de remédier à leur déchéance. La rédaction de ce rapport fut confiée à un grand coeur, M. Cochin, maire du 12ème arrondissement, philanthrope et éducateur, fondateur de sept écoles primaires, qui travailla comme membre et rapporteur de cette commission. Ce rapport, connu sous le nom de Rapport Cochin, fut publié en 1829 sous le titre: Rapport lu en la séance du 27 mars 1829, tenu par le Conseil provisoire chargé des travaux préparatoires de la formation d'une maison de Refuge et de Travail, destinée à procurer l'extinction de la mendicité dans Paris. Editeurs,

Alexandre Mesnier, Libraire, Place de la Bourse, 1829. Imprimerie de M. Gregot, Rue Pignon No. 2.

Les dix-sept souscripteurs se divisèrent en trois comités:

"Le premier fut nommé comité d'études générales: il doit discuter les théories, constater les essais, préparer les règlements."

Le second fut nommé comité de comptabilité: "il doit donner son attention à tout ce qui peut favoriser les recettes, et contrôler les dépenses."

Le troisième fut nommé comité d'exécution: "il prend une part active à tous les détails d'organisation." (Rapport Cochin, pp. 6 et 7).

Pour comprendre l'importance attachée à l'époque à ce problème, il est intéressant de connaître la composition de ces comités: l'envergure de leurs membres indique que ce n'était pas seulement les libéraux qui s'intéressaient au sort des pauvres.

Le Comité d'études générales fut composé de:

M. le Duc de Caraman, Président

Le Duc de la Rochefoucauld-Liancourt, Secrétaire

Le baron Henrion de Pensey, premier Président de la Cour de Cassation.

Le baron Pasquier, Pair de France

Le Duc de Choiseuil, Pair de France

Dupin aîné, Membre de la Chambre des Députés.

Le Comité de Comptabilité fut composé de:

M. le marquis de Barbé-Marbois, premier Président de la Cour des Comptes, Président.

Vassal, Membre de la Chambre des Députés, Secrétaire

Le baron Séguier, premier Président de la Cour royale de Paris

Jean de Greffulhe

Chodron, Doyen des notaires de Paris.

Le Comité d'exécution fut composé de:

M. le Duc de la Rochefoucauld-Doudeauville, Pair de France, Président

Le Comte Alexandre de Laborde, Membre de la Chambre des Députés, Secrétaire

Le baron Ternaux, Membre de la Chambre des Députés

Le baron Lecordier, Doyen des Maires de Paris

Breton, Membre du Conseil général du département de la Seine .

MM les Préfets de la Seine et de Police, comme Présidents et M. Cochin, Maire du 12e arrondissement de Paris, comme Rapporteur, sont membres des trois Comités.

Nous citons tous ces noms pour bien signaler que c'était une grande partie de la noblesse administrative de Paris qui s'occupaient de ce problème de la mendicité. Ce rapport dont on avait beaucoup parlé et qui est encore souvent consulté aujourd'hui, commença par faire l'historique du problème et montrait comment depuis longtemps on essayait

sans succès d'enrayer cette plaie qui avilissait les meilleurs quartiers de la Capitale. Il mit en pleine lumière l'étendue du problème.

Depuis le 16e siècle, des efforts avaient été entrepris dans ce sens. En 1536, François Ier, après avoir levé des taxes énormes au profit des pauvres et mendiants, sans pouvoir parvenir à les éliminer, prit une ordonnance stipulant le bannissement de ces derniers. En 1639, il y eut une ordonnance de Louis XII les condamnant aux galères. En 1656, ordonnance de Louis XIV les condamnant au fouet pour la première fois, aux galères pour la seconde et les femmes au bannissement. En 1724, ordonnance de Louis XV, renouvelant les mêmes ordonnances, plus, nous dit Cochin, de "nombreux arrêts de parlement conformes à ces lois." Une loi du 30 mai 1790 ordonne aux mendiants de travailler dans leur lieu de résidence. Une autre loi du 13 juin 1790 "attribue des secours aux mendiants, pour les soutenir dans leurs voyages de retour au domicile de secours."

La loi du 24 vendémiaire an 2 (15 octobre 1795) dont nous avons parlé plus haut, créa dans chaque commune une agence de secours. Cette loi resta sans effet et c'est ainsi que par décret du 5 juillet 1808 le gouvernement ordonna l'ouverture d'un dépôt de mendicité dans chaque Département de la France. En 1810 le Code pénal, par les articles 274 et suivants, ordonna des sanctions sévères contre les mendiants trou-

vés sur la voie publique.

La pauvreté--nous dit Cochin dans son Rapport--se vit confondue avec la mendicité, l'infirme fut appelé à résider avec le fainéant, le vagabond survint pour insulter à la misère de l'aveugle et du vieillard, les communes ne furent point déchargées de la présence de leurs pauvres comme elles l'auraient été par des ateliers de charité; les pauvres furent exilés loin de leurs appuis naturels, et les départements se trouvèrent surchargés de l'obligation de nourrir un grand nombre d'êtres privés de leur liberté, abrutis par la misère et destinés à voir dissoudre dans l'oubli les restes d'une existence honteuse et inutile. (Rapport Cochin, op.cit. p.15)

Dans plusieurs départements les dépôts furent supprimés, ce qui provoqua une affluence des pauvres vers Paris dont les dépôts fonctionnaient sans arrêt depuis 1809. En 1828 , l'année du Rouge et le Noir , le Préfet de Police publia un arrêté spécial, ordonnant la prohibition la plus absolue de mendier et il fit appel en même temps à des soucripteurs pour la création d'une maison de travail. Des sommes considérables furent versées et le Préfet, ne sachant pas exactement quoi faire de tout cet argent, choisit une liste de dix-sept souscripteurs dont les noms figurent dans les trois Comités mentionnés plus haut, afin d'offrir des suggestions pour la création de cette maison de refuge et de travail et sur les moyens d'arriver à l'extinction de la mendicité dans Paris.

Par le rapport Cochin, nous apprenons que dans les deux centres de dépôt actifs de Paris, il y avait en tout

environ 1,200 mendiants: soit, six à sept cents à Villers-Cotteret et sept cent trente-cinq à Saint-Denis, vagabonds "condamnés par les tribunaux pour fait de mendicité et de vagabondage." (Rapport Cochin, op. cit. p.43). Le rapport lie le problème de la mendicité à celui de la prison: "Or, s'il résulte de nos calculs", dit le rapport, "que les mesures répressives du délit de mendicité aboutissent en définitive à augmenter le nombre des prisonniers, il est évident qu'en s'occupant d'éteindre la mendicité, il faut aussi s'occuper de l'amélioration du sort des prisonniers, ces deux questions sont connexes et inséparables." (Rapport Cochin, op. cit. p.51) .Et le Rapport conclut d'une façon optimiste sur les promesses que "le projet admirable d'éteindre la mendicité aura reçu son exécution complète à Paris en 1829." (Rapport Cochin, op. cit. p.52). Le Rapport recommande aussi, en concluant, qu'un aumônier soit attaché à la maison. L'abbé Chélan, en visitant le dépôt de mendicité, remplissait son devoir d'aumônier dans Le Rouge et le Noir.

C'est en pensant probablement à tous ces faits qui étaient d'une brûlante actualité et en songeant au rôle bien connu de M. Appert que Stendhal a placé ce personnage au début de son roman et lui a fait visiter la prison et le dépôt de mendicité de la ville de Verrières. Quant à ce fameux Valenod, directeur du dépôt dans Le Rouge, Stendhal a prétendu qu'en peignant le personnage, il a-

vait pris pour modèle son ami Victor-Casimir Michel, directeur du dépôt de mendicité de Saint-Robert, dans le Département de l'Isère. Stendhal alors a bien déformé son modèle car Victor-Casimir Michel avait peu de choses en commun avec l'ignoble Valenod. Il n'a pas vécu dans le luxe, mais plutôt dans sa modeste maison de refuge et n'aurait pas fait taire les malheureux qui chantaient des chansons car il partageait leur peine et, âme plus que charitable, les consolait de leur solitude. Victor-Casimir était un homme généreux qui prit la défense de ses pensionnaires contre les abus qui leur étaient imposés. Il mourut dans un état voisin de la pauvreté, après avoir pris une retraite anticipée pour "cause d'infirmités contractées au service de l'établissement". (lettre du 8 juin 1831, citée par Imbert, Les Métamorphoses de la Liberté, op. cit. p.482). Stendhal a dû dépeindre le personnage de Valenod d'après certains traits exprimés peut-être en sa présence par son grand-père, le Docteur Gagnon qui, rappelons-le, était membre de la Commission de surveillance du dépôt de mendicité de Grenoble et a pu connaître certains personnages malhonnêtes de ce dépôt. En tout cas, voulant faire oeuvre de satiriste, Stendhal force encore une fois la note car son parti-pris le pousse à voir en ce temps une époque de corruption. Nous savons bien que c'est faux. Au contraire la Restauration a connu une si belle période d'honnêteté administrative que les éléments de la droite s'en ser-

viront pour défendre leur prétention que seules les vertus de l'éducation soignée reçue par l'aristocratie donnent la moralité indispensable pour garantir la probité dans la gestion des affaires publiques.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Chapitre VIII

- 91 Nicolas Appert. Bagnes, Prisons et Criminels
(Paris: Guibert, 1836) , p. 22
- 92 (ibid) p. 24
- 93 (ibid) p.33
- 94 (ibid) p. 115
- 95 Heslot. Essais sur l'extinction de la mendicité.
(Paris: n.p.) p. 28

IX

Les réalités de l'époque et les personnages du roman.Le Maire de Verrières: M. de Rênal.

Le premier personnage que Stendhal nous présente dans Le Rouge et le Noir est M. de Rênal qui est à la fois un maire et un industriel. "1815 l'a fait maire de Verrières," écrit Stendhal à propos de M. de Rênal.

1815, la chute de l'Empire, le début de la Restauration. La fonction de maire étant au centre du grand problème de la centralisation qui a dominé toute l'époque, de 1815 à la parution du Rouge et le Noir. Ce problème était l'un des nombreux points de litige qui ont divisé les libéraux et les ultras de l'époque car chacun d'eux, tout en se méfiant du pouvoir central, entendait opérer la décentralisation de façon différente.

En 1816, Bonald avait pris position en faveur des communes qu'il considérait, avec les familles, comme les fondements naturels de la société. Villèle et La Gazette de France, nous dit Imbert, "voyaient dans la centralisation comme un vestige du despotisme de la Révolution et de l'Empire." (Imbert, Les Métamorphoses de la Liberté, op. cit. p.477)

Des réformes furent proposées qui eurent le don d'exciter les deux parties, chacune trouvant en elles, suivant son opinion, ou qu'elles étaient trop ou pas assez. Chaque fragment de liberté accordé aux municipalités était en partie, des privilèges et des droits arrachés à la Couronne, la liberté des municipalités se faisant nécessairement au détriment de l'absolutisme royal. La Gazette partit en guerre contre Le journal des Débats qui se félicitait de voir la nomination des maires réservés au Roi et recommandait aux membres de l'aristocratie de participer activement à la vie municipale, ce qui, écrivait-il était leur seule chance de "renouveler les titres que le temps avait détruits." (Imbert, op. cit. p.476). L'éternelle présence des jésuites se retrouvait--encore une fois--en cause car on les blâmait pour tout! Isidore Lebrun, dans sa pièce La bonne ville et le jésuite, introduisait ses spectateurs dans une France où la Congrégation remplissait les conseils municipaux de ses gens à elle. Le thème développé était que l'autorité administrative étouffe l'indépendance municipale, fait des maires, non pas les représentants de ses administrés, mais l'instrument docile et soumis du pouvoir central, manoeuvré par la Congrégation. C'est la position même de M. de Rênal dans Le Rouge et le Noir. Maire de Verrières, il est non seulement le protégé de la Congrégation (jusqu'à ce qu'il perde pied au bénéfice de Valenod plus généreux en largesses vis-à-vis du clergé) mais aussi le symbole de

la servilité en face du pouvoir royal. C'est le résultat même de la centralisation qui paralyse les initiatives des municipalités. Dans Le Rouge et le Noir, même le parapet du Cours de la Fidélité dont la construction ne devrait être qu'une simple initiative locale, doit être autorisé par le Gouvernement. Le Ministre de l'Intérieur s'y opposa et M. de Rênal dut faire maintes démarches à Paris.

Ce thème de la tyrannie administrative était couramment exploitée par la littérature de l'époque et Stendhal ne s'en privera pas non plus, lui qui entend se servir de faits vrais pour faire la satire de la société française sous la Restauration. En 1829, une réforme organisée par Martignac n'apporta aucun changement sérieux. Combattue par la droite ("C'est une constitution nouvelle," écrivait La Gazette, "qui rejette la France vers les temps de trouble et d'anarchie."), attaquée par la gauche, elle ne donna satisfaction à personne. Parmi les éléments progressistes, la Société "Aide-toi" ordonna une enquête sur la position des maires "vis-à-vis de la grande propriété et du clergé. Le Globe du 31 décembre 1828 conclut, à propos de cette enquête: "Que quelque place de maire ou de conseiller municipal vienne à vaquer, qu'une plainte soit formée par un citoyen réputé constitutionnel, le congréganiste, comme il y a un an, sera nommé à la place vacante..."

Le 3 septembre 1828, Le Globe présentait en ces termes les maires:

Le maire de la ville: On sait ce que pendant les dix dernières années sont devenues les municipalités du royaume; M. de Corbière avait le choix de leurs principaux magistrats et, dans ses projets contre-révolutionnaires, M. de Corbière n'était ni tiède ni timide. Quels admirables protecteurs des écoles que les hommes de ce pouvoir qui proscrivait les lumières, frappait les savants, détruisait les imprimeries et proclamait l'ignorance le premier besoin des sociétés modernes..."

Choisir un maire pour être un des acteurs principaux du drame c'était placer le roman sur un plan d'actualité. Une autre réalité est que le véritable M. de Rênal, Louis Joseph Michoud, fut, comme lui, maire de sa ville. Il fut installé comme chef de l'édilité de Brangues le 26 septembre 1830; il resta à ce poste jusqu'à sa mort le 5 avril 1855, à l'âge de 79 ans. Il se révéla un maire d'une sévérité plutôt ridicule, ainsi que le prouve un article de P. Saint-Olive: En marge de Stendhal. Quand M. Michoud de la Tour proscrivait les Ténèbres, Evocations, 8e série, 9e année, nos 75-76, janvier-février 1953. Le maire Michoud de la Tour prit un arrêté interdisant aux enfants de faire du bruit après l'office des Ténèbres en mémoire de la cohue causée par l'arrestation de Jésus, suivant la tradition liturgique. Cet arrêté mérite d'être reproduit au complet:

Depuis longtemps l'on s'aperçoit que des dégradations ont lieu dans l'église de cette commune et particulièrement au plancher de la tribune, lesquelles dégradations sont organisées par le bruit et ta-

page vulgairement appelés ténèbres, que font les enfans dans les derniers jours de la Semaine Sainte, bruit qui remonte à une époque d'ignorance et de barbarie et que nous devons regarder dans le siècle où nous vivons comme un scandale. Considérant que de semblables tapages ne doivent pas être tolérés aujourd'hui, le Maire usant des pouvoirs que lui donne la Loi, Arrête : Défense sont faites (sic) aux enfans de ne plus faire aucun bruit dans l'église après les offices des derniers jours de la Semaine Sainte. Enjoignons au garde-champêtre de cette commune de se tenir dans l'église les jours et heures où ces bruits avaient précédemment lieu et d'arrêter les enfans qui se permettraient de faire le moindre bruit, ils les conduiront en prison d'où ils ne sortiront qu'au préalable ils n'ayent payé les frais des procès-verbaux qui seront fait(sic) contre eux.

C'est l'image d'un maire conscient de son importance et qui ne badine pas avec les pouvoirs que lui confère sa haute autorité: c'est l'image même de M. de Rênal dans Le Rouge et le Noir.

Un industriel: M. de Rênal

Parler d'un industriel était une question d'actualité pour Stendhal qui, dès 1823, s'intéressait beaucoup aux théories de Saint-Simon et à la Querelle des industriels. Il avait écrit d'ailleurs sur ce sujet un pamphlet intitulé: D'un nouveau complot contre les industriels. Dans le Courrier Anglais, il avait déjà abordé le thème qui sera celui du Nouveau complot.

Aiguillonnés par l'exemple de l'Angleterre et pour arriver aux fortunes qui n'étaient plus possibles depuis la Charte, et même depuis la Révolution, toute une classe d'hommes ambitieux ou de nobles ruinés se lançaient dans l'industrie. L'optimisme qui s'ensuivit fit croire à des utopistes comme Saint-Simon que le monde entier allait connaître un nouvel âge d'or grâce à l'industrie. Stendhal écrit le 21 septembre 1825, à propos de la société nouvelle:

Elle est éminemment industrielle, c'est-à-dire qu'on y adore la richesse, qu'on y méprise la noblesse, et que, suivant elle, on doit céder à ce qui peut procurer des richesses. Ainsi, les courtisans qui adorent la richesse et qui, pour en obtenir, sont aux genoux des rois, et les négociants qui adorent la richesse et veulent l'obtenir en commerçant avec l'Amérique sont en guerre ouverte en France. Les deux parties haïssent également les philosophes qui prétendent qu'outre l'argent, il y a une certaine chose nommée vertu dont il faut aussi se souvenir quelquefois quand on prétend être heureux. (Stendhal, C.A. T. V, pp. 218, 219.)

Bien que Stendhal soit du côté des philosophes, il suit avec intérêt ce qui se dit ou s'écrit au sujet de l'industrialisme. Il lit Le Censeur européen où Charles Barthélémy, l'un "des plus puissants cerveaux de France" écrivait-il dans le London Magazine le 11 octobre 1825, fait paraître en collaboration avec Charles Comte, un traité intitulé La morale de l'industrie considérée dans ses rapports avec la liberté, dont Stendhal écrit qu'il "est un tableau fidèle de l'état de notre société durant les trente-cinq dernières années." Ce traité était le résumé d'un cours professé par Dunoyer à l'Athénée durant l'hiver de 1825. Dunoyer y affirmait qu'une grande "révolution opérée en France il y a trente-cinq ans, y détruisit, à peu près radicalement, l'ordre social des privilèges. Cependant les inégalités naturelles continuent d'exister." Il combat l'engouement pour les fonctions publiques, tel que celui qui portera M. de Rênal à rougir d'être un industriel et à être plus fier de sa place de maire de Verrières. "Le vice politique que je signale", dit Dunoyer, "c'est la disposition à vivre des ressources du public." Et cette passion était telle que, depuis Louis XIV, "c'était déroger que faire le commerce; il n'y avait de noble que les travaux de service public." C'est cette passion qui fera que, dans Le Rouge, Julien refusera d'épouser Elisa malgré la dot rondelette qui lui est offerte; c'est cette passion qui lui fera refuser aussi la place que lui offre Fouqué et qui est bien plus lucrative que celle de précepteur ou même de prêtre. Pour Julien, com-

me pour Stendhal, les commerçants ne sont que des "marchands de calicots." En commentant Dunoyer, Stendhal écrit:

Le Français en 1825 adore les places parce que, depuis Louis XIV, un homme ne passe vraiment pour noble que s'il exerce quelque profession payée par le Gouvernement; le commerce a toujours été avilissant; vous en voyez la preuve dans la comédie de Sedaine: Le Philosophe sans le savoir Il n'y avait de noble que les travaux rémunérés par le roi: ainsi en avaient décrété les classes qui s'étaient assuré le monopole de ces places et qui étaient dans la circonstance juge et partie. Les Français qui se distinguent plus par l'esprit et le talent que par le bon sens et qui préféreront toujours un bon mot ou une plaisanterie à un argument solide et concluant, ont pris aux nobles eux-mêmes leurs idées sur ce qui est "honorable"; aussi, ces derniers ont-ils naturellement proclamé que les occupations auxquelles ils s'adonnaient étaient les seules dignes de respect. Ce préjugé stupide et puéril conserve encore sa force comme vous pouvez le voir par l'exemple du banquier de Cent Mille francs par an qui désire une place de sous-préfet."

Si M. de Rênal rougit d'être un industriel, il ne faut pas trop en rire. De nos jours encore, en Amérique Latine ou en Europe, il y a plus de prestige attaché à la fonction publique qu'à la réussite dans le commerce ou dans l'industrie. Nous voyons en Amérique du Nord même, dans une société qui apparemment repose sur la responsabilité unique du travail, les grands capitaines d'industrie sacrifier des positions importantes dans les Conseils d'Administration des grandes Corporations pour le prestige d'une haute position dans l'Administration publique. Nous voyons les noms des plus riches familles américaines--les Rockefeller, les Harriman, les Kennedy--dans les ambassades ou les hautes fonctions publiques. Fernand Rude se trompe quand il blâme seulement le Grand Siècle et qu'il écrit:

L'appétit des places provoque, avec l'ambition des courtisans, l'esprit de servilité tel que la France l'a connu sous Louis XIV. Puisque tout doit venir du pouvoir, la vertu et la moralité des femmes comme des hommes, cèdent aux caprices du pouvoir. La corruption fatigue les consciences...corrompt les moeurs. Vous ne pouvez en sortir que par l'industrie. Les Etats-Unis donnent l'exemple d'une société industrielle où fleurit la liberté.

Certes, aux Etats-Unis, les possibilités économiques sont tellement vastes que l'individu peut penser plus facilement à l'alternative du travail dans le commerce ou l'industrie, mais ici aussi, comme ailleurs, très souvent, "la vertu et la moralité cèdent aux caprices du pouvoir." Beyle, tout en respectant les idées utopiques de Dunoyer ne voit pourtant en lui qu'un "économiste classique" qui refuse de toucher à la propriété privée. Stendhal, lui, pense à la répartition des richesses, se plaçant ainsi sur le même terrain que la plupart des théoriciens du socialisme du siècle dernier. Il prend connaissance du fameux article de Prosper Enfantin paru dans le no 6 du Producteur du 5 novembre 1825, article dont Georges Will écrit: "Cet article contient en germe le livre du Capital (de Karl Marx) et dont Plekhanov dit qu'il constitue "une étape dans le développement de la pensée socialiste." Stendhal retient cette phrase: "Le privilège que l'homme qui possède a, par rapport à celui qui ne possède pas, est de commander le travail à des conditions d'autant moins avantageuses pour les travailleurs qu'ils sont moins unis." (F. Rude: Stendhal et la pensée sociale de son temps ,op. cit., citation de la page 123) Il s'é-

lève contre certains industriels qui, "séduits par les étonnants succès de l'industrie, chez nos voisins, n'ont pas craint de mettre en principe que la capacité industrielle doit être placée au-dessus de toutes les autres capacités." (Cité par Rude, op. cit. p. 158)

Romain Colomb, jugeant plus tard l'oeuvre de son cousin: D'un nouveau complot contre les industriels, trouva que son cousin était même trop modéré dans sa condamnation de l'industrialisme.

Si Beyle vivait encore, "écrivra-t-il", et qu'il lui prît fantaisie de donner une nouvelle édition de sa brochure, combien il serait obligé, pour en faire un écrit de circonstance, de charger les couleurs. Elle n'offre plus en effet qu'une esquisse incomplète des travers que nous avons habituellement sous les yeux. Que voit-on partout ? La déification des intérêts matériels, le talent d'escroc admis comme valeur personnelle, des encouragements donnés à tous les charlatanismes. Celui qui refuse de se prosterner devant l'or et les cordons est un niais et un sot. Adieu donc la probité, le désintéressement, les sentiments élevés. Avoir de l'argent, des titres, des cravates, c'est là tout Beyle entrevoyant cette triste tendance dès 1825." (Cité par F. Rude, op. cit. p.160).

Dans le roman, Beyle reprend ce qu'il avait avancé dans sa brochure. L'âme de M. de Rênal est fermée à la tendresse et à la charité chrétiennes. Il poursuit à coups de pierres une petite paysanne qui s'est égarée dans ses sentiers tandis qu'il s'aplatit aux pieds du monarque avec ses flagorneries concrétisées par ce fameux Cours de la Fidélité aux plaques de marbre placées en plus de 15 à 20 endroits.

Fernand Rude, dans son ouvrage Stendhal et la pensée sociale de son temps, écrit que "dès le début de cette chronique de 1830, nous sommes en plein industrialisme". La petite ville de Verrières est remarquable par ses scieries hydrauliques, comme celle du Père Sorel, par ses fabriques de clous, par ses fabriques de toiles peintes. En parlant de l'industrie, en faisant de M. de Rênal un industriel, Stendhal traduit une réalité de l'époque, se met dans l'atmosphère de son temps. Quand il parle de gens à argent, c'est la querelle du Nouveau complot qu'il poursuit; quand il fait la satire des "deux nuances qui, de son temps, divisaient la société" , quand il parle du "philosophe de l'utile", même dans la coupe des arbres, de ces maudits noyers qui ne rapportent pas de revenu et qui coûtent quelques arpents de récolte parce que le blé ne peut pas pousser sous leur ombre, c'est la querelle qu'il poursuit: la lutte de l'utile, du pratique, contre la Beauté , la Vertu et l'Idéal.

Un Français vaniteux: M. de Rênal

Le maire de Verrières est l'incarnation d'une réalité de l'époque traduite par une idée chère à Stendhal: les Français de son temps sont les gens les plus vaniteux du monde et ne vivent que pour le "paraître" et pour l'opinion d'autrui. Stendhal, dans son roman, se met dans la peau de son héros ou plutôt il le met dans la sienne, car, lui aussi, il aime qu'on le regarde. Nous nous rappelons sa coquetterie quelquefois outrancière pour ses moyens, son désir de se faire remarquer dans les salons en scandalisant ses interlocuteurs. N'avait-il pas d'ailleurs conseillé à sa soeur Pauline, lors du mariage de celle-ci: "Regarde-toi passer dans cette circonstance" ? (Correspondance, T. III, p.100). La vie pour lui n'est qu'une pièce de théâtre où l'on est un acteur et "les autres" le public. Son héros, M. de Rênal, est le prototype de cet acteur. Il se pose, s'expose au public. Il est le contraire de l'être d'exception, Julien Sorel qui, lui, se regardera vivre mais du dedans et qui, jusque dans la mort qui sera son apothéose, cherche, non pas l'assentiment des autres, mais sa propre estime. M. de Rênal est vaniteux comme la plupart des Français de son temps, pense Stendhal. Sa conduite à Verrières en est la preuve. Il étale son importance. C'est en fonction d'autrui qu'il existe. C'est le verdict, l'arbitrage du public qu'il sollicite. Son moi est projeté sur l'extérieur car la satisfaction de sa personne, c'est à autrui qu'il la de-

mande et non à lui-même. Sa fonction, ses murs en pierres de taille, sa grande maison blanche sont l'expression de son moi qui a un tel désir de paraître qu'il transcende ses propres goûts. C'est cet orgueil, cette vanité morbide des Français de son époque que Stendhal transpose dans le roman. Le miroir, que dans Lucien Leuwen il "fait palcer pour se voir des pieds à la tête" lui sert dans Le Rouge et le Noir. Il est fier du reflet de son image qu'il voit dans le comportement de ses administrés dont "les chapeaux se lèvent rapidement dès qu'il apparaît." Il est heureux car le verdict des autres est en sa faveur: ils reconnaissent son importance. Il est admiré, respecté, couvert de croix et de titres et son orgueil en est tout enflé. Son narcissisme est une négation de l'égalité de l'autre et c'est presque inconsciemment qu'il blessera Julien par des paroles pleines de hauteur suffisante. Jalousie, vanité, désir de paraître, désir de dépasser ses semblables, tels sont les aiguillons des actions de M. de Rênal. S'il veut engager un précepteur pour ses enfants, c'est pour éclipser les "beaux chevaux normands" de M. de Valenod. C'est pour "tenir son rang" car il entend rester le premier personnage de Verrières. Ainsi sont les Français de son temps, pense Stendhal, vaniteux qui subordonnent tout au désir de paraître, en contraste absolu avec l'Italien qui sait vivre pour lui-même. C'était une idée chère à Stendhal. Il a beau nous dire que cette idée s'applique à cette France de la Restau-

ration et de la Congrégation, nous savons qu'elle remonte à bien plus loin, à l'époque même de sa jeunesse et de son début dans les Lettres. Il y a longtemps qu'il avait lu et recommandé à Prosper Mérimée Les Aventures du baron de Faeneste d'Agrippa d'Aubigné (paru en plusieurs fois de 1617 à 1630) livre dans lequel, par la bouche de son héros, l'auteur montre le danger de "prendre le paroistre pour l'estre." Dans un de ses écrits de 1804 (Correspondance, T.I p.229), il avait déjà écrit: "Un homme passionné ne pense qu'à soi; un homme qui veut de la considération ne pense qu'à autrui." Ces idées étaient d'ailleurs à la mode. Georges Blin, dans Stendhal et les problèmes du roman nous cite plusieurs phrases de Maine de Biran qui rappellent le ton et les critiques satiriques de Stendhal. Celui-ci connaissait Biran. Dans son Journal, Tome III, p.252, Stendhal avait écrit: "Il me semble que je ne connais le bonheur habituel que depuis la lecture de Biran." Il avait lu dans Biran: "L'homme qui a placé son existence hors de lui ne s'occupe plus de ce qu'il est en soi, ou dans sa propre conscience, mais de la manière dont il apparaît à la conscience des autres car il sait qu'il plaira, non par ce qu'il est individuellement mais par sa ressemblance au modèle en honneur dans la société qui l'entoure." (Maine de Biran, Oeuvres complètes, édition Tisserand, t .XVII, p.25) Ce texte est de 1848, mais avant même Biran, tout au début de sa carrière littéraire, dans ce Selmours vingt fois recommencé, Sten-

dhal montre comme trait principal de son personnage le prix qu'il attache à l'opinion des autres. C'est aussi l'attitude prêtée à Chamouriez dans Les Deux Hommes , l'une de ses premières compositions. "Le Qu'en dira-t-on, seule religion des gens à la mode", écrit-il.

Ce qui, d'après Georges Blin, a encore encouragé Stendhal à critiquer la vanité des Français et leur désir de paraître, et à les comparer avec les autres peuples, est probablement l'influence du livre De l'Allemagne de Mme de Staël, ouvrage dans lequel l'auteur compare la société du XVIIIe siècle avec celle des autres pays européens. Stendhal a dû se réjouir de lire: "La nation française était trop bouleversée. L'homme ne vivait que pour faire effet autour de lui. Loin de prendre en soi le sentiment de sa propre valeur, on cherchait dans les regards des autres l'idée qu'ils se faisaient de l'importance qu'on avait acquise parmi ses pareils." C'est le portrait de M. de Rênal dans Le Rouge et le Noir. Au début du roman, c'est par un aspect presque caricatural qu'il se présente à nous. Il est affairé, important, toujours à l'affût d'un gain matériel ou de considération de prestige, sacrifiant tout à l'opinion publique, ajoutant des arpents de terre à sa propriété pour agrandir le "château" , détournant le ruisseau public pour l'embellissement de sa maison, trafiquant avec le vieux Sorrel pour lui arracher quelques mètres de terrain, car M. de Rênal a "la manie de propriétaire" , faisant tondre d'une

manière barbare et "jusqu'au vif ces vigoureux platanes."

La société dans laquelle il vit gravite autour de sa personne: le curé, le directeur du dépôt de mendicité ,etc...

Pour "tenir son rang", il va jusqu'à la malhonnêteté administrative et c'est pourquoi il s'inquiète de l'inspection faite à la prison par M. Appert, avec la complicité du curé Chélan. A sa femme qui lui demande la raison de tant d'émoi puisqu'il "administre le bien des pauvres avec une scrupuleuse probité" , il répond par une fausseté "mais parce que cela nous distrait et nous empêche de faire le bien." Faire le bien! L'hypocrisie du maire! Il se comporte comme un arriviste, essaie de "dépasser" M. de Valenod qui, par ses largesses inhabituelles certainement très appréciées par l'Eglise, cherche à le supplanter dans l'esprit de la Congrégation. Et c'est pour dépasser Valenod qu'il introduit ce précepteur dans son foyer, ce qui provoquera le drame fatal.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - CHAPITRE IX

⁹⁶ René Fonvieille. Le véritable Julien Sorel (Paris: Arthaud, 1971), p. 265.

X

La famille Sorel ou Berthet

Au Chapitre IV du Rouge et le Noir, Stendhal nous présente la famille Sorel. Comme toujours, il a besoin d'un fait vrai, d'un "pilotis" sur lequel appuyer son imagination. Mais ce fait vrai, il brode toujours autour de lui, il l'étoffe; dans son récit, il projette son moi, ses préférences, ses répulsions, ses préjugés, ses antipathies. C'est ainsi qu'il fait oeuvre d'artiste. De même que Verrières n'est ni Dôle, ni Grenoble exclusivement, mais une combinaison heureuse arrangée par le génie de Stendhal, de même que Julien Sorel ne sera ni Antoine Berthet ni Laffargue, ou, plutôt, selon un mot heureux de Robert Casanova, ce sera "Berthet et Laffargue grandis de toute la hauteur de Stendhal."

Le Père Sorel, "comme on l'appelle maintenant depuis qu'il est devenu riche", n'était pas un coupeur de bois. Dans la réalité, le père d'Antoine-Marie (alias Julien Sorel), s'appelait aussi Antoine et, dans l'acte de naissance du véritable Julien, il est dit qu'il était "le septième enfant d'Antoine Berthet et de Jeanne Michoud." Les témoins figurant dans l'acte sont : François Trouillet, menuisier et François Maurin, fermier. Antoine-Marie, de son nom de baptême, est né le 4 mars 1801 (13 ventôse an IX).

Au contraire du père Sorel, Antoine Berthet, le père, ne semble pas avoir été l'homme sans scrupules, âpre au gain, roublard et méchant que nous montre Stendhal dans le roman. Tous les écrits de l'époque parlent de l'honorabilité de ce père de famille. Lui-même, Julien, parle de ses parents comme étant "pauvres mais honnêtes." Le procureur-général de Guernon-Ranville, dans son rapport au Garde des Sceaux sur l'affaire Berthet, écrit: "J'ajouterai que la famille de ce jeune homme offre toutes les garanties morales qu'on peut désirer et que son vieux père chargé de six autres enfants qu'il a élevés dans les meilleurs principes inspire le plus vif intérêt." (Cité par René Fonvieille, Le véritable Julien Sorel, Arthaud, Paris: 1971.) Stendhal prend plaisir cependant à dépeindre le père Sorel comme un homme sans coeur et sans aucune affection pour son "vaurien de fils." Stendhal, qui détestait son propre père, là encore projette son moi en étalant son propre préjugé. Il est vrai tout aussi bien que le père d'Antoine Berthet le chassa de la maison familiale à coups de bâton lorsqu'il apprit le renvoi de celui-ci du séminaire.

Au contraire du père Sorel, Antoine Berthet père ne semble pas avoir été un illettré non plus, d'après M. Fonvieille, si l'on en juge par "la signature qu'il a apposée au bas de la déclaration de naissance de son fils Antoine. Cette signature est bien formée et très déliée, avec un paraphe; elle surprend même de la part d'un ouvrier aux

mains calleuses."(R. Fonvieille, op. cit, p.43). Des rumeurs de l'époque insinuèrent qu'Antoine-Marie n'était pas le fils du vieux maréchal-ferrant, mais plutôt le fils de Louis Michoud qui, encore célibataire, avait engrossé, avant son mariage, sa cousine Jeanne Michoud. Certains auteurs, cités par M. Fonvieille, ont retenu cette hypothèse: L. Hastier, Mme Dominique André, Henri Raquin, Félix Merloz. La dureté de son faux père à son endroit de même que la tolérance de Louis Michoud envers le jeune Antoine semblent accorder créance à cette hypothèse mais ce ne sont que des apparences que rien d'autre n'a pu confirmer.

Beaucoup de gens ont été frappés de la différence, aussi bien morale que physique, qu'il y eut entre Antoine et ses frères, différence que Stendhal transporte dans le roman. Comme dans le roman également, le curé de la paroisse lui donne des leçons de latin, ayant découvert son intelligence précoce. Antoine sert la messe et se montre pieux. Naturellement, son ambition est de devenir prêtre, pour sortir de la médiocrité.

Pour mieux se mettre dans la réalité de son temps, Stendhal nous montre Julien fasciné par l'exemple de Bonaparte:

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6e, aux longs manteaux blancs et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'é-

tat militaire. Plus tard il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix..... Mais lorsque Julien avait quatorze ans on commença à bâtir à Verrières une église, que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place...N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on,Mgr l'évêque?.... Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences injustes; toutes furent portées contre ceux des habitants qui lisaient Le Constitutionnel. Le bon parti triompha.... Tout à coup, Julien cessa de parler de Napoléon. Voilà ce juge de paix, si honnête homme jusqu'ici, qui se déshonore, par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il faut être prêtre." Stendhal, Le Rouge et le Noir, op. cit. p.31

Stendhal introduit encore ici une réalité. Les quatre colonnes de marbre de l'Eglise de Besançon étaient vraiment devenues célèbres dans le pays, mais pas à cause de l'incident récent de l'affaire Berthet. Il faut remonter à plusieurs siècles en arrière pour retrouver l'origine de cette légende qui a persisté au cours des temps, jusqu'à arriver à celui de Stendhal et qui donna naissance autrefois à une lutte terrible entre les autorités religieuses et civiles lors de la reconstruction de ces colonnes de marbre. Cette querelle prit une proportion colossale qui dépassa le cadre administratif et séculier de la ville de Besançon pour arriver au sommet des pouvoirs religieux et temporel. Dans un article publié dans le Bulletin de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, en 1943 et relié

sous le titre de Procès-verbaux et Mémoires, Années 1940, 1941, 1942, édit. à Besançon, Jacques et Demontrond Imprimeurs, M. le Chanoine Clere, académicien titulaire, a lu en la séance du jeudi 26 mars 1942 une étude faite par lui sur la cathédrale de Besançon dans laquelle il nous décrit la querelle à laquelle donna lieu la reconstruction de ces quatre colonnes de marbre, après l'incendie de 1212 qui réduisit en cendres la cathédrale. Vraies et fausses accusations se succédèrent, les intrigues les plus violentes englobèrent le Vatican (dans la personne du pape Célestin), l'Empereur Henri III, l'archevêque Amédée de Besançon, etc... La reconstruction de la cathédrale devint non seulement une affaire d'Etat, mais aussi de vie éternelle. L'archevêque Amédée, dans sa Lettre aux fidèles exigeant de l'argent pour la reconstruction de ces fameuses colonnes, leur dit: "Agir autrement vous exposerait à encourir notre colère et notre indignation." (Bulletin, op. cit. p.5). Et M. le Chanoine Clere conclut :

L'architecte Delacroix,....attribuant à l'archevêque Humbert la reconstruction de l'Eglise, fait cette remarque au sujet des colonnes et des piliers..."en augmentant considérablement l'épaisseur des colonnes et des piliers par l'adjonction de groupes de colonnettes, Humbert reprit en sous-oeuvre les bases et leur donne un profil composé de mêmes subdivisions, mais plus minces et galbées selon le goût de l'époque. (Bulletin, op.cit. p,20)

Cette légende demeura présente à l'esprit des habitants de Besançon et c'est en pensant probablement à cette querelle que Stendhal relate l'incident qui oppose le juge au curé lors de la reconstruction de ces colonnes.

Julien Sorel (dans sa famille)

"Chien de lisard! Maudit hypocrite! Descends, animal!"
C'est par un violent coup de poing sur la tête que le père Sorel tire son fils Julien de sa rêverie. "Descends, animal! Eh bien, paresseux!" , ces expressions méchantes montrent les relations peu harmonieuses qui régnaient dans cette famille.

La brutalité du père de famille, son autorité incontestée et tyrannique sur la famille étaient monnaie courante à l'époque. "Mon père," raconte Sébastien Commissaire, fils d'un petit artisan rural, "était d'une sévérité excessive. Quand il commandait, il fallait obéir à l'instant, sans cela les coups suivaient de peu le commandement....Il croyait avoir le droit de battre sa femme et ses enfants, sans que personne eût rien à y voir....Je me rappelle avoir vu ces idées partagées par un grand nombre d'ouvriers." (Cité par Bertier de Sauvigny, La Restauration, op. cit.p.243). Les Mémoires d'Agricol Perdiguiet rendent le même son de cloche. "Le père," dit-il, "était sévère; souvent nous étions craintifs et tremblants en sa présence; il n'avait qu'à dire un mot, nous avions tous des ailes pour lui obéir. (B.de Sauvigny, op. cit. p.243.

Julien est donc tiré de sa rêverie par un coup violent sur la tête. Il rêvait, plongé dans la lecture du Mémorial de Sainte-Hélène, un vieux livre que lui avait laissé un

grand cousin, le chirurgien-major de l'armée de Napoléon. Il rêvait car son coeur et son esprit sont absents de cette scierie que font marcher ses frères robustes et costauds en équarissant de gros troncs de bois. Il n'est pas de leur monde. Il est si différent, moralement et physiquement. On dirait que c'est par une erreur du Sort qu'il se trouve égaré au milieu de ces êtres frustes et grossiers. Il rêve à d'autres horizons. Il est pâle, chétif, mais doué d'une volonté de fer qui se trahit dans ses grands yeux noirs qui savent exprimer la haine quelquefois. Comme Beyle, il connaît, lui aussi, la "haine impuissante". "Méprisé de tout le monde comme un être faible", il était la victime souvent des brutalités de ses frères qui le détestaient parce qu'il était délicat et instruit. Mais il savait ce qu'il voulait. Les êtres physiquement fragiles sont souvent capables d'une force de détermination extraordinaire. On dirait que la loi de compensation le veuille ainsi. Il y en a parmi eux qui se laissent briser par la médiocrité et la routine de l'environnement; ils ne peuvent aller loin. Il y en a d'autres cependant qui poursuivent si bien leur rêve intérieur qu'ils trouvent dans ce rêve même la force de caractère nécessaire pour éliminer tous les obstacles sur leur chemin. Les mauvais traitements qui lui sont infligés fortifient la détermination de Julien. L'enfance malheureuse forge l'âme, trempe le caractère chez celui qui a le feu intérieur que donnent l'idéal de s'évader et l'ambition de réussir. Les malheurs de l'adolescence fortifient la volonté de l'être fort au lieu de la briser. Julien, "ce diamant que rien ne peut rayer", est de

la race des forts. Sa volonté de fer est tendue vers un but: réussir dans la vie. Il doit forcer les portes de cette société qu'il voit de loin mais qui lui est fermée. Il lit le Mémorial de Sainte-Hélène car il a pris pour modèle l'Empereur. Il suit avec application la route de son ambition. Il apprend la bible latine par coeur, il étudie à fond la théologie. Il lui faut sortir de son milieu car c'est dans sa famille même que doit commencer la lutte pour sa libération. Si pour un père Sorel, avoir son nom écrit en gros caractères sur le toit d'une scierie et recevoir 6,000 francs pour la vente d'un terrain est une grande réussite, la réalisation d'un rêve très cher, Julien, lui, est de cette jeunesse formée par la Révolution, qui a entendu chanter les beaux slogans de Liberté, Egalité, Fraternité,, et qui réclame sa place dans le nouvel ordre social, une place où le mot Egalité n'est pas un vain rêve, mais permet à tout citoyen capable de se mêler à ce que "l'orgueil des gens riches appelle la société." Il lui faut sortir de ce monde de rustres car sa délicatesse, qui est une insulte à la vulgarité de ces rudes bûcherons, l'expose à toutes sortes de tribulations.

Stendhal, que ses besoins d'argent ont rendu solidaire de ceux qui n'ont rien, à qui l'indifférence des nobles de la Restauration fait regretter le temps de l'Empire, deviendra Julien Sorel. Il se dressera contre ce monde où "les fripons cherchent un appui dans la congrégation et l'hypo-

crisie....fait les plus beaux progrès même dans les classes libérales." (Le Rouge et le Noir, p. 258). Cependant ce que Stendhal n'a pu faire lui-même dans le monde réel, Julien le fera dans ce monde imaginaire qui va se créer. Il sera hypocrite, il feindra, il mentira. Il jouera la règle du jeu. En route pour la maison des Rênal, il jugea "qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église." (Le Rouge et le Noir, p. 238) Aucune vraie vocation n'entre en ligne de compte. Julien cherche à revêtir la soutane afin d'être en meilleure position pour "réussir" dans la vie. L'influence politique et temporelle, le pouvoir, la puissance, l'argent, voilà ce que représentent pour Stendhal la religion, toutes les religions. L'âme de Julien cache "la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune." (Le Rouge et le Noir, p.239). C'est un garçonnet inexpérimenté, 19 ans qui en paraissent 17. Mais ce qu'il n'a pas en connaissance du monde, il l'a en double par sa volonté toute tendue vers le succès. Il voit le défi, la bataille à gagner.

Chez certains individus, nés dans la médiocrité, jaillit parfois une étincelle qui allume le feu de l'ambition. La vie est une gageure et s'ils veulent aller de l'avant, c'est pas un désir instinctif, naturel, de forcer le destin pour arriver à l'échelon supérieur de la société. Julien, quoique d'une famille frustrée, porte en lui cet idéal. La soutane sera son arme. Elle reste la seule voie ouverte aux

ambitieux de cet âge qui sont sans appui politique car le recrutement du clergé de la Restauration se fait parmi les humbles, les campagnards. La noblesse aujourd'hui dédaigne une profession qui ne donne plus les grands avantages d'avant la révolution de 89. Cette carrière n'est plus lucrative. Pour Julien, ce ne sera pas une fin, mais un tremplin. Il se servira de sa soutane et de son collet blanc pour forcer les portes de la maison des Rênal ou de l'Hôtel de la Môle. C'est un passeport qui ouvre les portes de cette société qu'il voit de loin et dans laquelle il veut entrer. Les nobles, eux, ont un passeport: leur nom. Julien, lui, n'en a pas. Seule l'influence renaissante du clergé lui offre une opportunité d'avancer dans la vie. Etre précepteur dans une grande maison, être le confesseur de jolies femmes à Paris sont des ambitions conformes à ses vœux. D'autant plus qu'un nouvel éclat de prestige rejaillit sur le clergé. Après le Génie du Christianisme, l'idéal romantique replace l'homme dans la voie de Dieu. Le fracas, l'anarchie et les excès qui ont secoué en 89 une société qui voulait être sans Dieu, ont ramené l'homme, confondu, vers son Créateur.

Julien voit le défi, la bataille à gagner, et c'est par un cri de guerre : Aux Armes! qu'il prend la résolution d'aller chez les Rênal.

Julien Sorel chez les Rênal

Le voilà, le petit chérubin, qui s'avance vers son destin, l'âme endurcie par les brutalités de la vie, la volonté tendue vers les lendemains meilleurs, portant avec lui le coeur pur de l'adolescence, la sensibilité nue d'une nature débile. Il a eu un présage à l'église: dans le banc aux armoiries des Rênal où il s'est assis par un curieux hasard, il a lu, sur une feuille de papier: "Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le..." Il a vu du sang dans le bénitier.

Il pleure pour le moment devant cette grande maison à pierres taillées; il fuit l'enfer du foyer familial mais redoute en même temps cet univers de riches qu'il n'a fait qu'entrevoir dans son rêve d'adolescent. L'émotion, l'angoisse le font pleurer. Il sait que la lutte va commencer car il est déjà "l'homme malheureux en guerre avec la société."

Il est d'abord émerveillé par ce qu'il voit de ce monde de riches: une jolie femme, une belle maison. Le choc est adouci par cette voix tendre de femme qui l'appelle "monsieur" et le supplie de ne pas fouetter ses enfants. Il va avoir 19 ans et n'a connu jusqu'ici que les brimades de son père, de ses frères, à part les élans généreux de l'abbé Chélan.

Il est triste de n'avoir connu que "l'autre coté" de la vie, le coté des pauvres. Il tremble et pour se rassurer, pour briser tout de suite la barrière de l'inégalité, son orgueil farouche lui donne l'idée audacieuse de baiser la main de Mme. de Rênal.

La vraie égalité n'existe que dans l'absence de condescendance. La distance atténuée par les doucereuses manières de la pitié ou de la politesse n'est qu'hypocrisie. Les vrais égaux se baisent la main, s'embrassent, se caressent, s'aiment. Et c'est pour forcer Mme de Rênal à cette égalité, qui est la seule vraie, qu'il conçoit l'idée folle de l'aimer, et la stratégie audacieuse de se faire aimer d'elle. C'est la seule façon d'apaiser son orgueil farouche, de la ramener à lui ou de s'élever à elle. Il faut la compromission du coeur et de la chair, de l'âme et des sens, de l'esprit et du corps. Ce n'est même plus une gageure, mais un devoir. "Il y aurait de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile, et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un petit ouvrier à peine arraché de la scie." (Stendhal, Le Rouge et le Noir: Editions La Pléiade, Gallimard, 1952, pp. 244-245).

Lui, vaincu de la société, il réclame sa part de l'intimité à l'être qui est si loin de lui dans l'échelle so-

ciale. Le vrai rapprochement n'est qu'à ce prix. Son orgueil ne peut être satisfait que par le partage comme il se fait entre égaux. Il refuse d'accepter son rôle de vaincu. Et c'est parce qu'elle sera elle-même touchée par cet élan d'enfant que Mme de Rênal, si privée de tendresse spontanée et véritable dans ce milieu conventionnel de fanfarones et d'hypocrites où elle vit qu'elle sera prête à ouvrir son coeur à ce garçonnet, sans esprit de mal.

On intègre Julien tout de suite à la vie conventionnelle de cette nouvelle société. On lui met la redingote, on l'habille de noir, avant même que les domestiques le voient, car il est une pièce dont on a fait l'acquisition et dont on veut être fier, comme les collectionneurs sont fiers de leurs pièces rares. Il faut pousser Valenod à l'envie. Il faut faire impression. Julien entre dans le jeu, débite des phrases de latin aux regards béats d'admiration de la maisonnée, et de Mme Valenod et de Charcot de Maugiron. Le coup a porté: Rênal est fier. Il en a eu pour son argent. Julien récite le latin et ne parle de Napoléon qu'avec horreur, car il est sur ses gardes: cette maison, c'est une maison ennemie. Il se rappelle à tout instant, qu'il est fils de charpentier, qu'il est l'adversaire de cette société. "...les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point". (Le Rouge et le Noir, p.248) Au chapitre VI, dans une seule page, le mot "haine" ou verbes ou

expressions qui expriment la haine sont relevés neuf fois.

Il y avait certains dîners d'apparat, où il put à grand-peine contenir sa haine pour tout ce qui l'environnait. Un jour de la Saint-Louis entre autres, M. Valenod tenait le dé chez M. de Rênal. Julien fut sur le point de se trahir; il se sauva dans le jardin, sous prétexte de voir les enfants. "Quels éloges de la probité"! s'écria-t-il; "on dirait que c'est la seule vertu et cependant quelle considération, quel respect bas pour un homme qui évidemment a doublé et triplé sa fortune, depuis qu'il administre le bien des pauvres! Ah! monstres!monstres!" (Le Rouge et le Noir, P. 249).

Julien prend le parti des pauvres, s'identifie à eux, s'incarne en eux. Leur cause est sa cause. "Et moi aussi je suis une sorte d'enfant trouvé, haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille." Satire de la famille qui le hait parce qu'il est trop délicat, trop différent d'elle....Satire de la société qui le hait parce qu'il est pauvre. "Julien trouvait Mme de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté" (p.249). Sa beauté, son élégance naturelle, c'est le contraire de la vulgarité et de la grossièreté qui ont été jusqu'ici son lot, dans le milieu où il a été élevé. Elisa, la femme de chambre l'aime, mais il la repousse. Il vise plus haut. Il veut sortir de sa classe, forcer les portes de cette société qui la rejette. C'est à Madame de Rênal qu'il vise: ce sera consacrer son égalité. Il n'est pas un Don Juan en quête d'amour ou d'aventures faciles. L'amour, pour lui, c'est aussi une arme.

Quelles étaient les réactions du véritable Antoine Berthet? Nous voyons encore une fois Stendhal se servir de la réalité quitte à la déformer, pour la plier à l'image du héros qu'il veut créer. Victorine Subit, la petite-nièce de Louis Michoud de la Tour qui, lasse d'écouter de fausses légendes, décida d'écrire la vérité basée sur la tradition orale de sa famille, écrit: "A son arrivée dans la maison, il fut traité comme s'il eut été de la famille; les vieux serviteurs voyaient en lui le futur prêtre, le prévenaient comme s'il n'eut pas été de leur condition. Son instruction le plaçait au-dessus d'eux. Mme Michoud se mit à le traiter comme un ami." (R. Fonvieille, op. cit. p.60) Jusque là, l'image correspond bien à celle de Julien Sorel. Stendhal, dans son roman, nous fait part de l'attitude béate de la domesticité en face de Julien récitant des vers latins. "Ah, mon Dieu! le joli prêtre!" s'extasia la cuisinière. (Le Rouge. p.247). "Froid, impassible, et cependant aimé, parce que son arrivée avait en quelque sorte chassé l'ennui de la maison, il fut un bon précepteur." (Le Rouge et le Noir, pp. 248-249).

"Cependant aimé" , cela confirme l'opinion de Victorine Subit à propos d'Antoine Berthet. Mais Stendhal va dévier de ce modèle car Berthet ne fut pas, dès le début, le jeune homme en quelque sorte aigri que se révèle Julien Sorel. De celui-ci en effet, Stendhal écrit: "Pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il

était admis, à la vérité au bas de la table, ce qui explique peut-être la haine et l'horreur." (Le Rouge et le Noir, p. 249). Cette image ne ressemble plus à celle de Berthet. Celui-ci, lui-même, au procès avoue: "Mes jeunes élèves devinrent l'objet de ma plus tendre affection, et je ne tardai point moi-même à gagner la bienveillance et l'amitié de tout le monde. Je remplissais avec zèle les soins qui m'étaient confiés. La paix revint dans mon coeur." (Cité par R. Fonvieille, Le véritable Julien Sorel, op. cit. p.60). Puis il avoue encore l'influence envoûtante que Mme Michoud avait eue sur son coeur: "Je me trouvai transporté dans un monde où mes yeux rencontraient à chaque pas les images dont mon coeur s'était bercé jusqu'alors." Images de félicité d'un intérieur bourgeois heureux. N'est-ce pas le cri de Julien: "Hier encore mon père me battait. Que ces gens riches sont heureux!". (Le Rouge et le Noir, p.244). Alors que Stendhal fait de Julien un cynique et un ambitieux qui veut forcer Mme de Rênal à l'égalité par la compromission du coeur et des sens, Antoine Berthet a été naturellement, candidement et naïvement séduit par la présence de Mme Michoud. N'oublions que, d'après Edouard Herriot, "Antoine fut installé avec les enfants dans la chambre contiguë de celle de Mme Michoud, dont la séparation était constituée par une mince cloison dans laquelle s'ouvrait une porte de communication." (R. Fonvieille, op. cit. p.60). Lui-même, Berthet, avoue qu'il portait "un coeur trop sensible et des pas-

sions trop violentes pour tromper et étouffer la voix et les besoins de la nature." (R. Fonvieille, op. cit. p. 61). Ce qui est arrivé à Berthet, c'est ce qui aurait pu arriver à n'importe quel jeune homme, tourmenté par l'appel des sens que soulève la puberté de l'adolescence en présence de la chair et de la présence voluptueuses d'une femme jeune et jolie, douce et rêveuse.

Ce voisinage devait conduire inévitablement à une passion débordante que le jeune homme ne put réprimer. C'est par une lettre, dit Victorine Subit, que l'infortuné Antoine osa se déclarer à Mme Michoud, une lettre qu'il déposa en un endroit où Mme Michoud ne pouvait manquer de la découvrir. (C'était d'ailleurs courant à l'époque). Sa passion était encore alimentée par la lecture des romans à la mode que Mme Marigny (La dame Derville du Rouge) avait l'habitude d'apporter à sa cuisine quand elle venait en vacances à Saint-Victor. Ces lectures soulevèrent un tourbillon de passions dans les veines du jeune homme et "un jour il fit une autre déclaration d'amour avec son sang qu'il avait fait couler par piqûre d'épingles et il plaça la lettre sur le Christ d'ivoire que Mme Michoud avait dans sa chambre." (R. Fonvieille, op. cit. p. 62).

Il est ainsi tombé amoureux sans les raisonnements savants et calculateurs de Julien Sorel dans Le Rouge. La ja-

lousie même qui a poussé Antoine Berthet au geste fatal est une preuve de la sincérité et de la violence passionnée de son amour.

Comme Julien Sorel, Antoine Berthet est chassé de cette maison. Ici encore, Stendhal utilise une des réalités de la situation. Nous nous rappelons qu'à un moment, Julien Sorel dit à Mme de Rênal: "Sauvez-moi la vie...vous seule vous le pouvez; car vous savez que le valet de chambre me hait à la mort. Je dois vous avouer, madame, que j'ai un portrait; je l'ai caché dans la paillasse de mon lit....Vous seule, madame, pouvez dans ce moment entrer dans ma chambre; fouillez, sans qu'il y paraisse, dans l'angle de la paillasse qui est le plus rapproché de la fenêtre, vous y trouverez une petite boîte en carton noir et lisse." (Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 271).

Victorine Subit, la descendante des Michoud, parlant du renvoi de Berthet, nous dit ceci:

Ce n'est pas sa conduite qui le faisait chasser de partout mais sa politique; il prêchait la révolte; c'était un ami à Paul Didier...
A cette époque, les sommiers n'avaient pas fait leur apparition; les lits étaient garnis de feuilles de maïs et chaque année on vidait la paillasse pour sortir celles qui étaient tombées en poussière et en remettre de nouvelles. Berthet ignorait ce détail. M. Michoud, n'ayant pas à sortir, présidait à ce travail qui était fait par deux hommes, manoeuvriers. Lorsque les deux hommes eurent enlevé la paillasse,

M. Michoud aperçut des papiers attachés avec un petit ruban...Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il vit que ces papiers étaient une conspiration contre le gouvernement, que Berthet correspondait avec des hommes qui voulaient changer la France.

M. Michoud, qui avait été assez éprouvé par la Révolution, par la perte de son frère, fit appeler Berthet et lui ordonna de faire sa malle." (R. Fonvieille, op. cit. pp. 65-66). Voir aussi: L'Affaire Berthet racontée par une petite-nièce de Louis Michoud., par V. del Litto, Stendhal-Club, No. 14, 15 janvier 1962.

Comme l'a fait remarquer M. Fonvieille, dans son ouvrage Le véritable Julien Sorel, Victorine Subit s'est trompée car la conspiration Didier avait eu lieu bien longtemps auparavant. Jean-Paul Didier était monté à l'échafaud le 10 juin 1816, bien avant le renvoi de Berthet de la maison Michoud en 1822. Toujours est-il qu'encore une fois, Stendhal s'est servi d'une allégation vraie, d'un fait réel pour créer un des chapitres de son roman. Quand les demi-soldes se réunissaient à Grenoble, à la Brasserie Mirandon, ils manifestaient souvent leur hostilité au régime qui les laissait presque mourir de faim. Grenoble était une ville bonapartiste, qui avait manifesté son attachement à l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe.

Stendhal traduit donc une réalité de l'époque en mettant ces sentiments bonapartistes dans le coeur du jeune Julien Sorel, car l'Empereur représentait encore une idole pour cette jeunesse et pour l'ancienne armée impériale.

(R. Fonvieille, op. cit. p. 214).

La description du physique de Julien répond presque point par point à celui de Berthet.

C'était, nous dit Stendhal, un petit jeune homme de dix-huit, dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu...Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant...Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille...

Dans le dossier criminel des Archives du département de l'Isère, on relève deux documents: le procès-verbal de gendarmerie en date du 22 juillet 1827 et l'arrêt de renvoi du 15 septembre de la même année. Les deux documents donnent un signalement légèrement différent: Le procès-verbal de gendarmerie le décrit: "taille: 1,652m; cheveux et sourcils: châtain foncé; front découvert; yeux noirs; nez ordinaire; bouche moyenne; menton rond; visage ovale; teint coloré."

L'arrêt de renvoi du 15 septembre: taille: 1,652m; cheveux et sourcils noirs; front couvert; yeux roux; nez pointu; bouche grande; menton long; visage ovale; teint pâle; barbe noire." (R. Fonvieille, op. cit. pp. 47-48).

Ceux qui l'ont vu au procès, disent qu'il avait les yeux noirs. Des yeux brun foncé peuvent paraître noirs, de loin, nous dit M. Fonvieille.

En ce qui concerne l'application de la loi qui le condamne, Julien, dans le roman, page 646, dit: "L'article 1342 du Code pénal est clair."

Le fait réel est que le Code pénal qui se trouvait en vigueur lors de la parution du Rouge et le Noir, est celui qui fut promulgué par la loi du 22 février 1810. Ce Code pénal ne renfermait que 484 articles et n'avait pas, par conséquent, d'article 1342. Julien tombait sous le coup des articles 296 et 302 du Code pénal alors en vigueur. Mais ce ne sont que de ces petites déviations de la réalité auxquelles Stendhal nous a accoutumés.

En ce qui concerne les traits moraux, la ressemblance de Julien avec Antoine Berthet était encore plus frappante. René Penjeon, un camarade de classe de Berthet, nous a laissé ses souvenirs dans une brochure de sept pages: A propos de Stendhal, publiée par son fils à Lille, Imprimerie Laroche-Delattre, 1903. Dans cette brochure, René Penjeon décrit ainsi Antoine Berthet:

Je vois encore devant mon bureau sa figure longue et blanche, ses yeux noirs, grands ouverts et fixes. C'était un jeune homme de seize ans (en réalité il était âgé de 17 ans), frêle et délicat. Le son de sa voix douce et fine avait presque toujours une expression d'humeur plaintive. Il ne jouait jamais; le plus souvent à part, dans un coin, contre une colonne, il s'occupait seul de je ne sais quoi ou regardait jouer. Il s'occupait assez peu de ses devoirs de classe et cependant son esprit ne paraissait jamais inoccupé; du reste rien de bien étrange ou de bien remarquable en lui. Je me souviens seulement qu'il était susceptible, irritable et supportait avec impatience, colère et dédain les réprimandes de ses maîtres. (R. Fonvieille, op. cit., pp. 53-54).

On ne saurait nier que Julien Sorel fût "susceptible," "irritable" supportant "mal les réprimandes de ses maîtres."

Ses propos qui effraient Mme Derville, sa colère qui le fait bondir sur un poignard dans le but de frapper Mathilde de la Môle, montre assez à quel point Julien Sorel est irritable. Aux reproches amers de M. de Rênal, Julien répondit par une attitude hostile qui attire les remarques de Mme Derville:

Monsieur Julien, de grâce, modérez-vous; songez que nous avons tous des moments d'humeur... Julien la regarda froidement, avec des yeux où se peignait le plus souverain mépris. Ce regard, continua Stendhal, étonna madame Derville, et l'eût surprise bien davantage si elle en eût deviné la véritable expression; elle y eût lu comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre. (Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 270).

XI

Madame de Rênal

Au milieu de ce monde égoïste et féroce apparaît, dans la famille, une figure douce et timide, candide au point de paraître incapable de distinguer le mal du bien, âme simple et naïve s'ouvrant à l'adultère inconsciemment, victime de son cœur plutôt que de ses sens.

Jusqu'ici, elle avait existé mais elle n'avait pas vécu.

Elle subissait doucement l'autorité de son mari, ne se rendant même pas compte de l'ennui qui pesait sur elle dans cette petite ville de province. Au contraire de Madame Bovary, il semble qu'elle ne demandait rien d'autre à la vie que de continuer à élever ses enfants dans le devoir et la vertu. Vertueuse, elle l'était: n'avait-elle pas refusé les avances de ce riche Valenod? "Pourvu qu'on la laissât errer seule dans son jardin, elle ne se plaignait jamais. C'était une âme naïve qui jamais ne s'était élevée même jusqu'à juger son mari et à s'avouer qu'il l'ennuyait." Vivant plus pour ses enfants que pour son mari, plus mère qu'épouse, elle ne concevait pas que la vie fût autrement. Quel contraste avec l'insatisfaction et les désirs brûlants de Madame Bovary pour tout ce qui rappelle ou suggère Paris!

Elle, Louise de Rênal, n'est pas une femme du monde et c'est justement à cause de sa naïveté de provinciale qu'elle se trouvera sans défense en face de Julien qui lui apporte la nouveauté de l'amour. Ce jeune homme frêle, svelte, mince, beau, qui portait son idéal sur son visage aussi bien que dans son coeur, était fait pour attirer une femme délicate dont les sentiments ont été longtemps endormis entre le devoir conjugal et ses devoirs de mère. Elle le trouvait si différent des autres! Valenod, qui lui faisait la cour, était un être grossier et tonitruant. M. de Rênal, son mari, un suffisant et un vaniteux, plus intéressé à la considération du monde qu'à la douceur de la vie de foyer. Elle avait vécu sans penser même à l'amour, ses devoirs de famille, qui se déroulaient dans la routine banale d'une vie sans passion, lui paraissant tout ce qu'il y avait de possible entre un mari et une femme. D'ailleurs, de tous ces grossiers provinciaux qui l'entouraient, Rênal était encore celui qui était le plus près d'elle par la naissance et les manières. Mais elle ne l'a jamais aimé et lui, non plus. Il l'avait épousée parce qu'elle était l'unique héritière d'une tante riche, qu'elle était jolie et pouvait faire agréablement partie de l'ameublement et du décor dont il a besoin pour augmenter son prestige. Satire de cette société. Ainsi se font les mariages entre les riches: dictés par l'intérêt et par le nom. Satire oblique car Stendhal n'attaque jamais de front, ne mentionne jamais explicitement ses criti-

ques. C'est par allusions et hypothèses qu'il nous porte à tirer nos propres conclusions. Il ne nous en impose jamais aucune.

Dans ce monde de riches, où prédomine l'intérêt, aucun de ces élans spontanés et passionnés que l'on trouve chez les classes humbles. D'ailleurs, là, les besoins qui cimentent les coeurs n'existent pas. Dans les familles déshéritées, l'union des sens et la soudure des âmes se trouvent renforcées par les besoins et les privations partagés en commun. La lutte pour la subsistance journalière a une priorité chez les pauvres qui n'existe pas chez les riches. On n'accorde pas de prix à ce dont on n'est pas privé. On ne fait même pas attention à l'air que l'on respire.

Entre de Rênal et sa femme, il n'y a pas de communication affectueuse. Il la raille grossièrement si elle s'inquiète de la maladie d'un de leurs enfants. Elle, aussi, ne l'aime pas: elle l'a épousé par convenance, sans aucun élan du coeur. Aussi sera-t-elle une proie facile qui se laissera glisser insensiblement, sans s'en rendre nullement compte, sur la pente de l'adultère.

Certaines femmes--la plupart!--ont ce don exceptionnel de pouvoir se dédoubler, pour ainsi dire, en face d'une aven-

ture probable, pour ne pas se confronter avec elles-mêmes, afin d'être capable de se donner à un autre sans engager leur moi. Pourvu que la convention demeure tacite, pourvu que le désir ou le sentiment ne soient pas formellement exprimés, elles ne se sentent pas coupables. L'amour silencieux, non avoué, est celui qui triomphe le mieux de la vertu féminine, celui que les femmes acceptent le plus facilement. Julien le sait bien, qui ne veut pas rester seul en face de Madame de Rênal après qu'elle lui eût laissé sa main. Car, seule envers lui, les paroles échangées ressembleraient à un aveu, à un engagement formel et formulé. L'abandon silencieux de sa main entre celles de l'homme qu'elle aime déjà n'est qu'une acceptation tacite. Il n'est pas un engagement, ni une compromission, mais une vague complicité qui reste dans la zone souterraine du subconscient. Mais que Madame Derville se lève et que les deux amants soient seuls, face à face, la situation de non-aveu n'existerait plus, une attitude explicite ferait monter l'engagement à la surface de la conscience, obligerait Madame de Rênal à se regarder elle-même et à s'avouer consentante à se donner. La psychologie féminine s'accommode mal de cette franchise d'une position directe. Tant qu'elle n'avouera pas son amour à Julien, elle se sentira non coupable. D'ailleurs son argument spécieux est tout prêt pour apaiser sa conscience: "Je n'enlève rien à Rênal pour le donner à Julien." C'est la consolation de ces êtres fragiles qui cèdent à l'amour sans ja-

mais parler d'amour...

Julien est heureux, loin des hommes, loin de la scierie paternelle, loin de ses frères, de son père, de la médiocrité de Verrières. Les souvenirs amers sont loin de lui, "Pour la première fois de sa vie, il ne voyait point d'ennemis." (Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 265).

Lorsque dix heures sonnent, qu'il a saisi la main de Madame de Rênal, il est inondé de bonheur. Il efface par ce geste la médiocrité de sa naissance et il a gagné la première grande bataille de sa vie. Ce n'est point l'amour qui le grise mais la joie du nivellement enfin atteint. Il s'est élevé à l'échelle humaine vers ce qui était, à ses yeux, inaccessible. Il n'est plus le domestique de Madame de Rênal mais son maître car il l'a conquise; il n'est plus le domestique de Mr de Rênal mais son égal car ils partageront dorénavant le même coeur et bientôt le même corps de femme. Quelle ivresse! "il avait fait son devoir, et un devoir héroïque!"

Monsieur de Rênal a beau le blâmer, l'insulter parce qu'il n'a pas fait étudier les enfants, il est tellement grisé par sa rêverie qu'il n'entendra rien des insultes de son patron et c'est seulement quand celles-ci se feront humiliantes qu'il se réveillera de son rêve et se replacera

dans l'amère réalité de sa position d'inférieur. Il relèvera le défi et sa haine éclatera violemment. Un commentaire succinct de Stendhal flagellera de Rênal: "Rien n'était laid comme cet homme important ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer."

Voilà les gens riches, se dit Julien et Madame de Derville, effrayée, crut lire dans les yeux de Julien "comme un espoir vague de la plus atroce vengeance.!" "La haine qui animait Julien contre les riches allait éclater."

(Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 270).

Dans sa colère, il devient injuste; il embrasse dans une même haine Madame de Rênal, Mme Derville, toutes celles qui sont pourtant de son parti, même les enfants: "Ces enfants me caressent, dit-il, comme ils caresseraient le jeune chien de chasse qu'on a acheté hier." Il se drape dans un orgueil majestueux et va demander raison à Monsieur de Rênal. "Je puis vivre sans vous, monsieur...Je sais où aller en sortant de chez vous." Le coup porte. Mr de Rênal lui offre une augmentation d'appointements. C'est par l'argent, par l'argent seulement que les riches croient pouvoir racheter les humiliations qu'ils infligent aux humbles. Le vil métal a tellement de valeur à leurs yeux qu'ils croient pouvoir consoler les humiliés avec une poignée d'or. Quelle méprise! "Le maire de Verrières était bien toujours à ses

yeux le représentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre." (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, p.276).

Madame de Rênal, par son humilité, la simplicité de ses goûts, sa dévotion à son foyer, sa mise ordinaire du début, sert de repoussoir pour exposer l'extravagance et le snobisme des femmes de cette société de province qui font chercher à Paris, chapeaux, robes et corsages, pour mieux se faire voir et admirer. Sa délicatesse fait d'elle une exception dans ce monde frivole, fourbe, corrompu et grossier.

Ainsi, Julien rencontrera dans le monde adverse le seul être vraiment digne qui soit. C'est ce qui ajoutera à sa confusion. Il arrive avec des idées préconçues, tout prévenu contre ce monde de riches, et voilà que l'un de ses premiers contacts est justement l'une d'elles, mais délicate, féminine, simple et naturelle. Elle n'est ni corrompue ni sophistiquée; elle est le contraire du prototype de cette classe tel que Julien se l'est déjà mis dans la tête. Sa naïveté, sa beauté devraient le désarmer, mais "il la haïssait à cause de sa beauté."

C'est que la beauté de Madame de Rênal l'attire invinciblement et le désarme alors que tout son être était prédisposé à la haine.

Si Julien n'avait rencontré que des âmes fourbes en face de lui, sa haine se serait justifiée et serait en accord avec l'idée qu'il s'est faite du monde. Mais le voilà dans cette maison en face de Madame de Rênal qui l'aime sincèrement, d'Elisa qui veut l'épouser innocemment. Ces bonnes fortunes, auxquelles il ne s'attendait guère, ajouteront à sa confusion.

Comment était la véritable Madame de Rênal?

Comme dans le roman, Jeanne-Françoise-Eulalie Giraud, épouse du sieur Michoud de la Tour, avait fait ses études au pensionnat du Sacré-Coeur, probablement à Lyon, où elle resta jusqu'à l'âge de dix-huit ans et demi. Elle était née le 14 janvier 1790 et résidait à Morestel. C'est au pensionnat du Sacré-Coeur qu'elle rencontra Françoise Mari-gny (Mme Derville, dans le roman), qui joua un rôle si important dans le drame. Elle recevait à la fois les confidences et de Mme Michoud et d'Antoine Berthet.

Cette pauvre Mme Michoud était--comme Mme de Rênal dans le roman-- tourmentée par le souci de la santé de ses enfants car le sort semblait s'acharner contre elle.

Stendhal nous dit, dans Le Rouge et le Noir:

Jusqu'à l'arrivée de Julien, elle n'avait réellement d'attention que pour ses enfants. Leurs petites maladies, leurs douleurs, leurs petites joies occupaient toute la sensibilité de cette âme qui, de la vie, n'avait adoré que Dieu, quand elle était au Sacré-Coeur de Besançon.

Sans qu'elle daignât le dire à personne, un accès de fièvre d'un de ses fils la mettait presque dans le même état que si l'enfant eût été mort." (Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 251).

Stendhal, ici, traduit une réalité. Rappelons-nous la scène émouvante où Mme de Rênal, désespérée, voulait tout avouer à son mari, pour sauver la vie de son fils.

La réalité est que Madame Michoud connut vraiment, elle aussi, ces angoisses que Stendhal transporte dans le roman, car dans ce domaine, le Sort ne l'avait pas comblée. Fonvieille nous renseigne que, sur huit enfants, nés de son union avec son mari, elle eut le malheur d'en perdre six. L'aîné Gabriel-Louis-Joseph, né le 17 juin 1810, mourut le 9 mars 1830, à l'âge de 20 ans. A sa naissance, il a fallu lui prodiguer les soins les plus attentifs. Il resta rachitique et maladif toute sa vie. La seconde, Magdeleine-Louise-Anais, a vécu trois jours: du 18 au 21 mai 1814. Le troisième, Roch-Louis-Charles, (date de naissance inconnue), ne vécut que quelques mois et mourut le 8 octobre 1815. Un autre enfant, Charles-François-Jules, vécut du 6 août 1817 au 16 avril 1818, soit huit mois. Jeanne, née le 5 juin 1818, mourut peu après, à une date inconnue. Marie-Joséphine-

Clotilde, mourut à l'âge de dix-huit ans (14 septembre-12 avril 1839). Léon-Machabée, le dernier, ne vécut qu'un jour (11 juillet-12 juillet 1828). Il était né presque jour pour jour, un an après le drame.

Ce fut vraiment une tragique destinée que celle de Mme Michoud. Elle n'eut pas le sort de Mme de Rênal qui, dans le roman, "trois jours après Julien,... mourut en embrassant ses enfants." (Stendhal, Le Rouge et le Noir, p. 699). Elle survécut au drame et ne mourut que trois ans après. Son décès, survenu le 8 octobre 1831, aurait été précipité, croit-on, par la perte de son fils aîné, mort le 9 mars 1830.

La tragique réalité fut que, toute sa vie--et avec raison--Mme Michoud se préoccupa de la santé de ses enfants. Elle était pieuse et charitable, aussi, à chaque accès de fièvre de l'un d'entr'eux, redoublait-elle d'aumônes et elle disait à tous ceux qu'elle secourait: "Vous prierez pour mes enfants, n'est-ce pas?"

Ses derniers jours ne furent pas heureux. Une lettre de Jean-Joseph Jacquin, l'ancien séminariste qui remplaça Berthet comme précepteur des enfants de Mme Michoud, en 1823, nous indique clairement les cicatrices que le drame a laissées sur la vie de la famille. Il écrit à M. Michoud

le 19 novembre 1828: "Mme Michoud, ainsi que vous, souffrirez horriblement tant que vous resterez à Brangues; vous chercherez inutilement des palliatifs dans la lecture et les promenades; tout cela ne peut que distraire un moment, et, l'instant d'après, l'on est encore plus malheureux qu'auparavant. Pourquoi donc tenir à un pays où on ne peut qu'être malheureux?" (R. Fonvieille, op. cit., p. 241).

Pour tout le pays, elle était encore la "méchante dame" qui avait empoisonné la jeunesse du jeune Berthet et l'avait envoyé à l'échafaud. Et dire qu'elle avait tout fait pour obtenir sa grâce! "...à Brangues, note Félix Merloz, la rumeur publique l'accusait." (R. Fonvieille, op. cit., p. 63).

Quant à son époux, Mr. Michoud, il s'accrocha à son petit village de Brangues, malgré les conseils de ses amis. On dirait que par un masochisme inexplicable, il tenait à vivre dans ces lieux qui avaient été témoins de ses malheurs. Aimait-il sa femme?

Le pistolet qui a failli la tuer et qu'il réclama du greffe du tribunal de Grenoble, par lettre du 21 septembre 1831, juste avant la mort de sa femme, était-ce la preuve d'une affection que le temps ne pouvait effacer ou encore

une nouvelle preuve d'un masochisme incorrigible? En tout cas, s'il était un être doué d'une vive sensibilité, il sut pourtant cacher son émotion car non seulement il survécut au drame 27 ans (il mourut le 5 avril 1855 à l'âge de soixante-dix-neuf ans) mais il consigna, dans son livre de comptes le décès de sa femme en ces termes plutôt laconiques: "Jeanne Françoise Eulalie Giraud, mon épouse, est morte le 8 octobre 1831."

Edouard Herriot, qui découvrit ce journal dans l'ancienne maison Micoud, dans une sorte de cave, sur l'appui d'une fenêtre, lors d'une visite qu'il fit à Paul Claudel à Brangues, trouva que cette phrase, par sa froideur laconique, ne montrait pas que Michoud de la Tour avait une tendresse passionnée pour sa femme.

S'il faut en croire ceux qui affirment que la cause des décès incroyablement élevés de ses huit enfants (un seul lui survécut!) était due à la syphilis contractée par Louis Michoud alors qu'il était en garnison en Italie, il est évident que sa femme a dû concevoir pour lui des sentiments dénués de toute affection. Il est vrai que nous trouvons plus plausible de retenir l'hypothèse que ces décès prématurés auraient eu pour cause les liens de consanguinité des époux, ayant été des cousins sous-germains.

Edouard Herriot, après avoir examiné de près le livre des comptes, conclut que Louis Michoud, par les détails prosaïques enregistrés, comme le faisait Chérubin Beyle, "devait être un partenaire extrêmement ennuyeux."⁹⁷

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE - Chapitre XI

- 97 Edouard Herriot. "Le Rouge et le Noir de Stendhal"
Conférencia Nos 11, 15 novembre 1946.

XII

Elise Cardier

Dans Le Rouge et le Noir, le personnage qui joue l'un des rôles principaux dans le déclenchement du drame est la femme de chambre: Elisa. C'est elle qui dénoncera à Valenod les relations coupables qui existent entre Mme de Rênal et Julien Sorel.

S'il faut en croire Mme Dominique André, la femme de chambre de Mme Michoud de la Tour s'appelait Elise Cardier. (Mme Dominique André, En marge de Rouge et Noir, Stendhal-Club no 18, 15 janvier 1963). Mme Dominique André a découvert, dans le grenier de Brangues, deux lettres datées respectivement du 17 avril et du 13 septembre 1839 signées d'Elise Cardier. La première fut écrite à son ancien maître par Elise pour lui présenter ses sympathies à l'occasion de la mort de la seule survivante des enfants de Mme Michoud, Marie-Clotilde, morte le 12 avril 1839 à l'âge de dix-huit ans. Cette lettre a un ton affectueux qui laisse supposer qu'il y eut des rapports assez intimes entre la femme de chambre et son ancien maître. Certains peuvent penser qu'il y eut un étrange ménage chez les de la Tour, car tandis que Mme Michoud s'amusait avec Antoine Berthet, son mari en faisait autant avec la femme de chambre. Ainsi la rancune d'Elise contre Mme Michoud était doublement provoquée: d'abord

parce que celle-ci était la femme de son amant, ensuite, l'amante de Berthet qu'elle, Elise, voulait épouser. La seconde lettre datée du 13 septembre de la même année mérite d'être reproduite:

Monsieur et bien cher ami... J'espérais un peu que vous voudriez me dire un petit adieu; j'ai été trompée dans mon attente; je n'ai reçu que votre lettre. Vous voyez mon ami, que vous n'êtes pas le seul qui éprouviez des mécomptes.

Ecrivez-moi; donnez-moi de vos nouvelles; entrez avec moi dans les plus petits détails sur tout ce qui vous concerne; c'est à une amie bien affectionnée que vous vous adresserez; ne l'oubliez point...

Adieu, monsieur et cher ami. Ecrivez-moi quelquefois; confiez-moi vos projets. Puissiez-vous être heureux; c'est le plus cher de mes désirs. Je n'ai point eu l'intention, mon ami, de manquer de parole en ne renfermant point de mes cheveux, dans la lettre que je vous ai écrite. Je pensais qu'après sa lecture faite, vous n'y tiendriez plus du tout. Puisque vous êtes assez bon pour y attacher encore quelque prix, recevez ceux-ci comme un gage de ma profonde et sincère amitié.

(René Fonvieille: Le véritable Julien Sorel: Arthaud, Paris, 1971).

Lorsque Mme Dominique André découvrit cette lettre, l'enveloppe renfermait en effet une mèche de cheveux et "une bouclette blonde attachée d'un ruban sur lequel on avait écrit "Marie." C'était probablement une mèche des cheveux de la petite Marie-Clotilde.

Si Elise Cardier, comme le prétend Mme Dominique André était bien la femme de chambre de Mme Michoud, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi Monsieur Michoud l'aurait laissée partir de la maison alors qu'il vivait en homme seul et âgé et pourquoi il avait engagé plutôt une autre femme de chambre, Marianne Monnet, veuve de Benoît Po-

lossat, qu'il a mentionnée dans son testament avec les instructions suivantes à son exécuteur testamentaire, son neveu Abel Subit, de Vignieu: "De plus il acquittera les dettes que je laisserai à mon décès et fera raison à Marianne Monnet veuve de Benoît Polossat du codicille fait par moi en sa faveur pour ses bons services et les soins assidus qu'elle me donne chaque jour, et même j'engage mon héritier de lui donner de plus." (R.Fonvieille, Le véritable Julien Sorel: Arthaud, 1971).

Mme Dominique André croit que Mme Michoud avait le projet d'épouser son ancienne femme de chambre, Elise. Qui l'en empêchait? Il était veuf, libre de tout lien conjugal et avait certainement besoin de bras pour l'aider à diriger sa maison et son exploitation agricole de 23 hectares. Cette Elise Cardier serait-elle simplement une amie de Michoud de la Tour, différente de la femme de chambre de sa femme? On ne le saura peut-être jamais. Mais le début des deux lettres dont nous venons de parler, début qui commence par ces termes respectueux et affectueux à la fois de "Monsieur et cher ami" semble indiquer qu'elles sont bien d'une personne qui était au service de Michoud de la Tour et nous optons volontiers pour l'opinion qu'Elise Cardier était bien la femme de chambre de Mme Michoud, dont Stendhal a conservé le nom dans son roman.

XIII

Le paysan tué sur le toit

Au Chapitre XXI, tome I, du Rouge et le Noir, M. de Rênal explose contre Valenod qui aurait écrit des lettres enflammées à sa femme. Mme de Rênal essaie de le calmer, lui explique les dangers auxquels donnerait lieu une algarade publique avec Valenod car il est envié et les voisins n'attendent qu'une occasion pour se venger de sa supériorité.

Songez--dit-elle--que tous nos voisins n'attendent qu'un prétexte pour se venger de votre supériorité; songez qu'en 1816 vous avez contribué à certaines arrestations. Cet homme "réfugié sur son toit".
-Je songe que vous n'avez ni égards, ni amitié pour moi--gémit M. de Rênal.

Au Chapitre XXIII, elle lui rappelle encore ce mauvais souvenir: "...Je ne sais ce que je ferai, lui dit-elle, mais si je meurs, promets-moi de ne jamais oublier mes enfants. De loin ou de près, tâche d'en faire d'honnêtes gens. S'il y a une nouvelle révolution, tous les nobles seront égorgés, leur père s'émigrera peut-être à cause de "ce paysan tué sur un toit". Veille sur la famille". En deux fois donc, Madame de Rênal évoque un souvenir qui terrifie M. de Rênal.

Henri Dumolard nous apprend que "ce paysan tué sur un toit" n'est autre qu'un nommé Tabaret, riche proprié-

taire de Saint-Hilaire-de-la-Saône, près de Saint Marcellin. Ce crime odieux eut lieu au temps où le préfet de police de Montlivault et le général Donnadieu, secondés par cet "habile fripon" de Bouchard, semaient la terreur dans l'Isère après l'avortement de la conspiration Didier.

Tabaret, propriétaire d'une auberge en vogue dans sa localité, était un ardent bonapartiste qui avait manifesté son attachement à l'Empire pendant l'épopée des Cent Jours, lorsque, à la tête des gens de sa commune, il alla barrer la route aux troupes royales envoyées de Valence à Grenoble pour combattre Napoléon. Il était détesté des ultras et on n'attendait qu'une occasion pour lui faire payer cette fidélité que la littérature de l'époque qualifiait du nom de "trahison". Au cours d'une émeute populaire, le maire de la Saône fut massacré le 2 avril 1815. On fit tout pour impliquer Tabaret dans ce crime; ses alibis furent heureusement irréfutables. Un autre incident allait le perdre: En Mai 1816, Jean-Paul Didier, ancien professeur à l'Ecole de Droit de Grenoble sous le Consulat puis maître des requêtes au Conseil d'Etat sous la Restauration, organisa follement une conspiration bonapartiste. Il marcha sur Grenoble avec quelques officiers en demi-solde, et une pauvre armée non organisée d'environ cinq à six cents paysans. Ils furent vite dispersés par le général Donnadieu. Didier s'enfuit en Savoie où les autorités, au mépris des plus élémentaires notions d'humanité, le livrèrent à la justice française. Il

fut exécuté, après sa condamnation par la Cour prévôtale de l'Isère. Bien que Tabaret n'eût pas participé à cette folle équipée, et que la zone d'action des événements se trouvât bien loin de l'arrondissement de Saint-Marcellin, le préfet de Montlivault ordonna l'arrestation de Tabaret comme suspect. Le colonel Susbielle, qui avait servi avec tant d'enthousiasme sous le régime impérial et qui voulait manifester à tout prix son ardeur royaliste, s'offrit pour cette inique et arbitraire besogne. Pour justifier l'arrestation injuste de Tabaret, le colonel Susbielle monta une "véritable opération de guerre" :soixante hommes de la légion étrangère de Hohenlohe, une douzaine de pompiers de la garde nationale et le lieutenant Vincendon Dumoulin de la garde nationale à cheval. D'après les renseignements obtenus, Tabaret se serait trouvé dans la maison de Joseph Clermont. Celle-ci fut cernée. On menaça Clermont de mort s'il ne dénonçait pas où se trouvait Tabaret. Devant ces menaces, sa femme apeurée fit savoir que celui-ci se cachait chez un voisin, Claude Vial. A l'approche des troupes, Tabaret, qui dormait dans la grange, se réfugia sur le toit. Il n'y avait pas de danger qu'il pût se sauver, la maison étant complètement cernée par une centaine d'hommes. On fit feu sur lui malgré tout. Grièvement blessé, il supplia qu'on le laissât mourir au moins en paix chez lui. Peine perdue. Le colonel Susbielle le fit placer sur une charrette et, malgré ses atroces douleurs, on le ramena à Saint-Marcellin, après l'avoir dépouillé de six mille francs d'or qu'il a-

vait dans sa poche. Il expira en cours de route.

Pour prix de cette infâmie, le colonel Susbielle fut promu maréchal de camp et nommé commandant de la Légion de Vaucluse.

Ce crime odieux resta longtemps gravé dans la mémoire des braves gens de l'Isère et l'histoire de cet "homme tué sur un toit" était l'objet d'une exécration publique dont Stendhal s'est fait l'écho dans son roman, par la voix de M adame de Rênal.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE - Chapitre XIII

⁹⁸ Henri Dumolard. Autour de Stendhal (Grenoble, Arthaud, 1932), p. 131.

XIV

Le grand vicaire Frilair

Dans Le Rouge et le Noir, la Congrégation est représentée par le fameux grand vicaire Frilair qui "passait pour faire et défaire" les préfets. Frilair personnifie la toute-puissance de la Congrégation qui tire toutes les ficelles et participe à toutes les intrigues du pouvoir. Il est le bras droit du vieil évêque de Besançon, "homme d'esprit éprouvé", adversaire loyal, bon vivant qui se fait ôter les arêtes de poisson par le flatteur Frilair, vieillard aimable, spirituel, débonnaire qui laisse "faire et défaire".

C'est à Grenoble, sa ville natale que Stendhal est allé chercher le modèle de ces deux personnages. Nous le savons grâce à l'érudition de M. Henri Dumolard.

L'évêque de Besançon était Monseigneur Claude Simon qui resta pendant 23 ans à la tête du diocèse de Grenoble. Il mourut le 3 octobre 1824 à l'âge de 81 ans, peu de temps avant la parution du livre de Stendhal. Il fut évêque de Grenoble depuis le 8 août 1802. Il y resta jusqu'à sa mort. Il dut sa bonne fortune aux Bonaparte, particulièrement à Joseph. Il avait connu aussi dans le temps Napoléon car il avait été préfet des études au Collège d'Autun qui comptait parmi ses étudiants Napoléon et Joseph Bonaparte. Napoléon n'y resta que quelques mois, ayant obtenu une bourse à l'E-

cole militaire de Brienne. Joseph y resta quelques années et eut des relations cordiales avec l'abbé Simon. Lorsque celui-ci fut obligé de quitter le poste qu'il occupa par la suite à la Collégiale d'Avallon comme chanoine syndic, c'est chez Joseph Bonaparte qu'il alla chercher refuge contre la persécution de ce temps. Après les négociations du Concordat, quand on décida de nommer de nouveaux évêques, Joseph pensa à son ancien préfet des études et, par lettre du 9 fructidor an X, signée de Portalis, Conseiller d'Etat chargé des Cultes, au préfet de l'Isère, le chanoine Simon fut nommé évêque de Grenoble. Il fut sacré un mois après sa nomination officielle (le 6 juillet 1802) , le 8 août de la même année, à l'église Saint-Roch de Paris, par l'évêque de Trèves assisté des évêques de Nantes et de Saint Flour et le 9 brumaire an XI, il fut installé solennellement à la cathédrale de Besançon.

Monseigneur Simon déploya sa gratitude en zèle obséquieux envers le régime impérial et s'il exigeait de la flat-
terie chez son grand vicaire, c'est qu'il en connaissait le prix, pour l'avoir si bien pratiquée lui-même envers Napoléon. Dans son discours d'installation, il ne manqua pas de souligner ce qu'il devait à la bonté des Bonaparte: "Comment se défendre d'admirer l'homme extraordinaire à qui Dieu a prêté son bras et qu'il remplit de sagesse? Qui mieux que moi doit de la gratitude à ce héros bienfaisant, à toute une famille qui vient de me donner la marque la plus signalée de

son affection?..."

Quelques mois plus tard, lorsque le Sénatus-consulte du 22 floréal an XII conféra la dignité impériale à Napoléon, Mgr Simon adressa un mandement à ses fidèles ordonnant des prières publiques, mandement qui rivalisait favorablement avec les éloges sans nombre de l'époque:

...Aujourd'hui l'Eglise voit dans l'empire français la même succession que dans son propre sein, une espèce d'apostolicité impériale. Si l'invincible Napoléon venait à lui manquer, le vertueux Joseph le remplacerait aussitôt. Louis, au besoin, succéderait à son frère. Telle l'illustre race des Macchabées, dont celle de Bonaparte retrace la gloire et la piété..."

Les hommes d'Etat sont sensibles à ces hommages, même s'ils respirent l'odeur de la fausseté. Pour grand qu'il fût, Napoléon n'était qu'un homme. Son coeur s'ouvrit à la générosité en face de ces accents obséquieux. Mgr Simon reçut la croix de la Légion d'honneur "qui lui fut remise en grande pompe par le général Molitor à la cathédrale, le 29 vendémiaire an XIII; et enfin, le 11 juin 1810, des lettres patentes conféraient à Mgr Claude Simon le titre de baron de l'Empire. Elles furent enregistrées au greffe de la Cour d'Appel en vertu d'un arrêt solennel du 24 décembre suivant."

Ces excès d'honneur et--pourquoi ne pas le dire--ces indignités placèrent Mgr Claude Simon en très mauvaise posture après Waterloo. Il eut au moins la décence et la dis-

crétion de ne pas chanter trop haut les louanges royalistes quand vint la Restauration. Aimant la paix par dessus tout, nullement intrigué dorénavant par les honneurs dont il avait été rassasié, il s'enferma dans son palais épiscopal, loin du monde et des agitations frénétiques des ultra-montains, vivant pour le salut de son âme, attitude dictée par une sage prudence.

C'est son vicaire général Bouchard (le fameux vicaire Frilair du roman) qui prit en main les destinées du diocèse, se mêlant de tout, audacieux, effronté, sans aucune onction ecclésiastique. Stendhal parle de lui dans sa Correspondance (Tome I, p.991) et l'appelle "un habile fripon. _ Il faisait trembler tout le clergé dauphinois, abusant de toute l'autorité que lui avait déléguée Mgr Simon.

Docteur en Sorbonne, le vicaire général Etienne Bouchard avait 17 ans de moins que son évêque que la fatigue de l'âge commençait à accabler. Plus les années passent, plus Mgr Simon s'enferme dans son palais, plus il se décharge du soin de son diocèse sur son vicaire général qui savait si bien le flatter. Il avait amené le chanoine Bouchard avec lui à Grenoble, quand il fut nommé évêque de ce diocèse. Bouchard prêta serment entre les mains du préfet comme vicaire général le 3 juillet 1803, en la cathédrale de Grenoble, de même que son collègue Claude Cognet, nommé second vicaire général en même temps.

Profitant ét du grand âge et de la confiance entière de son évêque, Bouchard, avec un zèle, une combativité et une énergie sans défaillance, mena le diocèse d'une main de fer. Ambitieux, sans scrupules, avide d'autorité et de pouvoir temporel, il s'immisca dans toutes les affaires politiques du département. Il organisa les curés de villages en agents de renseignements du préfet de Montlivault dont il devint l'étroit collaborateur et montra une dureté allant jusqu'à la cruauté lors de la conspiration de Didier. Partisan de la théocratie, il travailla avec acharnement et fanatisme à imposer le rôle prépondérant de l'Eglise dans la vie de la nation. Il était de ces prêtres remuants qui allaient soulever la réprobation d'une grande partie du pays, de ces prêtres dont le rôle est si impitoyablement fustigé par Stendhal tant dans son Courrier Anglais que dans Le Rouge et le Noir. Bouchard prêchait à ses acolytes la nécessité de remettre le gouvernement de la nation à l'Eglise. Dans son rapport au ministre Decazes, ministre de la Police, le chef d'escadron Pascalis, commandant de la gendarmerie de l'Isère, ne manque pas de souligner à son protecteur "l'empiètement continuel (du clergé) sur les attributions de l'autorité civile et de l'ambition de reconquérir des droits qu'on ne veut plus reconnaître."

Le clergé de Grenoble, poussé par l'intrépide Bouchard, se dressa en opposition ouverte contre le gouvernement. Des prières furent récitées en commun pour la chute

du ministère. On reprochait à Decazes d'être trop modéré, de pratiquer une politique d'apaisement trop favorable aux révolutionnaires. Poussé par le parti ultra, Bouchard ne mit aucun frein à ses menées abusives. Mgr Simon, fatigué, âgé, ne voulant surtout plus se mettre de la mêlée, le laissait agir à sa guise.

Dumolard, citant les accusations de Pascalis au ministère de la police, nous dit:

Un officier ayant été tué en duel, un soir à neuf heures dans les rues mêmes de la ville, sa famille et ses amis avaient néanmoins obtenu qu'on lui fît des funérailles religieuses. Le vicaire général connut la chose et en jugea autrement. Rencontrant le convoi funèbre dans la rue, il ne craignit pas de passer outre aux convenances et d'intimer l'ordre aux prêtres qui le précédaient, de quitter le cortège. 99

L'affaire causa un scandale énorme. (Dumolard. Autour de Stendhal. Grenoble: Arthaud, 1932, p.138).

Dumolard raconte comment le remplaçant du général Donnadieu, à la tête de la 7e division militaire de Grenoble, Ledru des Essards, fut en butte aux persécutions les plus injustes de la part du clan ultra et de Bouchard en particulier, parce qu'il avait refusé de se mettre aux ordres du Casino.

Chaque année, le 21 janvier, à l'anniversaire de la mort de Louis XVI, il était coutume, au cours du service célébré à la cathédrale, de faire une quête pour

les orphelins des chevaliers de Saint-Louis: à la demande donc en janvier 1819, le commandant de la division saisit l'évêché à ce sujet, le vicaire général s'empessa de répondre par un refus." (Dumolard, op. cit., p. 139).

L'affaire du prêtre Mingrat, assassin de Marie Gérin, épouse d'Etienne Charnalet, dont nous avons parlé précédemment, acheva de jeter le discrédit sur les activités du vicaire Bouchard. En effet, comme nous l'avons signalé plus haut, Bouchard mit tout en oeuvre pour empêcher la justice de faire son cours, protégea ce crime immoral de sa haute autorité ecclésiastique, et, pour comble de malveillance indigne d'un prélat, chercha malhonnêtement à jeter des soupçons sur les parents de la victime, alors que, selon la rumeur publique, il avait reçu des aveux complets de Mingrat lui-même.

Bientôt, l'insupportable Bouchard allait avoir maille à partir avec le directeur de l'Institut de la Nativité de la Vierge, lors du recrutement des maîtresses d'écoles congréganistes. Bouchard avait suggéré au père Infantin, directeur de l'Institut, d'ouvrir une branche à Grenoble. Aussitôt fait, Bouchard entendit s'emparer de tout contrôle de cette branche et la soumettre à l'autorité diocésaine de Grenoble. Il lui donna un nouveau nom: l'Institut de la Providence.

Le père Infantin, vexé de ce comportement déloyal, s'a-

dressa au ministère des Affaires ecclésiastiques. Les fidèles prirent parti pour le père Enfantin, l'émotion et l'indignation gagnèrent le public et l'affaire prit une proportion qui acheva de discréditer le vicaire général Bouchard dans l'opinion publique.

A la mort de Mgr Claude Simon, survenue le 3 octobre 1825, Bouchard déçu de ne pas être appelé à la succession de son évêque, se brouilla avec le nouveau titulaire, Mgr Philibert de Bruillard. Privé de l'appui de son ancien protecteur Mgr Simon, Bouchard, qui se croyait irremplaçable, fut obligé de quitter Grenoble. Il prit refuge à Paris où il mourut en 1840, regrettant le bon vieux temps où un évêque, placide et tolérant, le laissait agir à sa guise. Et Dumolard de conclure: "Je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour montrer que lorsqu'il écrivit, en 1829, les faits et gestes du 'terrible grand vicaire de Frilair,' l'auteur du Rouge et Noir avait évidemment présente à l'esprit la personnalité tumultueuse et diverse de l'ancien premier vicaire général de sa ville natale." (Dumolard, op. cit., p. 147).

Nous partageons l'opinion de M. Dumolard. Cependant il convient aussi de retenir l'assertion de M. François Michel qui nous dit, dans un article intéressant, paru dans Le Divan, que Stendhal avait pris le nom de ce personnage de

l'abbé Louis-Denis Frilay, abbé de Saint-Aubin, qui fut arrêté en février 1830 pour tentative de meurtre sur le mari de sa maîtresse. Stendhal, qui aimait les actions fortes et les âmes passionnées, a dû être frappé par la décision avortée de son héros et décider de donner ce nom à un de ses personnages. La complexité de la composition littéraire chez Stendhal n'exclut pas cette possibilité, bien que les faits et gestes de l'abbé Frilair soient bien ceux du vicaire-général Etienne Bouchard et n'enlèvent rien à la thèse de M. Henry Dumolard. Les actions, faits et gestes sont de l'un, le nom est de l'autre. C'est ainsi que, dans notre opinion, nous accordons les deux théories, également valables à nos yeux.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE - Chapitre XIV

⁹⁹ Henri Dumolard. Autour de Stendhal (Grenoble: Arthaud, 1932), p. 13.

L'Hôtel de la Môle

Devant un immeuble au fronton de marbre noir, où s'étaient majestueusement, au-dessus d'une porte immense de bronze, ces lettres H O T E L D E L A M O L E , Julien s'arrête, frappé de tant d'affectation.

Il va entrer dans un monde nouveau où il côtoiera ce Faubourg Saint-Germain qui a toujours fasciné Stendhal, bien qu'il ne l'ait jamais connu. Que de chemin parcouru depuis par le fils du charpentier qui s'arrêtait, il y a quelque temps seulement, en essuyant ses larmes, devant la maison des Rênal! Il était, à cette époque, intimidé à l'idée de pénétrer chez un noble de province, enrichi par sa fabrique de clous. Aujourd'hui, aguerri par un court mais savant apprentissage, il est prêt à affronter la grande noblesse, chez le marquis de la Môle, grand seigneur, habitué de la Cour, détenteur de pouvoir politique.

Cette société que Stendhal nous dévoile est--à quelques exagérations près--celle qui existait du temps de la Restauration. La personnalité de Mathilde de la Môle, jeune fille un peu excentrique, blasée déjà à vingt ans, sur les mièvreries des salons et tous ces artifices qui font

sa fortune et son nom, vivant dans le passé en rêvant du souvenir d'un ancêtre exécuté au 16e siècle, est une exception qui tranche dans cette compagnie de nobles efféminés, de ces fats insipides. Ils ne lui apportent aucune nouveauté, à part Julien en qui elle découvre l'originalité, l'énergie et l'action.

Stendhal fait la satire de ce monde de vanité, de conservatisme désuet, figé, qui veut faire marcher l'Histoire à reculons. Cette société sclérosée était bien celle de 1830. Nous en retrouvons la description dans le Courrier Anglais, particulièrement dans le quatrième volume, dans les articles par lesquels Stendhal voulait, dans le London Magazine, faire connaître le visage de la France aux lecteurs d'Outre-Manche.

La Société, telle qu'elle nous est décrite par Stendhal dans Le Rouge et le Noir, est bien celle des salons sous la Restauration.

Ce qui caractérise cette société c'est l'ennui. C'est la patrie du bâillement et du raisonnement triste.", nous dit Stendhal (p. 246) dans Le Rouge et le Noir. Parlant de la réalité de la vie des salons à Paris en son temps, Stendhal écrit dans le Courrier Anglais:

Dans les plus brillants salons de Paris, les femmes sont le plus souvent livrées à leur propre société et parquées dans un coin tandis que les hommes, assis à l'écart, discutent de politique ou jouent à l'écarté. Rien n'est plus commun dans la meilleure société française que de voir huit ou dix belles jeunes femmes, bien habillées, tristement assises en groupe et qui échangent de temps à autre un froid monosyllabe sans jamais attirer, même un instant, l'attention d'un homme. Les puissants sont tombés si bas que l'on peut dire, selon toute évidence, que le démon ennui, effroi de tout Français, fait actuellement son séjour favori dans la haute société." (Stendhal, C.A., Tome IV, p.21).

Aucune idée nouvelle ou même courante n'est exprimée ouvertement dans ces salons. Les hommes sont des niais qui répètent des phrases toutes faites. A la Cour, le Roi lui-même donnait l'exemple de la balourdise. Avant d'obtenir audience, on savait à l'avance les questions qui allaient être posées et les réponses toutes faites qui devaient être données. Ces carences d'idées, Stendhal les projette dans son roman.

C'était la raison qui quelquefois faisait rester Julien jusqu'à la fin; du reste, il ne comprenait presque pas que l'on pût écouter sérieusement la conversation ordinaire de ce salon, si magnifiquement doré. Quelquefois, il regardait les interlocuteurs, pour voir si eux-mêmes ne se moquaient pas de ce qu'ils disaient." (Stendhal, R. N., p. 259).

Pourvu qu'on ne plaisantât ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni des artistes protégés par la cour, ni de tout ce qui est établi; pourvu qu'on ne dît du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc-parler, pourvu surtout qu'on ne parlât jamais politique, on pouvait librement raisonner de tout." (Stendhal, R.N., p. 259).

Les écrivains sont soumis à une censure tyrannique au point que Chateaubriand préférera supprimer sa revue plutôt que de se courber devant cette iniquité.

M. Franchet, ministre de la police, exige que les libraires de Paris lui donnent une liste de tous les livres qu'ils vendent, avec les noms des acheteurs; et l'homme dont le nom paraît en face des oeuvres de Voltaire, de l'Origine des cultes de Dupuis, et des ouvrages similaires, peut être assuré d'être à jamais perdu dans les bonnes grâces du duc d'Angoulême... Au moment même où la dynastie des Bourbons a été le plus gravement menacée, la conversation dans le salon des Tuileries roulait uniquement sur les péripéties de la dernière chasse au cerf, sur quelques anecdotes édifiantes tirées des vies des saints, ou sur Saint-Germain-l'Auxerrois ou quelque autre église du voisinage.

Parler dans ces occasions du gouvernement de Louis XIV, hasarder une anecdote sur les ministres Louvois et Chamillard ou sur le maréchal Villeroy, eût été considéré comme une imprudence singulière (sauf dans le salon de Louis XVIII) et eût pu donner à l'indiscret la réputation d'être un philosophe, le plus grand malheur qui peut atteindre un courtisan de la famille actuelle." (Vidalenc, La Restauration, p. 68).

Stendhal, dans le Courrier Anglais, expose une attitude de la duchesse d'Angoulême qui nous rappelle celle de Mathilde de la Môle dans Le Rouge et le Noir.

La petite-fille de Marie-Thérèse et la fille de Louis XVI, écrit Stendhal, rassasiée des flatteries insensées et perpétuelles de la noblesse et dégoûtée des éternelles harangues sur l'antiquité de sa race que lui adressent Chateaubriand et d'autres faiseurs de phrases, est aujourd'hui fière, et fière comme une parvenue, d'être la femme d'un général célèbre...

La dauphine commence enfin à regarder comme ennuyeux et même absurde le bavardage bienséant des vieilles dames de la cour, et, plus d'une fois, on l'a entendue demander

sérieusement:
 "Qu'a fait le mari de telle duchesse?" (Stendhal, C.A.
 Tome IV, p. 73).

Dans le roman, Stendhal nous dit, au sujet du salon
 de l'Hotel de la Môle:

La moindre idée vive semblait être une grossièreté.
 Malgré le bon ton, la politesse parfaite, l'envie
 d'être agréable, l'ennui se lisait sur tous les fronts.
 Les jeunes gens qui venaient rendre des devoirs, ayant
 peur de parler de quelque chose qui fût soupçonner une
 pensée ou de trahir quelque lecture prohibée, se tai-
 saient après quelques mots bien élégants sur Rossini et
 le temps qu'il faisait." (Stendhal, R.N., p. 259).

Les "deux journaux les plus indépendants et les mieux
 rédigés" de l'époque, Le Constitutionnel et Le Courrier Fran-
 çais, dont Stendhal parle d'ailleurs souvent dans Le Rouge
 et le Noir, sont menacés de suppression sous l'instigation
 des jésuites, nous apprend notre auteur. C'est Charles X
 lui-même qui charge son fameux Procureur général Bellart,
 (le fameux Bellart du procès Ney) de citer en justice ces
 deux journaux indépendants. Le public se passionne sur les
 pronostics du verdict. M. Séguier, président de la Cour roya-
 le composée de vingt-sept juges, homme ambitieux, mais cou-
 rageux quand même, eut la sagesse de rendre un verdict d'ac-
 quittement, ce qui constitua le premier grand échec reçu
 par les Jésuites.

Il en fut quitte pour un petit drame de famille, nous dit Stendhal. "Le lendemain du dernier jugement, la fille et le beau-fils de M. Séguier, qui habitaient chez lui, ont quitté sa maison sur le conseil de leur confesseur." (Stendhal, C.A., Tome II, p. 389).

Les "ultras" avaient une si grande horreur des intellectuels dits libéraux, des philosophes et des Idéologues que, dans les salons de l'époque, on ne discutait de rien, sinon que des arbres généalogiques dont certains remontaient aux croisés, des vertus, de la bonté et de la grandeur d'âme du Roi.

Faute d'idées, et puisque par définition même, un salon supposait l'épanouissement de l'art de la conversation, c'étaient les petites médisances et même trop souvent, les calomnies qui faisaient les frais de la conversation dans ces salons, ce monde insignifiant, fermé aux idées nouvelles, qui passe son temps dans la fainéantise et le luxe gaspilleur de l'argent du peuple. "...on voyait dans l'antichambre dix laquais en livrée, et toute la soirée on avait des glaces ou du thé tous les quarts d'heure, et, sur le minuit, une espèce de souper avec du vin de Champagne." (Stendhal, R. N., p. 259).

Ce salon, sous les apparences d'un raffinement parfait, était encore moralement plus odieux que les milieux de Verrières. Madame de la Môle trompe son mari avec le baron Le Bourguignon et, pour mieux lui manifester sa ferveur, le fait nommer préfet. Les autres nobles personnages, stimulés par la récompense attachée au zèle, et qui auparavant "se seraient fâchés de bien peu de choses,..ne se fâchèrent plus de rien." "...ils ne dissimulaient pas le mépris sincère pour tout ce qui n'était pas issu de gens montant dans les carrosses du roi." (Stendhal, R.N., p. 260).

"magnificence et ennui", (Stendhal, R.N., p. 260) voilà comment Julien voit l'Hotel de la Môle. L'intérêt, l'opportuniste politique dominant là, comme ailleurs. La nomination de Le Bourguignon redouble la ferveur des habitués.

Au milieu de ces uniformes rutilants, des bas de soie, des jabots de dentelle fine, des cordons, des croix et des rubans bleus, ce sont les petits intérêts mesquins qui guident les actions de ces nobles, et seul Julien, fils de plébéien, garde l'échine droite, ce qui lui vaut l'admiration muette de Mathilde. "Celui-là n'est pas né à genoux, pensa-t-elle", (Stendhal, R.N., p. 261).

Stendhal est assez psychologue pour savoir que c'est dans les classes élevées que l'on rencontre le plus souvent,

développé dans toute sa perfection, l'art de la flagornerie. Ils en ont tant besoin pour maintenir leur position fragile qui ne repose le plus souvent que sur l'artifice et la parade!

Les médisances alimentent à grand feu les conversations de tous ces dandys à perruque: De Croisenois, Mathilde, dit: "Il est capable de cultiver un mensonge auprès de chacun de ses amis pendant des années de suite, et il a deux ou trois cents amis." De M. Descoulis: "...il n'a plus de perruque; est-ce qu'il voudrait arriver à la préfecture par le génie? Il étale ce front chauve qu'il dit rempli de pensées." (Stendhal, R.N., p. 261).

Mathilde méprise ce monde. Norbert aussi délie sa langue: "Sinclair vient ici pour être de l'Académie...; voyez comme il salue le baron L..." (Stendhal, R.N., p. 263).

Julien "ne voyait dans les propos de ces jeunes gens que le ton de dénigrement général." et en était choqué." (Stendhal, R.N., p. 263).

Le bon abbé Pirard commente de son côté: "C'est donc une caverne...je ne vois que des gens tarés." (Stendhal, R.N., p. 265).

On annonce le baron Tolly. Lui aussi, c'est un taré qui a fraudé aux dernières élections. Tambeau est un petit monstre qui recommande qu'on mette pour dix ans, dans une basse-fosse, le plus grand poète de l'époque. "Quand la mort nous délivrera-t-elle de cette vieille pourriture? C'était dans ces termes d'une énergie biblique, que le petit homme de lettres parlait en ce moment du respectable lord Holland." (Stendhal, R.N., p. 267. Edition: Gallimard, 1958).

La réalité était que ce "plus grand poète de l'époque" n'était autre que le chansonnier Béranger qui avait eu le malheur d'écrire une chanson offensante pour Madame du Cayla, maîtresse de Louis XVIII, et qui, pour ce méfait, fut envoyé à Sainte-Pélagie. Incorrigible, le voilà qui écrit un nouveau recueil dont la Gérontocratie fait les frais:

La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume:
Mais les Barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres!
De petits Jésuites bilieux!
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons Dieux
Béni par eux tout dégénère;
Par eux la plus vieille des cours
n'est plus qu'un petit séminaire;
Mais les Barbons règnent toujours.

Pour ce nouveau méfait, Béranger fut écroué à la Force.

Une souscription fut ouverte en sa faveur pour payer l'amende à laquelle il fut condamné. Les railleries et les sarcasmes des intellectuels libéraux éclatent contre le ministère et contre la monarchie. Stendhal, parlant des dames de la cour de Charles X, écrit dans la Courrier Anglais (Tome III, p.144):

Elles ne se figurent pas ce que seraient leurs propres salons si la compagnie n'y osait parler que de la chasse. La politique, la religion, la littérature et la science sont des sujets auxquels il est défendu de faire allusion, de si loin même que ce soit, devant Charles X. Toutes les sciences passent à la cour de France pour les oeuvres du jacobinisme.

Comme au séminaire, il faut s'écarter de tout esprit d'examen, qui peut amener au protestantisme ou au jacobinisme. On ne s'inquiète que de la santé du Roi. Les duchesses, les dames de la Cour, la maréchale de Fervacques en tête, dans Le Rouge et le Noir, ne prononcent les noms des princesses qu'à voix basse et avec onction. La maréchale de Fervacques se pâme quand on prononce le nom du Roi.

CHAPITRE XVI

XVI

La maréchale de Fervacques

A propos de cette maréchale de Fervacques, à qui Julien envoie des lettres d'amour (comme il le faisait à vingt ans à la femme d'un banquier) , c'est une nouvelle réalité de l'époque que Stendhal présente dans Le Rouge et le Noir.

La maréchale de Fervacques est le modèle de ces femmes des salons de la Restauration pour qui la dévotion ostentatoire est une règle stricte, une étiquette noble qu'il faut observer. Ces dames ne rêvent que de deux choses: tenir salon et être dévote. C'est le rêve de la maréchale de Fervacques.

Stendhal, en traçant le portrait de la maréchale a voulu peindre la fameuse Mme du Cayla et son salon si célèbre à l'époque. La Comtesse du Cayla avait acquis une triste en même temps qu'enviable célébrité pour avoir été la maîtresse du roi Louis XVIII. Comme l'a dit Stendhal dans Le Rouge , il n'y eut pas de jeune fille de 18 ans qui ne connût la réputation et n'enviât le sort de cette intrigante comtesse. Tous les Mémoires de l'époque (de Madame de Boignes, de Sosthènes de la Rochefoucauld, de Hyde de Neuville, etc..) parlent avec abondance du salon

"jésuitique, régénérateur et monarchique de la vertueuse"
Mme du Cayla. (Stendhal: Le Rouge et le Noir, p. 608).

"Jésuitique", il l'était, car son salon était l'instrument de la Congrégation qui se servait d'elle pour influencer le Roi. Madame du Cayla avait cédé, selon le bon goût de l'époque, au désir de se faire dévote. En ce temps, les femmes bien pensantes s'octroyaient cet attribut, même quand leurs moeurs ne correspondaient nullement aux rigoureux préceptes de la dévotion. C'était une attitude calculée, faite pour plaire au parti prêtre et pour influencer les Jésuites de robe courte qui contrôlaient la Presse et le Parlement. Mme de Rémusat nous le dit tout candidement: "J'ai passé une heure avec la jeune Mme du Cayla, qui est une aimable femme. Nous avons fort bien causé: elle a envie comme moi d'être un peu dévote." Plus tard, elle se manifesta ouvertement dévote, car nous dit encore Edouard Perret: "elle affectait même le rigorisme, méprisait la mode, ne dansait point le mardi gras, et si bien que le noble faubourg la taxait de dévotion outrée." Même dans ses épanchements libertins, elle mêlait Dieu, la dévotion et la religion à ses élans amoureux pour Sosthènes de la Rochefoucauld, dont elle avait été la maîtresse avant d'être celle du Roi. Elle écrit à son amant:

J'aime et adore Dieu comme je le craignais...je me réunis à vous sur ce tombeau objet de vénération et de larmes...que cette amitié si pure ne nous trouve jamais divisés, et que les jours que Dieu nous accorde soient employés à en jouir et à l'en remercier...En vous écoutant ainsi, on se sent animé d'une sainte ferveur, ami. La

Providence peut faire de moi ce qu'elle voudra...
 Le bon Dieu pourvoit à tout...Prions ensemble; là,
 il n'y a pas de mécompte...votre Déesse de la Liberté
 est toujours disposée à se révolter quand elle croit
 apercevoir un autre joug que celui de Dieu...Nous pen-
 serons ensemble et l'un à l'autre; prions aussi en-
 semble...Toute à Dieu! à vous et à eux, mon ami,¹⁰⁰ on
 verra ce que Dieu a opéré par ma faible main...

Cette lettre confirme ce jugement d'Ernest Hamel:

"Gracieuse et jolie, elle était de ces femmes du monde qui
 mêlent la galanterie à la dévotion, et qui passent complai-
 samment du boudoir à la sacristie."

Claude Liprandi nous rappelle qu'en 1826, Fournier-
 Verneuil avait dit: "Les dames du noble faubourg sont dé-
 votes parce que c'est la mode, ou plutôt la consigne, ce
 qui ne les empêche pas de changer d'amans comme de chemises,
 sans compter les beaux laquais qui les accompagnent seules
 et qu'elles se conservent pour les moments de crise."

Ayant choisi d'être dévote, la comtesse du Cayla se
 mit aux ordres de la Congrégation, du cardinal Luzerne,
 en particulier, et aux ordres du gouvernement (par l'entre-
 mise de Villèle) et du parti ultra (en la personne de Sos-
 thènes de la Rochefoucauld). Elle leur servit d'agent au-
 près du Roi en même temps qu'elle racontait à celui-ci
 tout ce qui se disait ou se faisait par ces nobles servi-
 teurs. Stendhal ne l'aime pas: elle est, à ses yeux, une

intrigante effrontée, qui se vend salement pour les faveurs royales. Il l'écrit dans le Courrier Anglais: "Quand cette femme était encore jeune et agréable elle se livra, pour de l'argent, aux odieuses caresses de l'homme le plus dégoûtant de France." (Stendhal, C.A., Tome V, p. 41).

Parlant des "gens des plus hautes classes" qui critiquaient Benjamin Constant pour sa conduite en 1815 à l'égard de Napoléon, Stendhal écrit: "Ce sont ces mêmes gens, il est vrai, qui se pressent aux soirées de Mme du Cayla qui a accepté une place infâme et répugnante, mais elle lui rapportait un million par an." (C.A., Tome V, p. 207).

Il écrit le 1er janvier 1825:

Nous avons eu le règne de Mme de Princetot suivi de celui plus puissant et plus durable encore de Mme du Cayla. Cette dame a montré l'étendue de son influence en faisant d'un de ses anciens favoris (M. Peyronnet) un ministre d'Etat. En un mot, les moeurs du temps de Mme de Pompadour ont rapidement revêcu, mais seulement parmi les hautes classes. Les riches bourgeois conservent encore le respect de la vertu que leur a donnés Napoléon." (C.A., Tome II, p. 257), ou encore:

.....
Les Bourbons ramenèrent en 1814 le règne des prêtres et des maîtresses. Rien ne ressemble plus au règne de Louis XV que celui de Mme du Cayla. Il n'y avait sans doute pas à Paris une jeune fille de dix-huit ans à qui le nom de cette dame ne fût familier et qui, avant la mort de Louis XVIII, n'ignorât pas ses fonctions et ne l'enviât, car cette situation rapportait un million de rente." (C.A., Tome IV, p. 19).

.....
M. de Villèle ne doit pas seulement pourvoir à ces déficits, il doit en outre depuis deux ou trois ans payer

des sommes immenses à Mme du Cayla dotée par Louis XVIII, peu avant sa mort, de cinq cent mille francs de rente. (C.A., Tome IV, p. 77).

Stendhal, en écrivant cela dans le Courrier Anglais, pensait probablement également à la transaction conclue par la comtesse du Cayla en vue de l'acquisition de l'Hotel du maréchal Mortier dans la Rue des Bourbons pour la somme colossale de 800,000 Francs. Louis XVIII était alors mourant. Malgré la lassitude du monarque, Mme du Cayla arracha de lui un "ordre, signé Louis, à peine lisible" enjoignant au duc de Doudeauville de payer cette valeur considérable.

Le scandale, connu du public, eut un tel éclat que la comtesse en eut honte et n'habita jamais l'Hôtel qu'elle revendit peu de temps après.

Beaucoup de ses contemporains ont vu en elle une intrigante sans scrupule, assoiffée de puissance et d'argent. Madame de Boigne, dans ses Mémoires, parle de "Mme du Cayla, vil instrument, qui possédait surtout un fond de bassesse que rien n'épouvantait. Les tristes séductions employées auprès du vieux roi ne le cédaient qu'à l'ignoble salaire qu'elle en recevait."

C'est à cause d'elle que Louis XVIII eut une réputation de "libertin." Dans une épigramme, faisant allusion à

Mme du Cayla, le comte Rochefort d'Alby écrivait: "

Hier, d'un libertin sans c...

Le sceptre était en quenouille

Ce qui porta probablement le médecin F. Ribes, chargé d'embaumer le corps du roi, de "constater la présence des deux testicules" et de conclure que "le sujet n'avait pas abusé du coït."¹⁰¹

Les méchantes langues de l'époque l'appelaient: "La tabatière du roi" parce que, disaient-elles, le Roi avait l'habitude de "léviger" sur la superbe gorge nue, sur les splendides épaules ou sur la ravissante chute des reins de Mme du Cayla." La chanson "l'Enrhumé" déclencha la colère de Mme du Cayla. Béranger fut destitué et son premier procès eut lieu en 1821...L'incorrigible chansonnier dut recommencer ses attaques contre la favorite l'année suivante dans sa chanson "Octavie" ce qui lui valut une nouvelle fois le courroux de la belle comtesse et lui obtint une condamnation à dix mille francs d'amende. Le mépris qu'on avait, dans le public, fut tel, que des souscriptions furent organisées et l'on réunit cette somme en peu de temps. La réalité de l'époque est que lorsque le petit niais de Tambeau indiqua qu'une amende ne suffisait pas et que l'on aurait dû enfermer le rimailleur, Stendhal reprend le mot d'un grand seigneur qui, vexé de cet engouement à payer cette amende de dix mille francs,

s'écria: "Quelle folie! Un petit écu d'amende et vingt ans de basse-fosse: voilà comment on devrait punir ce ri-mailleur." 102

"Régénérateur" fut le salon de la comtesse du Cayla, comme celui de la maréchale de Fervacques. Sosthènes de la Rochefoucauld, dans Le Rouge, est un habitué du salon de la maréchale de Fervacques, comme, dans la réalité, il était l'un des assidus du salon de la comtesse du Cayla, de Baschi, duchesse de Saint-Ouen, née Victorine-Zoé Talon.

Or, Sosthènes de la Rochefoucauld, dans sa crise ostentatoire de dévotion, ordonna de couvrir de feuilles de papier (faute de vigne!) certaines parties d'anatomie du corps humain, jugés par notre censeur, dans les oeuvres d'art du Louvre, comme offensantes à la moralité publique. Le Grand Dictionnaire Universel dit de Sosthènes de la Rochefoucauld: "...il se rendit ridicule par des mesures qui lui furent inspirées par la Congrégation. C'est ainsi qu'il ordonna aux danseuses d'allonger leur robe et qu'il fit cacher par des feuilles de vigne de papier les nudités des oeuvres d'art à l'exposition du Louvre." 103 Dans Le Rouge et le Noir, la maréchale de Fervacques est "la maîtresse du logis, qui avait fait corriger les tableaux." (Le Rouge et le Noir, p. 607).

"Monarchique", fut le salon de Mme du Cayla. Hyde de Neuville raconte dans ses Mémoires et Souvenirs que le salon "de la comtesse du Cayla avait pris un caractère officiel qu'elle s'efforçait de faire oublier; mais l'on savait trop que le lendemain, l'épigramme, l'anecdote, l'opinion sur tel fait, question politique, théâtre ou poésie, seraient portés près de ce fauteuil où le Roi attendait chaque jour la visite de la femme aimable qui savait le distraire par les petites médisances qui couraient le noble faubourg."

Stendhal dit souvent : "la célèbre maréchale de Fervacques". Elle fut célèbre réellement, la comtesse du Cayla. L'aristocratie du faubourg Saint-Germain et la Congrégation applaudissaient à sa haute faveur, dont ils étaient en quelque sorte les bénéficiaires. Toute la cour était aux pieds de la comtesse. Elle était devenue en effet la dispensatrice des grâces. Par elle, "la Congrégation était parvenue à dominer le vieux monarque."¹⁰⁴

La maréchale de Fervacques a une maison à la campagne qui était comme un salon dont elle avait fait "le ministère de la vertu."¹⁰⁵ La comtesse du Cayla réunissait, aussi, dans son château de Saint-Ouen, tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus distingué dans Paris. Sa maison, étant pour ainsi dire, l'anti-chambre du roi, les courtisans s'empressèrent, les uns pour obtenir une faveur, les

autres pour conserver celles dont ils bénéficiaient déjà, de rendre visite à la belle comtesse, flatteurs effrontés, éhontés, soumis, impudiques, pareils à tous ces éternels flagorneurs qui gravitent autour des détenteurs de pouvoir politique. Le château de Saint-Ouen avait changé de main plusieurs fois; ses propriétaires furent, à tour de rôle, les ducs de Gēsvre, de la Pompadour, la comtesse Vincent Potocka. A la veille de son entrée dans la capitale, en 1814, Louis XVIII y fit une halte et y coucha. C'est de ce château qu'il publia, le 2 mai, la Déclaration de Saint-Ouen par laquelle il promettait d'octroyer cette "loi fondamentale" qui allait devenir la Charte. Le château, peu après, fut saccagé par une bande de vandales. Louis XVIII le racheta, y fit aménager de beaux jardins, et construire un luxueux pavillon par l'architecte Hittorf. Il l'offrit en présent à Mme du Cayla qui en prit possession le 3 mai 1823. L'inauguration donna lieu à tout ce qu'il y avait de plus élégant et en même temps de plus scandaleux à l'époque. Cette seule cérémonie nous donne une idée de l'hypocrisie de cette fausse dévotion de l'époque dont Stendhal fait la satire dans Le Rouge et le Noir.

Qu'on se figure la première pécheresse en vue du royaume, entourée de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, de Mgr d'Hermopolis, premier aumônier du roi, de Mgr Macchi, nonce du pape, de Mgr de Chartres, de plusieurs prélats parmi les plus connus de la cour, y compris le très honnê-

te abbé Liautard, confesseur de la châtelaine. Tous ces visages onctueux, portant l'Évangile dans leur cœur et, dans leur bouche, les paroles les plus remplies d'admiration pour la "vertu" et la sainte dévotion de cette maîtresse royale, offraient les services de leur saint ministère en se mêlant aux "quatre cents personnes les plus distinguées de la cour et de la ville." Seul, le roi, qui avait promis d'y venir, manqua à ce pieux devoir. Après la consécration de la chapelle souterraine et les bénédictions sans nombre qu'exigeaient des moments aussi solennels, on servit un déjeuner et ensuite il y eut toutes sortes de réjouissances. La réception, dont parlèrent avec effusion et reconnaissance les plus grands journaux de l'époque, particulièrement Le Journal des Débats qui claironna les vertus de la maîtresse royale dans un très élogieux article qui fit les délices de Sosthènes de la Rochefoucauld, fut vraiment somptueuse. On ne parla que de cette fête "princière", comme l'appelle Hamel: elle ne coûta aux pauvres contribuables français que la modeste somme de 20,000 francs. Naturellement, on oublia de mentionner le coût de construction de ce luxueux pavillon, commencé deux ans auparavant, le 8 juillet 1821 et terminé le 3 mai 1823. Au cours de ce fameux déjeuner, qui fut un vrai banquet, Mme de Boigne nous raconte que Mme du Cayla "avait soigné avec empressement les évêques et les mères de l'Église" et qu'après, depuis lors, chaque semaine, "un dîner réunissait les âmes pieuses à sa table".

L'influence de Mme du Cayla ne connut plus de bornes. C'est elle--nous l'avons dit auparavant--qui avait fait nommer Peyronnet, son ancien amant, préfet, c'est elle qui appuya la nomination de Villèle comme ministre, qui décida Louis XVIII à renvoyer Richelieu, qui fit renvoyer Chateaubriand. Capefigue nous le dit sans hésitation: "La comtesse présida au triomphe du parti royaliste sous le ministère de 1821."

A quoi cette intrépide comtesse dut-elle tant de faveurs? D'abord à une intelligence et une puissance d'intrigue remarquables. Elle était, dans toute l'acception du terme, une femme politique. Elle ne se contentait pas d'être la maîtresse du roi, elle participa à toutes les intrigues de la cour et du gouvernement. Ses relations avec Villèle et Corbière, son association étroite avec la Congrégation dont les affiliés formaient un groupe imposant à la Chambre, instrument aux ordres de Sosthènes de la Rochefoucauld, du duc de Doudeauville et du duc de Montmorency, tous alliés des jésuites sont la force grandissait constamment sous le gouvernement de Villèle, sa clairvoyance qui la fit consulter même bien plus tard, après la mort de Louis XVIII, par Charles X, les arrangements secrets qu'elle prit pour assurer la discrétion puis étouffer les effets funestes de l'avortement causés par les fugues du souverain, toutes ces qualités ou circons-

tances réunies firent d'elle un élément précieux pour la couronne, pour le ministère et pour les jésuites. De plus, s'il faut en croire les témoignages nombreux de l'époque, elle était avantagée par de grandes qualités physiques. Sosthènes de la Rochefoucauld, dans ses Mémoires, ne tarit pas d'éloges sur la beauté et les charmes physiques de la duchesse de Saint-Ouen. Oscar de Pole, le panégyriste de Louis XVIII, dit qu'elle "avait alors trente-cinq ans (en 1819-1820), une suave carnation, des formes pleines d'attrait, les yeux merveilleusement doux, une bouche au fin sourire, la taille svelte et d'une aristocratique distinction."

La maréchale de Fervacques ne nous est pas dépeinte sous des traits aussi favorables par Stendhal mais les autres côtés, la maison de campagne de Suresnes qui serait le château de Saint-Ouen, le "ministère de la vertu", qui serait le ministère Villèle inspiré par Mme du Cayla, sa dévotion ostentatoire, sont tous rapportés dans le roman sur la maréchale de Fervacques. La Cayla fut tellement célèbre en son temps que Stendhal, qui voulut écrire, avec Le Rouge et le Noir, une "chronique de 1830", n'a pas pu oublier cette femme remarquable. Même après la mort de Louis XVIII, on affirme que ce fut elle qui, au cours d'un entretien d'une heure avec Charles X, le 7 août 1829, a influencé le monarque sur le choix du ministère Polignac.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES - Chapitre XVI

- 100 La Rochefoucauld. Mémoires (Paris:)T. II,
p. 273
- 101 F. Ribes. Histoire de l'ouverture et de l'embau-
mement du corps de Louis XVIII (Paris, 1834)
- 102 Extraits du Figaro , (Cité par Emile Goboriau)
(Paris: Dentu, 1861) p. 228
- 103 Grand Dictionnaire Universel Tome IV, p. 1154,col.4
- 104 Ernest Hamel. Histoire de la Restauration (op. cit)
Tome II, p. 357
- 105 Stendhal. Le Rouge et le Noir , p. 595

XVII

L'évêque d'Agde

Le dignitaire ecclésiastique qui se fait attendre à la cérémonie de Bray-le-Haut, et que Julien découvre en train de s'exercer à donner la bénédiction, est le cardinal de Rohan-Chabot, évêque très connu à l'époque, non seulement à cause de son nom illustre, ou de la vie opulente qu'il coulait, mais aussi de sa coquetterie personnelle proverbiallement consacrée. Il aimait la parade et les attitudes théâtrales. Les historiens nous racontent que lorsque naquit le duc de Bordeaux (l'enfant du miracle), le cardinal de Rohan-Chabot lui donna la bénédiction en présence de ses parents le 18 janvier 1829 et, se tournant vers le balcon où se trouvait le couple royal, lui-même, "les yeux pleins de larmes", il présenta l'enfant dans un geste théâtral qui exprimait moins la sincérité de ses vœux que le désir d'impressionner le public, le roi et la reine. Chateaubriand le décrit ainsi dans les Mémoires d'Outre-Tombe: "Le Duc de Rohan était fort joli, il roucoulait la romance, levait de petites aquarelles et se distinguait par une étude coquette de sa personne." Lamartine, dans le Moniteur Universel du 12 janvier 1815, écrit "qu'il avait la grâce d'une femme en uniforme....l'ondulation des cheveux bouclés...."

Ch. Baille, dans un article paru dans Bibliographie
le dépeint comme ayant une "élégance pénétrée de grâce
mais qui n'atteindra jamais à laisser l'impression de
la virilité."

XVIII

L'adjudication

Au Chapitre XXIII, du premier volume, Stendhal fait la satire de la malhonnêteté administrative en relatant la scène de l'adjudication de bail d'une "grande et vieille maison dont le nom revenait si souvent dans la conversation de M. de Rênal et de sa femme." (Le Rouge et le Noir, p.357). Il s'agit, dans le roman, de la location d'une maison d'une valeur réelle de Huit Cents francs, mais que M. Maslon, appuyé par le grand vicaire Frilair, a promis à M. de Saint-Giraud, chef de bureau à la préfecture, pour Trois Cents francs.

Cette affaire d'adjudication "arrangée" a été inspirée à Stendhal par une réalité de l'époque qui, au moment de la parution du Rouge et le Noir, l'avait beaucoup préoccupé. Il avait parlé à la fin de sa brochure: D'un nouveau complot contre les industriels, de certaines comédies "jouées par les industriels." Il s'agissait de l'affaire de l'adjudication de l'emprunt d'Haiti, conclu dans des conditions malhonnêtes. Stendhal lisait assidûment Le Journal des Débats où cet acte de "déloyauté" avait été flétri violemment.

Le 18 novembre 1803, une page nouvelle s'inscrivait dans l'Histoire de l'Humanité. A Vertières, près du Cap-Français, la bataille décisive de l'Indépendance de Saint-Domingue eut lieu. Après trois jours de combats violents où des exploits extraordinaires de courage se manifestèrent dans les deux camps, les troupes françaises, vaincues, épuisées, démoralisées par la résistance opiniâtre des noirs, demandèrent à la générosité des indigènes la permission de s'embarquer. Le 1er janvier 1804, Saint-Domingue proclama son indépendance et reprit son nom indien d'Haiti. Les Français avaient tout perdu. Ils n'eurent qu'un rêve: revenir un jour dans l'île. Ils y travaillèrent pendant vingt ans. Toutes les tentatives faites par la France pour reconquérir Saint-Domingue, restèrent infructueuses. Pendant ce temps, les colons, qui avaient tant perdu de cette colonie qu'ils exploitaient à outrance, faisaient des démarches pressantes auprès du Roi pour recouvrer au moins une partie de leurs biens. Villèle proposa à Charles X une solution: l'émancipation de l'ancienne colonie et la reconnaissance par la France de la nouvelle République d'Haiti. Cette opération pouvait à la fois dédommager les colons français et en même temps permettre à la France de pouvoir rétablir des relations commerciales avec une île qui leur était si chère tout en rassurant les haitiens sur les intentions désormais pacifiques de la France. Cette opération allait être

onéreuse pour Haïti, un pays qui se relevait péniblement d'une guerre de destruction totale où les habitants, pour la conquête de la liberté, devaient tout démolir pour briser ce qui restait de la suprématie militaire de la France, pays né à l'indépendance sans cadre, sans structure indigène, défi jeté au hasard où tout un peuple illettré mais fier, a misé tout son avoir sur un seul enjeu: la liberté.

Quelle histoire, que celle de ces milliers de jeunes Africains en haillons, transplantés, avilis par plus de trois siècles de servitude, le corps couvert des meurtrissures de la flagellation, l'âme écrasée chez les plus faibles, les bras coupés chez les plus forts qui avaient osé braver la haine du maître impitoyable, tous ces damnés de la terre portant quand même dans leur cœur un seul idéal: la liberté, dans leur esprit une seule ambition: la liberté, dans leur bouche un seul cri: la liberté! Jamais, dans l'histoire de l'humanité, même avec Spartacus, un peuple d'esclaves n'avait réussi à secouer le joug de la servitude. Jamais, auparavant, l'homme noir, ce vaincu des siècles, cet opprimé des âges, ce Cendrillon de l'Histoire, n'avait pu ou même osé vraiment se dresser en face de l'homme blanc, le fils de l'Afrique avec ses mains nues, l'homme européen avec les feux de ses fusils, les canons de ses escadres, le savoir poussé à son point de perfection dans la stratégie et l'art de tuer. Lui, avait grandi sous

les palmiers, dans la naïve ignorance de la vie primitive, dans la sobriété tranquille de la nature, l'autre avait déjà connu le prix de l'or, avec son cortège d'ambitions jamais rassasiées et l'agitation frénétique de l'exploiteur. Lui, n'avait connu que la paix des champs, la simplicité rustique et, vivant dans le culte inoffensif de ses dieux et de ses maîtres, il ne connaissait pas la haine que soulèvent les appétits frustrés: il se contentait de ses toits de chaume, sa richesse était le parfum des fleurs tropicales et la féerie journalière du ciel étoilé. Mais on l'arracha à sa famille, à ses amours, à la simplicité de sa vie africaine, pour employer ses bras à fouiller le sol, à creuser des mines, à satisfaire la soif toujours inépuisable de nouveaux maîtres. Aussi, un jour... Et ce fut 1804!

Puisqu'on ne pouvait plus reconquérir Saint-Domingue, Charles X décida d'accepter la proposition de Villèle, En politique, les effets apparents ont parfois les causes les plus cachées. C'est Lord Canning qui avait soufflé cette idée à Villèle. L'Espagne devait une fortune à la France (85 millions) et à l'Angleterre. Celle-ci suggérait en vain à Ferdinand VII de se libérer de ses colonies d'Amérique pour faire face à ces paiements. Ferdinand VII résistait à ces suggestions. Lord Canning pensa qu'en donnant l'exemple de l'émancipation de Saint-Domin-

güe, la France obligerait l'Espagne à accepter les recommandations de l'Angleterre. Ainsi le désir de l'Angleterre de voir libérer les colonies espagnoles de l'Amérique, allait emmener indirectement "l'émancipation" de Saint-Domingue, par ordonnance de Charles X du 17 avril 1825. L'amiral Maccau avait été chargé de présenter ce projet à la République d'Haiti: on reconnaissait l'indépendance de l'île moyennant un versement de 150 millions de francs or payable 1/5 par an. Le gouvernement haitien n'avait pas les moyens de répondre à une demande aussi exorbitante. Villèle avait tout prévu. Un emprunt serait consenti à la République noire, par une adjudication ouverte sur le marché financier de Paris. Trois commissaires haitiens furent envoyés à Paris pour négocier cet emprunt. Ils engagèrent les services d'un célèbre "industriel", M. Ternaux. Les commissaires voulurent négocier à 90%, cependant la Compagnie Ternaux-Lafitte offrit 76 pour 100. Les commissaires refusèrent. Pour donner le change une nouvelle compagnie fut formée, composée de : MM. Rothschild frères, Hagerman, Laffitte, Blanc-Collin, Ardouin-Hibard, César Lapanouse, Paradis & Cie.... Parmi eux, comme nous le voyons, se trouvent les plus grands noms de la haute finance de l'époque. Le 26 octobre fut fixé comme d'adjudication de l'emprunt, puis cette adjudication fut rapportée au 3 novembre. Cependant, par une convention secrète, en quatre ou cinq articles, conclue le 29 octobre par l'intermédiaire d'un agent de change, cet emprunt fut

vendu à vingt-cinq centimes au-dessus des prix offerts par les soumissions cachetées. (F. Rude, op. cit.p.125). Le 3 novembre les deux compagnies offrirent le même taux, inférieur à celui des soumissions, comédie grotesque qui ne trompa personne. Et ce sont les plus beaux noms de la haute finance qui participèrent à cette transaction frauduleuse: outre ceux cités plus haut , on trouve les noms du banquier Pillet, des financiers Will, André, Deliset, du dauphinois Casimir Périer...etc... Il y eut une polémique entre le Journal du commerce de M. Laffitte et Le Journal des Débats et c'est sur cet incident que Stendhal, à la fin de sa brochure, fait broder sa "diatribe contre l'industrialisme" (F.Rude, op. cit.p. 127). et contre la corruption. Ce scandale restera présent à l'esprit de Stendhal. Il parle à la fin de sa brochure (Un nouveau complot contre les industriels) de "l'exemple récent d'un traité en quatre articles" , de "certaines opérations récentes.. .d'un emprunt destiné à une nouvelle république" ,etc... D'où la comédie de la fausse adjudication jouée dans Le Rouge en faveur de M. Saint-Giraud pour lui faire obtenir la location d'un bail qui vaut 800 francs pour 300 francs seulement.

Imbert, dans ses Métamorphoses de la Liberté, signale que le dossier de Victor-Casimir Michel, directeur de la maison de refuge de St-Robert, "contient un prospectus

pour la vente des bâtiments et terrains de l'ancien dépôt de mendicité dit de Bicêtre, daté du 2 mars 1818,.... pilotis possible pour l'affaire de l'adjudication du bail." (Imbert, op. cit. p. 482). Nous croyons que là, Imbert se trompe. Un simple prospectus pour la vente d'une maison, en 1818, sans aucune adjudication réelle, n'a pas pu attirer l'attention de Stendhal car il n'y a même pas eu commencement d'exécution, encore moins un acte malhonnête. C'est l'adjudication frauduleuse de l'emprunt d'Haïti, qui avait soulevé la colère de Stendhal et qui avait provoqué un scandale à une date plus récente (novembre 1825) qui l'a incité à porter cette malhonnêteté dans Le Rouge et le Noir. C'est encore une des réalités de l'époque que Stendhal nous met sous les yeux, tout en tissant d'une main sûre la trame du roman.

XIX

Quelques réalités

Bien d'autres petits faits, tels que celui de la Note secrète, mission confiée à Vitrolles, favori de Monsieur, auprès du cabinet anglais en 1818 ont été traduits par les chercheurs qui en ont découvert la clé.

M. Pierre-Georges Castex, dans le numéro Juillet-Août-Septembre 1972 de la Revue littéraire Europe, a publié un article "Réalités d'époque dans 'Le Rouge et le Noir'." où il relate les petits faits suivants:

Au Chapitre VII, M. de la Môle dit à Julien:

"Au reste, je parie que vous n'avez pas deviné ce que vous êtes allé faire en Angleterre.

"- Pardonnez-moi, reprit Julien; j'y ai été pour dîner une fois la semaine chez l'ambassadeur du roi, qui est le plus poli des hommes." (Le Rouge et le Noir, p.482).

M. Castex nous rappelle que l'ambassadeur de France, à ce moment-là (sous le ministère Polignac) était le duc de Laval, diplomate de bonnes manières dont Le Constitutionnel disait en 1828 qu'il accueillait "les artistes, les étrangers, et surtout les Français, sans distinction d'opinion, avec beaucoup de bienveillance."

Stendhal connaissait le duc de Laval et avait goûté de son hospitalité bienveillante à Rome. Dans Promenades dans Rome, il avait écrit de M. de Laval: "il est l'homme aimable par excellence, gai, de bon goût, il représente sa nation telle qu'elle était autrefois." Et il signale à Mareste, le 19 novembre 1827: " M. de Laval a été parfait pour moi." Le 17 janvier 1831, toujours à Mareste, il mentionne "cet homme si poli, M.dé Laval."

A la page 464 du Rouge et le Noir, le vilain Tanbeau disait d'un poète de l'époque: "pourquoi ne pas condamner cet homme à dix ans de prison? C'est dans un fond de basse-fosse qu'il faut confiner les reptiles; on doit les faire mourir à l'ombre, autrement leur venin s'exalte et devient plus dangereux. A quoi bon le condamner à mille écus d'amende"? Ce poète de l'époque, comme nous l'avions signalé plus haut, n'était autre que Béranger condamné à une forte amende que la souscription publique couvrit généreusement en un rien de temps. Tanbeau, porte-parole des réactionnaires de l'époque, demande plus loin (p.465)

Quand la mort nous délivrera-t-elle de cette vieille pourriture? C'était dans ces termes--nous dit Stendhal-- d'une énergie biblique, que le petit homme de lettres parlait en ce moment du respectable lord Holland. Son mérite était de savoir très bien la biographie des hommes vivants, et il venait de faire une revue rapide de tous les hommes qui pouvaient aspirer à quelque influence sous le règne du nouveau roi d'Angleterre.

M. Castex nous rappelle que George IV est mort le 26 juin 1830. Son successeur, Guillaume IV, suscitait l'espoir chez "les amis de la liberté," et il eut des relations cordiales avec lord Holland. M. Castex nous rappelle encore que l'épisode de l'entrée du roi à Verrières est la traduction de l'arrivée du roi François Ier de Naples à Grenoble (et non le passage du général Lafayette comme l'a cru M. Claude Liprandi). M. de Pina, maire de Grenoble (qui est l'adjoint Moirod dans Le Rouge et le Noir), se porta au devant du monarque dans un cérémonial exactement identique à celui retracé par Stendhal dans le roman. M. de Pina, comme M. de Moirod dans Le Rouge avait beaucoup d'enfants. Stendhal, dans la Vie de Henri Brulard, parle de lui en ces termes: "M. de Pina, maire à Grenoble de 1825 à 1830. Ultra à tout faire et oubliant la probité en faveur de ses neuf ou dix enfants, il a réuni 60,000 ou 70,000 francs de rente. Fanatique sombre et, je crois coquin à tout faire, vrai jésuite." Plus loin, il déclare que M. de Pina avait "dix-sept enfants." Encore une fois, Stendhal exagère: M. de Pina avait seulement quatorze enfants. M. de Castex conclut son article par une remarque judicieuse:

On voit donc à quel point il est nécessaire, pour bien comprendre Le Rouge et le Noir, de replacer l'oeuvre dans un contexte historique. Nous ne pouvons en saisir toute la vérité sans connaître les événements, les goûts, les manies d'une époque.

Stendhal nous a montré la bonne voie en nous invitant à le lire ,d'abord, comme une chronique, ce qui ne saurait nous empêcher, bien entendu, d'y découvrir, au delà de l'anecdote, une vérité permanente.

Dans cette dissertation, nous avons exposé les grandes réalités de l'époque, telles qu'elles apparurent à l'esprit satirique de Stendhal. Si nous devions parler de tous les petits faits vrais, les traits communs entre ceux de ce temps et Le Rouge et le Noir obligeraient à une étude bien plus longue. Les personnages connus de Stendhal, ses minces aventures, comme celle avec Clémentine Curial lorsque celle-ci lui apporta de la confiture dans un grenier où il s'était caché, les ressemblances de Mathilde de la Môle avec Méry (Mary) de Neuville, tout nous fait retrouver, presque à chaque chapitre, les souvenirs personnels de l'auteur. Stendhal est partout vivant et présent dans son oeuvre. Cette oeuvre, depuis le thème initial, jusqu'à l'exécution de Julien, est loin d'être une fiction. Elle est l'histoire d'une époque, l'histoire d'une génération, l'histoire d'un écrivain qui a voulu revivre sa vie propre dans son oeuvre. Elle est aussi le réquisitoire d'une âme meurtrie. Que notre héros s'appelle Julien ou Stendhal ou Berthet, ou Sorel ou Beyle, c'est le reflet d'une actualité et une leçon pour l'avenir. Les grands thèmes

sociaux soulevés dans le roman resteront vivants.

La satire exercée par l'écrivain dans le roman a déjà influencé plus d'une génération. Comme toujours, Stendhal a été en avance sur son temps. Ce "billet" qu'il avait "mis à la loterie de la postérité" a été gagnant. Les bénéficiaires, ce sont les centaines de milliers de Julien Sorel à qui toutes les portes de la société sont aujourd'hui ouvertes, par le renversement des barrières de préjugés, et, puisque le monde n'a pas encore atteint son point culminant de maturité sociale, cet ouvrage sera, pendant des années, une source d'inspiration pour des disciples reconnaissants. L'une des faiblesses du roman, peut-être, c'est la vision déformée et injuste de la vie religieuse que les abus de l'Eglise et des jésuites ont laissée dans l'âme de Stendhal. Nous n'avons pas minimisé les erreurs, les maladresses et les empiètements du clergé à une époque où toutes les institutions étaient remises en question après les soubresauts de la Révolution. Il n'a fait preuve ni de prudence ni de sagesse. Mais notre sens de la justice doit nous empêcher de tomber de l'autre côté. L'oeuvre des Jésuites n'a pas été négative et nous croyons qu'il est injuste de passer sous silence les services immenses rendus par la Compagnie de Jésus à la chrétienté, à la nation française, à l'Humanité par son oeuvre apostolique et son oeuvre d'éducatrice. Sten-

dhal, borné par des préjugés, influencé par les calomnies de l'époque ainsi que par ses souvenirs d'enfance met à la base de toutes les malhonnêtetés du Rouge et le Noir, l'influence de la fameuse Congrégation contrôlée par les Jésuites. C'est le vicaire intrigant Maslon qui fait révoquer le brave curé Chélan, c'est l'âpreté du même vicaire qui fait tondre les malheureux platanes de Verrières, ce sont les donations libérales de M. de Valenod qui lui assure le maintien de sa place de voleur du "bien des pauvres" et le récompense d'une promotion en le faisant nommer maire à la place de M. de Rênal, ce sont les intrigues odieuses du vicaire Frilair qui déclenche le drame (en conseillant à Mme de Rênal d'écrire la lettre accusatrice) et en trompant Mathilde jusqu'à la fin sur un verdict d'acquittement en faveur de Julien. Toute l'oeuvre est une accusation violente contre la Congrégation. Les Jésuites sont présents partout: Stendhal ne les lâche pas d'une semelle. Il leur déchire la soutane avec les dents. Toute sa rancœur s'y mêle: ironie, allusions cinglantes, fiel même quelquefois. Mais où est la vérité? Le plus grand reproche que Stendhal--et son temps aussi--aient fait à la Compagnie de Jésus, c'est que ses membres, au lieu de s'occuper uniquement de leur oeuvre apostolique, cherchent toujours à s'immiscer dans les affaires de l'Etat afin d'avoir une influence politique. Mais regardons les faits en face: c'est par le pouvoir politique que les Jésuites ont toujours été persécutés. Com-

ment s'étonner dès lors qu'ils cherchent eux aussi à se protéger des persécutions de leurs adversaires qui utilisent toujours leur influence politique pour contrecarrer l'oeuvre d'éducation et d'apostolat de leurs missions? Si nous jetons un coup d'oeil sur le passé, nous verrons avec amertume à quel point cet Ordre a été l'objet de persécutions de la part du pouvoir temporel. C'est l'abbé de Pradt lui-même, un de leurs adversaires les plus acharnés qui s'est donné la peine de relever pour nous le tableau des expulsions des Jésuites. Le moins tolérant doit éprouver un sentiment de révolte en face de tant d'injustices. Stendhal cependant ne les ménage pas. Il montre dans le roman ce qu'il croit voir tous les jours en France. Par exemple, lorsque, à la page 436, Chapitre Premier, Tome II du Rouge et le Noir, Stendhal, dans un passage intitulé "Les plaisirs de la campagne" nous montre le pauvre Falcoz qui abandonne son château et son village pour fuir la tracasserie des curés et des dévots, il ne fait que reprendre les attaques du Courrier Anglais dirigées contre les prétendues intrigues des jésuites. Dans ce Courrier où il montre à ses lecteurs d'Outre-Manche la France telle qu'il la voit, il avait écrit ce long passage suivant qui se rapproche tellement du Chapitre Premier mentionné ci-dessus:

...songez combien la tyrannie subie par les hobereaux de France a augmenté depuis 1822, époque où les jésuites se sont emparés du privilège de nommer aux emplois

publics. Car c'est les jésuites qui nomment le garde champêtre, le juge de paix, les officiers de la gendarmerie, le maire, le curé et le sous-préfet, dont l'empire s'exerce sur le malheureux hobereau qui, nous l'avons supposé, a quitté Paris pour passer huit mois dans son domaine en Bourgogne. Pourquoi les jésuites prendraient-ils tant de peine pour nommer les dits fonctionnaires, si ce n'était pour tenir en mains le riche propriétaire foncier dont je viens de peindre l'état fâcheux? Si ce propriétaire est conseiller général de son département, il se trouve dans l'obligation de voter les émoluments additionnels à l'évêque, de suivre les processions des missionnaires, d'appuyer les mesquineries d'un curé envers les paysans qui aiment à danser le dimanche, et de se soumettre à bien des choses encore. Or il faut que vous sachiez que presque tous les prêtres français d'aujourd'hui sont de jeunes paysans qui sont malheureusement plus ou moins imbus de fanatisme. Ils sortent tous des séminaires établis par les jésuites et ils y ont appris les doctrines du célèbre M. de Maistre qui, en ce moment, passe pour être l'apôtre, le saint Paul de la France. M. de Maistre prétend que toute personne en place, même le roi, est sujet du pape. Cette prétention est appuyée sur vingt bulles signées par des papes... Aussi tout se tient et est harmonieusement arrangé dans les systèmes des jésuites... Le propriétaire bourguignon n'a que deux moyens d'éviter les vexations auxquelles il est exposé: 1o) se faire jésuite de robe courte ou 2o) il peut se réfugier à Paris. En fait, Paris est le seul pays de France où l'on peut trouver un peu de liberté. Supposons que notre homme ait assez d'esprit pour refuser de se faire jésuite. Poussé à bout par les mesquineries des bons pères, il quitte la Bourgogne et arrive à Paris fou de rage impuissante. Que peut faire un homme seul, même s'il est millionnaire et pair de France par surcroît, contre une société aussi nombreuse et aussi puissante que celle des jésuites? Rien, évidemment. Alors, jugez de son bonheur en arrivant à Paris après avoir été chassé de ses terres par les intrigues des jésuites, s'il trouve un homme courageux comme M. de Montlosier qui ose attaquer l'ordre de saint Ignace. Sa joie augmente naturellement dès qu'il voit que M. de Montlosier oblige la cour royale de Justice de Paris à prendre position contre les jésuites (T.III pp.193,4.5.)

Cette réalité de l'époque, du moins telle que Stendhal la voit, l'auteur du Rouge l'a transportée dans son roman. Il fait parler Falcoz, l'homme qui s'était réfugié

à la campagne, pour vivre loin "de cette comédie perpétuelle, à laquelle oblige ce que vous appelez la civilisation du XIXe siècle" et qui "avait soif de bonhomie et de simplicité." Falcoz se voit obligé de fuir son château de Montfleury, près du Rhône et il raconte ses mésaventures; qui se rapprochent de celles que Stendhal vient de citer plus haut: .

Le vicaire du village et les hobereaux du voisinage me font la cour pendant six mois, je leur donne à dîner; j'ai quitté Paris, leur dis-je, pour de ma vie ni parler ni entendre parler politique. Comme vous le voyez, je ne suis abonné à aucun journal. Moins le facteur de la poste m'apporte de lettres, plus je suis content. Ce n'était pas le compte du vicaire; bientôt je suis en butte à mille demandes indiscrettes, tracasseries, etc...Je voulais donner deux ou trois cents francs par an aux pauvres, on me les demande pour des associations pieuses: celle de Saint-Joseph, celle de la Vierge, etc..Je refuse: alors on me fait cent insultes. J'ai la bêtise d'en être piqué. Je ne puis plus sortir le matin pour aller jouir de la beauté de nos montagnes, sans trouver quelque ennui qui me tire de mes rêveries, et me rappelle désagréablement les hommes et leur méchanceté. Aux processions des Rogations, par exemple, dont le chant me plaît (c'est probablement une mélodie grecque), on ne bénit plus mes champs parce que, dit le vicaire, ils appartiennent à un impie. La vache d'une vieille paysanne dévote meurt, elle dit que c'est à cause du voisinage d'un étang qui m'appartient à moi, impie, philosophe venant de Paris, et huit jours après, je trouve tous mes poissons le ventre en l'air, empoisonnés avec de la chaux. La tracasserie m'entourne sous toutes les formes. Le Juge de Paix, honnête homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort. La paix des champs est pour moi un enfer. Une fois que l'on m'a vu abandonné par le vicaire chef de la congrégation du village, et non soutenu par le capitaine en retraite, chef des libéraux, tous me sont tombés dessus, jusqu'au maçon que je faisais vivre depuis un an, jusqu'au charron qui voulait me friponner impunément en raccomodant mes charrues. 106

Nous voyons bien dans ces passages la ressemblance entre les réalités de l'époque décrites par Stendhal dans le Courrier Anglais et l'histoire de Falcoz dans Le Rouge et le Noir.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE - Chapitre XIX

106 Stendhal . Le Rouge et le Noir , pp. 436-437

XX

La technique satirique de Stendhal

Stendhal n'a pas qu'une seule technique. Sa satire n'est ni incisive, ni mordante, en général, mais épouse le "tour" du roman. Parfois elle est directe et préfère l'aspect du polémiste adopté dans le Courrier Anglais, mais souvent elle est oblique, insinuante. Sa principale qualité est de concentrer en quelques lignes des allusions ou des idées qui nous permettent d'embrasser tous les aspects d'un personnage. Ainsi l'aspect caricatural de M. de Rênal, toutes les facettes de sa personnalité sont campés tout au début du roman, au Chapitre Premier et nous n'aurons presque plus rien à apprendre par la suite, du personnage :

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important....Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlée à je sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit. (R.N. p.220).

Stendhal a de ces raccourcis où il nous fait voir en quelques phrases simples tous les aspects caricaturaux d'un personnage et comprendre le fond de sa personnalité.

Il ne trace nul long exposé sur l'avarice, l'âpreté au gain de M. de Rênal, son désir de posséder toujours davantage, l'exploitation des jeunes filles dans sa fabrique de clous, son art de flatter poussé jusqu'à la flagornerie. Il n'y a pas de longs passages pour camper M. le maire, mais seulement quelques phrases concises où l'allusion ou l'insinuation rend la satire plus directe qu'une accusation. L'âpreté au gain chez M. de Rênal, sa soif de posséder sont simplement signalés par "sa manie de propriétaire". Sa belle maison, "c'est aux bénéfices de sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette habitation en pierres de taille qu'il achève en ce moment." Sa flagornerie, qui lui apporte une vive satisfaction d'amour-propre en même temps qu'une nouvelle décoration, c'est dans le Cours de la Fidélité qu'elle se manifeste: "...on lit ce nom officiel en quinze ou vingt endroits, sur des plaques de marbre qui ont valu une croix de plus à M. de Rênal." Sa tyrannie en même temps que la malhonnêteté accapareuse du vicaire Maslon se traduisent en une seule phrase: "Mais la volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous les arbres appartenant à la commune sont impitoyablement amputés. Les libéraux de l'endroit prétendent, mais ils exagèrent, que la main du jardinier officiel est devenue bien plus sévère depuis que M. le vicaire Maslon a pris l'habitude de s'emparer des produits de la tonte."

Stendhal évite les longs verbiages, le récit avance vite, car c'est en un style concis, ramassé, condensé qu'il jette dans notre cerveau des idées qui nous forcent à penser et l'effet de sa satire est d'autant plus grand qu'il nous force à trouver nous-mêmes l'autre partie du syllogisme. Nous sommes tout heureux de découvrir --tout seuls, pensons-nous-- ce que Stendhal nous suggère si fortement. Pour montrer la vanité de M. de Rênal, son désir de paraître "important" aux yeux de ses concitoyens, Stendhal fait dire par le père Sorel: " -Je vais envoyer mon fils au château." "C'était ainsi que les administrés de M. le maire appelaient sa maison quand ils voulaient lui plaire."

Une seule phrase parfois suffit à nous montrer tout le fond d'une âme. Ce sont des coups de patte qui heurtent davantage qu'un violent coup de poing. Ainsi, Valenod est "l'heureux directeur du dépôt de mendicité." L'adjectif "heureux" nous en dit long sur la position de Valenod qui s'enrichit au dépôt de mendicité en volant l'argent des pauvres. Ces allusions de Stendhal nous forcent parfois à toute une série de raisonnements, ce qui ajoute au charme du récit. Nous ne sommes plus des lecteurs passifs, nous participons à l'action, nous sommes de la partie, "dans le bain" pour parler familièrement. Nous ne restons pas des specttateurs indifférents; en lisant Stendhal, nous raisonnons intérieurement, nous jugeons, nous

déduisons, nous concluons. C'est en partie ce qui fait le charme du Rouge et le Noir. Quand M. de Valenod et le maire M. de Rênal viennent accabler l'abbé Chélan et lui reprocher d'avoir laissé M. Appert visiter la prison et le dépôt de mendicité, la menace de destituer le brave curé même si elle n'est pas directement exprimée, est bien vite comprise par nous lorsque Stendhal écrit: "M. Chélan n'était protégé par personne; il sentit toute la portée de leurs paroles."

Stendhal, parfois, pour mieux faire avancer l'action, met l'effet avant la cause. C'est une manière de provoquer le choc chez le lecteur. Ainsi, au lieu de nous dire que l'abbé Chélan fut destitué, Stendhal nous met plutôt devant le fait accompli, devant la chose réalisée. Il écrit: "A Verrières, Julien trouva M. Chélan occupé à déménager; il venait enfin d'être destitué, le vicaire Maslon le remplaçait." Cette simple phrase, non seulement mais l'effet avant la cause (Chélan déménage, c'est ce que nous apprenons d'abord; ensuite parce qu'il est destitué), mais cela nous force à un tas de raisonnements. Ainsi, disons-nous, la vertu est brisée, la vice récompensé. Maslon qui s'empare du produit de la tonte des arbres, qui dénonce ses co-religionnaires, qui est l'espion de la Congrégation, remplace un brave curé qui prend la défense des conditions de vie des prison-

niers et des mendiants...etc...

Parfois Stendhal va droit au but: il adopte le ton de polémiste qu'il employait souvent dans le Courrier Anglais. L'attaque est directe, acerbe. Chez Valenod, Julien ne peut plus se contenir:

Tout y était magnifique et neuf, et on lui disait le prix de chaque meuble. Mais Julien y trouvait quelque chose d'ignoble et qui sentait l'argent volé. Jusqu'aux domestiques, tout le monde y avait l'air d'assurer sa contenance contre le mépris.

Le percepteur des contributions, l'homme des impositions indirectes, l'officier de gendarmerie et deux ou trois autres fonctionnaires publics arrivèrent avec leurs femmes. Ils furent suivis de quelques libéraux riches. On annonça le dîner. Julien, déjà fort mal disposé, vint à penser que, de l'autre côté du mur de la salle à manger, se trouvaient de pauvres détenus, sur la portion de viande desquels on avait peut-être grivelé pour acheter tout ce luxe de mauvais goût dont on voulait l'étourdir.

Ils ont faim peut-être en ce moment, se dit-il à lui-même; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. Ce fut bien pis un quart d'heure après; on entendait de loin en loin quelques accents d'une chanson populaire, et il faut l'avouer, un peu ignoble, que chantait l'un des reclus. M. Valenod regarda un de ses gens en grande livrée, qui disparut, et bientôt on n'entendit plus chanter. Dans ce moment, un valet offrait à Julien du vin du Rhin, dans un verre vert, et madame Valenod avait soin de lui faire observer que ce vin coûtait neuf francs la bouteille pris sur place. Julien tenant son verre vert, dit à M. de Valenod:

- On ne chante plus cette vilaine chanson.

-Parbleu! je le crois bien, répondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence aux gueux.

Ce mot fut trop fort pour Julien; il avait les manières mais non pas encore le coeur de son état. Malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue. 107

D'autres fois, l'ironie se mêle au sarcasme; Rênal est

menacé dans sa place de maire par Valenod, parce que celui-ci est plus généreux envers le clergé. Rênal est angoissé :

Ce qui achevait de troubler de fond en comble le pauvre maire de Verrières, c'est qu'il savait que l'on plaisantait publiquement dans la ville sur son attachement pour l'espèce. M. Valenod était généreux comme un voleur, et lui, il s'était conduit d'une manière plus prudente que brillante dans les cinq ou six dernières quêtes pour la confrérie de Saint-Joseph, pour la congrégation de la Vierge, pour la congrégation du Saint-Sacrement, etc...etc...etc... Parmi les hobereaux de Verrières et des environs adroitement classés sur le registre des frères collecteurs, d'après le montant de leurs offrandes, on avait vu plus d'une fois le nom de M. de Rênal occuper la dernière ligne. En vain, disait-il, que lui ne gagnait rien . Le clergé ne badine pas sur cet article.

Les adjectifs de Stendhal ont un pouvoir de suggestion extraordinaire. Dans le passage que nous venons de citer plus haut, deux qualificatifs: "prudente" et "brillante" évoquent en notre cerveau bien des suggestions. Valenod "était généreux comme un voleur" . M. de Rênal, pour cacher les bénéfices matériels qu'il tirait de sa place de maire, crut plus "prudent" de contribuer moins aux quêtes de la Congrégation, mais il fut en cela moins "brillant" car cette erreur le mettra en mauvaise posture vu que le "le clergé ne badine pas sur cet article."

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE - Chapitre XX

- 107 Stendhal. Le Rouge et le Noir, pp. 347-348.

CONCLUSION

Les réalités de l'époque apparaissent dans le roman parce que l'auteur les a projetées dans son oeuvre. Il n'est pas surprenant que Stendhal qui doit toujours se servir de "pilotis" réels pour faire broder son imagination, se soit servi des événements contemporains pour tisser la trame de son roman. L'homme ne s'est pas séparé de l'écrivain. Le Rouge et le Noir, c'est l'oeuvre d'un homme déçu qui a mis son amertume dans son livre.

Stendhal est parti, mais l'oeuvre demeure, car il est venu après lui toute une pléiade de beylistes, épicuriens et sévères, qui aiment la vie tout en la méprisant, jouisseurs moralistes qui demandent tout à la création sans rien exiger d'eux-mêmes, égotistes heureux que charme le rire moqueur ou persifleur de Stendhal. L'auteur reste plus que jamais une boussole, un sujet de recherche, un objet de vénération pour la pensée contemporaine. Des penseurs comme Taine, Bourget, Paul Valéry, des chercheurs comme Vit. del Litto, Henri Cordier, Louis Royer, des critiques comme Jean Prévost, Paul Hazard, Paul Arbelet, Adolphe Paupe, Maurice Bardèche, sans oublier le fidèle beyliste Martineau, des sociologues ou idéologues comme Gorki, Fernand Rude, font de lui, les uns le père du roman moderne, les autres

un des précurseurs de la pensée libérale contemporaine.

Julien Sorel est le symbole d'une génération dont la manifestation est la révolte. Il est le précurseur d'une jeunesse, cynique mais douée d'une extrême sensibilité avivée par la négation du passé et l'insécurité de l'avenir, par la recherche confuse de nouveaux idéaux pour remplacer ceux qu'elle refuse. L'anti-cléricalisme officiel des grands régimes socialistes est applaudi par ceux qui voient le mauvais exemple dans les manigances immorales de la Congrégation et son attachement aux valeurs matérielles et à l'argent plus qu'aux valeurs morales.

L'immoralité du roman--car Le Rouge peut passer pour immoral, perversément immoral--apaise la conscience de la génération actuelle qui refuse de se plier au conformisme classique de l'âge de la Raison et justifie les écarts de conscience d'une jeunesse sans Dieu.

Mais cette France de 1830 était-elle bien comme Stendhal a voulu la peindre? Oui et non. Les erreurs de la Restauration, le comportement du clergé de l'époque, des vaincus de Waterloo, les désillusions de la Restauration n'ont pas été les pires moments de l'Histoire de France ni les pires qu'ait jamais connus aucune nation. D'ailleurs, si la France devait s'affaïssir, ce n'était pas parce qu'elle

manquait de valeurs morales. Elle a été vaincue à Waterloo, parce qu'elle avait soutenu pendant trop longtemps un effort surhumain qui l'avait amenée à la limite extrême de ses forces et de ses moyens.

Stendhal, non par patriotisme--tant s'en faut!--mais par dépit personnel sera un juge trop sévère pour ceux qui, (comme lui d'ailleurs!) ont eu leurs faiblesses. N'oublions pas que Louis XVIII était remonté sur "le trône de ses aïeux." Il n'était ni un usurpateur ni un aventurier. Servir le roi légitime des Français n'était pas un déshonneur. N'oublions pas non plus que les alliés s'étaient présentés à Paris, comme ennemis de Napoléon, certes, mais aussi comme amis et libérateurs de la France. Les accepter pour tels, si c'était une naïveté, n'était pas une trahison. Stendhal a pris les réalités de l'époque, les a grossies à la mesure de ses besoins et les a étalées en pleine lumière, sous un éclairage malveillant, dans son roman. On voit mieux les rayures de la perle polie sous la lumière convexe des lentilles du microscope.

Le roman est bien un tableau de la France sous la Restauration, mais tableau placé sous un éclairage si intense qu'il nous fait mieux voir les fils du tissage du canevas, les bavures du pinceau que la fusion harmonieuse des couleurs ou l'estompe des pastels. Il est bon en tout cas, et

pour nous d'aujourd'hui qui cherchons toujours à mieux comprendre les rouages de la psychologie humaine, et pour l'Histoire, qui gagne à ouvrir ses portes à deux battants, que Stendhal nous ait fait voir la France telle qu'il l'a vue lui-même, déformée par ses ambitions déçues, et par l'amertume de ses frustrations. Les faits, quand même, s'ils sont démesurément grossis, ne demeurent pas moins vrais à la base. C'est pourquoi, pour bien comprendre Le Rouge et le Noir, il faut connaître un peu cette page d'Histoire de la nation française, non pas la grande Histoire, telle que la racontent les historiens, mais la petite histoire. Stendhal la met dans son roman. Ce sont les petits faits mis bout à bout, "avec un art de miniaturiste," pour reprendre le mot de Bourget, qui donnent la tonalité... de l'époque, nous fournissent à nous les éléments nécessaires pour non seulement comprendre mais pour "sentir" les répercussions de la politique, de la religion sur l'ambiance de la société française sous la Restauration.

Bardèche a écrit que "les romans de Balzac et de Stendhal nous donnent un meilleur tableau de la société française de l'époque que tous les livres d'Histoire." Exagérée ou non, cette assertion nous montre le rôle joué par Le Rouge et le Noir. Ce n'est pas seulement une histoire romancée, c'est une peinture d'une époque de transition dont Stendhal a voulu "saisir la fugitive image." Pour jouer ce

rôle d'historien, d'écrivain satirique, Stendhal devait broder sur des réalités tout en modelant un héros, et ce sont quelques-unes de ces réalités extérieures, leurs correspondances avec le rêve de l'auteur, que nous avons voulu souligner.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN. Stendhal. Presses Universitaires de France, 1959.
- ALCIATORE, Jules. Stendhal et Helvétius. Genève: Droz, 1952.
- APPERT, Benoit Dominique. Bagnes, Prisons et Criminels. Bruxelles: n.p., 1836.
- ARAGON, Louis. La lumière de Stendhal. Denoël, 1954.
- ARBELET, Paul. La Jeunesse de Stendhal. E. Champion, 1919.
- BARDECHE, Maurice. Stendhal romancier. Edition La Table Ronde, 1947.
- BARDOS, J.B. Miroir de la critique: Stendhal. Firmin Didot et Marcel Didier, 1970.
- BILLY, André. Ce cher Stendhal. Flammarion, 1958
- BERTIER DE SAUVIGNY, G. Le Comte F. de Bertier et l'énigme de la Congrégation. Presses Continentales, 1968.
- . Nouvelle Histoire de l'Eglise. Flammarion, 1966.
- . La Restauration. Flammarion, 1955.
- BLIN, Georges. Stendhal et les problèmes de la personnalité. José Cortí, 1958.
- . Stendhal et les problèmes du roman. José Cortí, 1954.

- BLUM, Léon. Stendhal et le Beylisme. Albin Michel, 1962.
- BOIGNE, Comtesse de. Mémoires. Récits d'une tante. Plon-Nourrit, 1907-08.
- BOURGET, Paul. Essais de Psychologie contemporaine. A. Lemerre, 1885.
- BOYER, Ferdinand. Les lectures de Stendhal. Paris: Edit. Champion, 1926.
- BREMOND, Henri. Histoire littéraire du sentiment religieux depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours. Bloud & Gay, 1933
- BROMBERT, Victor. Stendhal et la voie oblique. P.U.F., 1954.
- CAPEFIGUE, Ernest. Histoire des grandes opérations financières: l'Emprunt d'Haïti. Paris: n.p., 1855-60
- CASANOVA, Robert. Montlosier et le parti prêtre. Edition Robert Laffont, 1970.
- CARACCIO, Armand. Stendhal. Hatier, 1951.
- CASTEX, Pierre Georges. Stendhal. Le Rouge et le Noir. C.D.U., 1967.
- CHATEAUBRIAND. Mémoires d'Outre-Tombe. Oeuvres complètes, (La Pléiade). Gallimard, 1966.
- COCHIN, M. Rapport sur l'extinction de la mendicité 29 mars et 29 octobre 1829. Alexandre Mesnier, 1829.
- CONSTANT, Benjamin. Oeuvres complètes, (col. La Pléiade). Gallimard, 1966.

- COURIER, Paul Louis. Oeuvres complètes, (col. La Pléiade).
Gallimard, 1964.
- DEDEYAN, Charles. L'Italie dans l'oeuvre romanesque de Stendhal. Société d'édition d'enseignement supérieur,
1963.
- . Stendhal chroniqueur. Didier, 1962.
- DEL LITTO, Vittorio. La vie intellectuelle de Stendhal.
Presses Universitaires de France, 1962.
- DUMOLARD, Henri. Pages stendhaliennes. Grenoble: Arthaud, 1928.
- . Autour de Stendhal. Grenoble: Arthaud, 1932.
- EUROPE. Revue littéraire Juillet, Août, Septembre 1972.
- GORCE, Pierre de la. La Restauration. Louis XVIII. Plon,
1926.
- FONVIEILLE, René. Le véritable Julien Sorel. Grenoble:
Arthaud, 1971.
- HELVETIUS. De l'Esprit. Editions Sociales, 1959.
- HENRIOT, Emile. Stendhaliana. Edition G. Crès & cie., 1924.
- IMBERT, H.F. Les Métamorphoses de la liberté. José Corti,
1967.
- . Stendhal et la tentation janséniste. Genève:
Droz, 1970.
- JARDIN, A., et TUDESQ, A.J. La France des notables. Edition
du Seuil, 1973.
- JONES, Graham C. L'ironie dans les romans de Stendhal.
Lausanne: Editions du Grand Chêne, 1966.

- LE BRETON, André. Le Rouge et le Noir de Stendhal. Edition de la Pensée moderne, 1966.
- LEMAITRE, Jules. Les Contemporains. Lecène et Oudin, 1902.
- LIPRANDI, Claude. Au coeur du Rouge: l'affaire Laffargue. Thèse Faculté des Lettres. Toulouse: 1949.
- . Stendhal, le bord de l'eau et la note secrète. Avignon: Aubanel père, 1949.
- MARTINEAU, Henri. Le coeur de Stendhal. Albin Michel, 1952, 1953.
- . L'oeuvre de Stendhal. Albin Michel, 1966.
- . Le calendrier de Stendhal. Le Divan, 1950.
- . Petit dictionnaire stendhalien. Le Divan, 1948.
- MARRILL-ALBERES, Francine. Le Naturel chez Stendhal. Nizet, 1956.
- . Stendhal. Editions Universitaires, 1970.
- . Stendhal et le sentiment religieux. Nizet, 1956
- MARTINO, Pierre. Stendhal. Boivin, 1934.
- MAUROIS, André. Lecture, mon doux plaisir. Arthème Fayard, 1957.
- MELIA, Jean. Ce que pensait Stendhal. Mercure de France, 1938.
- MONTLOSIER, Comte de. Les Jésuites, la Congrégation et le parti prêtre. A. Dupont, 1827.
- . Mémoire à consulter sur un système religieux et politique. A. Dupont et Roret, 1826.

MUSSET, Alfred de. Confessions d'un enfant du siècle.

Gallimard, 1960.

MOUILLAUD, Geneviève. Le Rouge et le Noir de Stendhal.

Larousse, 1973

PAUPE, Adolphe. Histoire des oeuvres littéraires de Stendhal.

POTTER, Louis de. Histoire philosophique, politique et critique du christianisme.

PRADT, Abbé de. Du Jésuitisme ancien et moderne. (Paris: n.p. 1825).

PREVOST, Jean. La création chez Stendhal. Mercure de France, 1951

REBELL, Hughes. Stendhal amant. Bruxelles: Edition de la Nouvelle Revue, 1893

RICHARD, Jean-Pierre. Littérature et Sensation: Stendhal , Flaubert. Edition du Seuil, 1954.

ROY, Claude. Stendhal par lui-même. Edition du Seuil, 1950.

RUDE, Fernand. Stendhal et la pensée sociale de son temps. Plon, 1967

VIDALENC, Jean. La Restauration. Presses Universitaires de France, 1966.

VERMALE et BONCOMPAIN. Stendhal ou la double vie de Henri Beyle. Amiot-Dumont, 1955

WEBER, Jean-Paul. Stendhal: les structures thématiques de l'oeuvre et du destin. Soc. Edit. Ens. Supérieur, 1969

ZOLA, Emile. Les Romanciers naturalistes. Edit. E. Fasquelle, 1928.